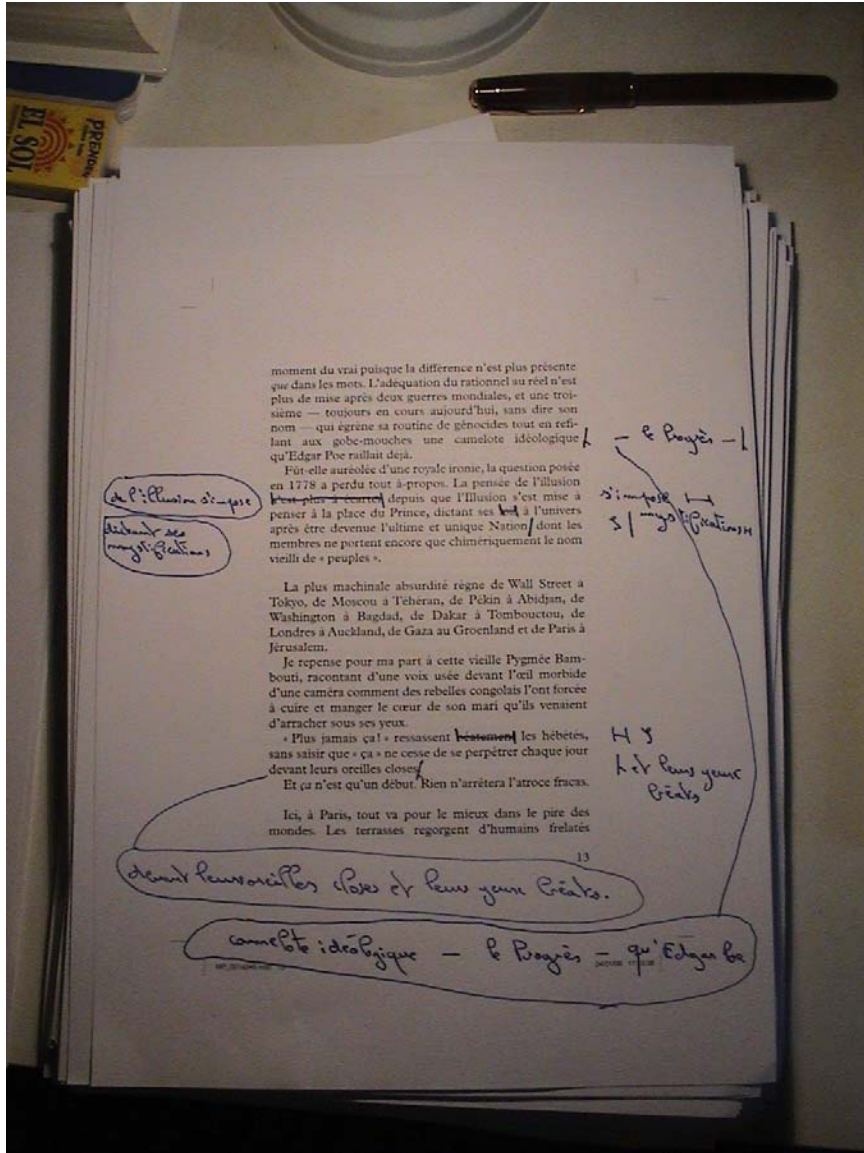


Debord ou la diffraction du temps



Stéphane Zagdanski

À l'instant

« Pour l'homme qui vit réellement il y a toujours du temps. »

Heidegger

Soleil sombre

J'écris ceci un mois d'octobre, sous un soleil radieux.

De mémoire de parisien on n'avait connu automne aussi tiède. Il faut dire que, de mémoire d'homme, on n'avait jamais *senti* si concrètement sombrer le monde.

Le méphitisme règne, la planète mijote, la banquise s'abrase, les fleuves impassibles s'exorbitent en mascarets mortifères, les rivières acidifiées s'asphyxient, la famine dévore des peuplades apeurées, des espèces animales s'amenuisent à jamais, les pandémies prolifèrent, les paradis les plus sereins se désagrègent dans l'écrabouillant brasier de guerres locales...

Entretiens, Méphisto assure la prospérité de Dr Pharmacie et M. Armement.

Les simili-scandales politico-financiers s'enfantent sans fin. Leur unique dessein est d'orner l'inconséquent paravent des journaux télévisés derrière lequel c'est le néant qui se met à nu. La Bourse, elle, se porte de mieux en mieux ; elle garantit l'eau polluée, le gaz toxique et les pratiques mafieuses à tous les étages du capitalisme planétaire.

L'homme est pour l'homme un clown sordide, sanguinaire et stupide, et personne ne possède la clé de cette putréfaction mal apprivoisée.

Pourtant l'information n'est qu'à peine trafiquée. Ainsi nul n'ignore que l'été indien qui berce Paris est un douceâtre écho des cataclysmes dont d'autres rivages ont été récemment ravagés, de Phuket à New Orleans. Chacun sait aussi que les millions de dollars réunis pour secourir les victimes ont été brusquement engloutis dans un marasme de corruption dont on n'entendra plus parler.

Qui s'en soucie ?

Tout le monde, personne.

Le souci en soi est une idée vieille ensevelie sous des monceaux de fausses nouveautés.

Reprenant la question de Frédéric II concernant la possibilité de « tromper le peuple », Hegel répondait dans la *Phénoménologie de l'Esprit* par la négative : « Du cuivre au lieu de l'or, de la monnaie fausse au lieu de bonne peuvent être mis en circulation d'une façon isolée ; on peut faire admettre à beaucoup de gens qu'une bataille perdue était une bataille gagnée, et d'autres mensonges sur des choses sensibles et des événements particuliers peuvent être rendus croyables pendant un certain temps ; mais dans le savoir de l'essence, où la conscience possède *la certitude immédiate de soi-même*, la pensée de l'illusion est entièrement à écarter. »

Eh bien, Hegel s'illusionnait. Le faux n'est pas un moment du vrai puisque la différence n'est plus présente *que* dans les mots. L'adéquation du rationnel au réel n'est plus de mise après deux guerres mondiales, et une troisième – toujours en cours aujourd'hui, sans dire son nom – qui égrène sa routine de génocides tout en refillant aux gobe-mouches une camelote idéologique – le Progrès – qu'Edgard Poe raillait déjà.

Fût-elle auréolée d'une royale ironie, la question posée en 1778 a perdu tout à propos. La pensée de l'illusion s'impose depuis que l'Illusion s'est mise à penser à la place du Prince, dictant ses mystifications à l'univers après être devenue l'ultime et unique Nation dont les membres ne porte encore que chimériquement le nom vieilli de « peuples ».

La plus machinale absurdité règne de Wall Street à Tokyo, de Moscou à Téhéran, de Pékin à Abidjan, de Washington à Bagdad, de Dakar à Tombouctou, de Londres à Auckland, de Gaza au Groënland et de Paris à Jérusalem.

Je repense pour ma part à cette vieille pygmée Bambouti, racontant d'une voix usée devant l'œil morbide d'une caméra comment des rebelles congolais l'ont forcée à cuire et manger le cœur de son mari qu'ils venaient d'arracher sous ses yeux.

« Plus jamais ça ! » ressassent les hébétés, sans saisir que « ça » ne cesse de se perpétrer chaque jour devant leurs oreilles closes et leurs yeux béats.

Et *ça* n'est qu'un début. Rien n'arrêtera l'atroce fracas.

Ici, à Paris, tout va pour le mieux dans le pire des mondes. Les terrasses regorgent d'humains frelatés accroupis au creux de leur existence de spectres. N'importe quelle bribe de conversation captée au vol donne la nausée à l'idée d'être le contemporain de tels ilotes. La scène de couples d'amants fixant chacun son portable sans s'adresser un mot est devenue d'une abominable banalité. Les derniers débats à la mode, dans la capitale de Proust et de Balzac, consistent à se demander si Heidegger a rédigé les discours de Hitler et qui, de deux dégénérés science-fictifs irlando-qubécois, est l'auteur majeur de notre temps...

Pendant que le globe s'abîme, les imposteurs pérorent leurs analyses de caniveau, profitant de ce que personne ne sait davantage qu'eux lire, écrire, ni penser. Ils succèdent à d'autres imbéciles qui jérémiadaient au printemps 2005 l'effondrement de l'Union européenne en cas de référendum négatif. Le vote eut lieu, les esclaves grommelèrent pour la forme, et « l'Europe » – *cette farce foncièrement financière* – perdue.

Désavoués pour la millième fois, les corrompus ont simplement changé de conversations et de malversations.

Journaux, magazines, revues, cinéma, radio, télévision, amphithéâtres, fictions, essais... tout est léthargique, galvaudé, fangeux, nécrosé et minablement malfaisant. La pensée s'affaisse, l'imposture prolifère. Romanciers, enseignants, philosophes, politiciens, éditeurs, journalistes, étudiants, poètes... mille outres à bobards gigotent en boucle, jamais repues de leur veule vacuité.

Le délire croît. Les couloirs et les rames de métro drainent chaque jour davantage de schizophrènes clochardisés, et ça ne va guère mieux à la surface. Je ne compte pas moins de quatre personnes, parmi mes proches, ayant manifesté ces dernières années des bouffées de folie – au sens clinique du terme – plus ou moins définitives.

Chaque jour le Mensonge répand davantage son haleine calcinée sur les objets, les aliments, les paysages, les êtres, les idées.

La nuit, les banlieues s'ébranlent. Jamais à court d'un raccourci publicitaire, les journalistes évoquent « 1968 » – comme s'ils étaient capables de prendre la mesure de ce Mai-là. « Assez payé, cassons ! » riaient alors les murs. Hélas, les casseurs sont désormais aussi concrètement infâmes et abrutis que les flics qu'ils affrontent. Des rats humains remuent au fond des poubelles qui leur servent d'habitat, et se rebellent quelques secondes contre des chiens humains chargés de les surveiller et punir.

Bâtir ? habiter ? penser ? Brûler, croupir, grogner.

Et pendant que des experts en tartufferie flicardière vous parlent chaque soir à la télé, les squales de la haute-fonction fourbissent en coulisses leurs tactiques électorales...

Ils ne sont pas arrivés du jour au lendemain à ce saccage tous azimuts. Ils ne sont pas entrés sans de bien minutieux préparatifs pervers dans cette époque sans nom où un esprit véritablement libre se sent aussi isolé que Dante à Ravenne ou Machiavel à Sant'Andrea in Percusina.

Ils n'y sont pas arrivés non plus n'importe comment.

On ne compte plus depuis la Libération les tentatives d'explication, de réfutation, de réforme ou de justification d'un monde que le Factice a totalement remodelé à son image. Or, puisqu'il s'agit de fausseté, quiconque a un jour trempé dans l'imposture doit d'emblée être exclu de toute considération.

Exit pétainistes, gaullistes, staliniens, socialistes, trotskistes, léninistes, maoïstes, fascistes, libéralistes et tous leurs divers ersatz et bâtards mêlés de droite et de gauche.

Exit aussi quiconque aura démontré son inaptitude à penser en donnant crédit – fût-ce une demi-seconde – au racisme ou à l’antisémitisme...

Demeure Debord.

Le dé-généré

Tout le monde croit savoir que Picasso, Mozart, Proust ou Shakespeare étaient des génies. Or qui saurait dire exactement en quoi, et *pourquoi*. Sous les pompeuses bavasseries des « célibataires de l’art » (Proust), les gloses gloussantes des « charmants eunuques » (Balzac) et les bâillements débraillés des « amoureux de la somnolence » (Isaïe <LVI, 10>), la haine règne.

J’ai toujours pris soin de réactiver dans mes livres le mot « génie », entendu au sens d’un *virtuose du vrai*. Pourquoi cette insistance ? Pourquoi n’avoir pas délaissé un terme si redoutablement éculé désormais – comme ceux d’« art » ou d’« écrivain » ?

Pour plusieurs raisons, dont l’une consiste à insulter violemment à la profonde bassesse spirituelle des humains demeurés de mon temps.

Qu’est-ce qu’un génie ?

« Une fin élevée, *et en vouloir les moyens*. », répond Nietzsche.

Cela correspond admirablement à Debord, mais on peut encore le dire autrement. Loin du souffreteux surhomme des Romantiques, le génie est cette vivante exception, qui, sitôt né à *sa* pensée, assume et accepte d’endurer la *diffraction qu’il est* et qui le caractérise parmi les siens.

Il est, au sens le plus littéral, le dé-généré.

Diffraction signifie étymologiquement rompre en morceaux, et la *diffraction* désigne la déviation d’un rayon de lumière traversant un corps opaque.

La première et plus concrète démonstration par Debord de ce parti-pris de *fracture* et d’*opacité* reste la troublante photographie de 1951, dont la pellicule – conformément à la méthode « ciselante » inventée par Isou – a été volontairement piétinée : nonchalamment vêtu de noir, mains dans les poches, tête légèrement penchée sur sa droite, le visage à moitié dans l’ombre, l’élégant Guy défie les zombies

zieuteurs. La nef qu'indique cette floutée figure de proue appareille pour le solitaire maelström du temps.

Panneaux

Debord naît à sa pensée au sein d'un monde malsain dont l'aberrant bourbier barbare vient de se signaler dans son imparable entièreté. À l'ouïe nue pour ainsi dire.

Car la France des années 50 sonne faux. Cette grisâtre parcelle de la pétrification planétaire a beau s'être vu ravalé la façade dès le 25 août 1944 par un piètre spectre casquetté au timbre aussi fameux qu'éraillé, elle s'appuie sur une monumentale mystification. L'« hexagone » de De Gaulle est une chimère élaborée à la hâte et à la mesure de minables rabotages géométrisés, une maquette mesquine, vantarde, éventée. Un pays maquillé, comme le crime en commun qui s'y est commis pendant quatre honteuses années.

Un « système », énoncera *Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps*, « décoré avec les pompes funèbres du passé ».

Debord a quatorze ans quand la guerre mondiale feint de s'achever. Il ne va pas tarder à pressentir la restriction de toute l'existence à un décor de cinéma – qu'il aime tant, pourtant –, dont chaque « découverte » est un faux-semblant, chaque coulisse un caveau colossal, chaque ferveur une ficelle, chaque gloriole un mauvais gag, chaque signalisation un *panneau*.

Tout ce qui trame l'époque – ses langages, ses mœurs, ses politiciens, ses gouvernants, ses idéologues, ses artistes, et même ses opposants – se révélera artifice exigeant d'être débusqué.

Il est alors marqué par le demi-documentaire de 1948 de Jules Dassin, *The Naked City* (dont la rarissime particularité consiste à n'avoir pas été tourné en studio mais au cœur échancre de New York), au point d'en reprendre plus tard le titre comme illustration de son « hypothèse des plaques tournantes en psychogéographie » ; il en méditera aussi les longs travellings aériens – ses propres portraits filmés de Paris et Venise s'en souviendront – exhibant « la ville telle qu'elle est, les trottoirs brûlants en

été, les enfants qui jouent, les immeubles dans leurs pierres nues, les gens sans maquillage »...

Selon une plausible anecdote, l'adolescent aux « yeux ouverts » (*Panegyrique*) s'amusait à intervertir à Cannes quelques plaques de rue pas assez tournantes. Une vie plus tard, dans son documentaire posthume diffusé à la télévision, Debord fera succéder au parcours fléché gothique dans la capitale occupée la signalétique similaire du pissotier Decaux, raccourci ponctué – sur fond de la ritournelle « Radio-Paris ment... » – par ce succinct commentaire : « Aujourd'hui, l'heure nazie est devenue celle de toute l'Europe. »

C'est le cas d'appliquer la maxime baudelairienne du génie (« l'enfance nettement formulée... »), et surtout de saisir que si l'heure nazie est celle du monde, c'est en tant que le Spectacle relève d'une tricherie sur la substance du temps.

Le 13 juin 1962, apprenant la mort d'Yves Klein, Debord écrit : « Le temps ne nous use pas facilement. »

En effet. Incarnant ce « génie de la *vérité* » revendiqué par Nietzsche dans une lettre à Malwida von Meysenbug, Guy Debord n'aura jamais été vieux.

Passages

Dans une lettre de jeunesse, Debord faisait remarquer à Ivan Chtcheglov qu'étant né un 28 décembre, jour de massacre, il était voué « au patronage des Saints Innocents ». D'où peut-être cette indéfectible passion pour le *passage* ; son refus de se laisser clouer au décor, autrement dit incruster dans le massacre.

Inutile de s'étaler sur les détails biographiques désormais relativement connus de l'enfance de Debord. Ils justifient sa singularité dans sa propre *fausse* famille. Chaque famille ne cesse, banalement, par une forme de capillarité psychologico-langagière, de se répandre jusqu'à l'école, aux copains, aux contemporains, à la nation...

La fausseté, elle, se maintient.

À dix-neuf ans, il relate sommairement à Hervé Falcou, son ami cannois, un conte de Poe qui l'a particulièrement marqué, et dont il reparlera l'année suivante à Chtcheglov. Il s'agit d'un homme qui, après avoir marché plusieurs heures dans la campagne américaine, se retrouve dans une ville des Indes en insurrection. Le conte en question est *Souvenirs de M. Auguste Bedloe*. Il préfigure une forme de la dérive situationniste (« technique du passage hâtif à travers des ambiances variées »), laquelle participe évidemment chez Debord de sa passion du passage.

Qu'il y soit également question de morphine et de révolte anti-coloniale ne pouvait qu'ajouter à son charme – quoique Debord reconnût préférer Lautréamont à Poe, signalant au demeurant dans sa préface à un livre de Rumney sur Venise, en 1957, Thomas de Quincey comme vrai précurseur de la dérive.

Ce sentiment de séquestration dans un décor imposé explique l'enthousiasme méditatif de Debord pour la dérive, la psychogéographie, l'urbanisme unitaire et la création de situations. C'est aussi cette geôle existentielle que combattent ses divers déplacements internationaux avant 1968, ses volontaires exils variés après.

« Je suis entré un jour », écrit-il dans la même lettre de 1950 à Falcou, « dans un pays dont toutes les frontières se sont refermées. Il y a environ six mois que je cherche à en sortir. » La lettre est signée de son premier pseudonyme : « François Villon », lequel s'exclama, on le sait : « Je m'en vais en pays lointain. »

Debord, lui : « C'est peut-être impossible. Comment finira le voyage ? »

Il ne finira pas. En témoigne le délicat cours du fleuve à la pointe du Vert-Galant...

Pirouette

Très tôt, donc, Debord conçoit le monde comme *engeôlement*, c'est-à-dire décorum et clausturation.

Très vite aussi, dès une notice sur *Hurlements en faveur de Sade* destinée aux ciné-clubs, il émet l'idée du « spectacle permanent ». Spontanément, il en subodore la consubstantielle mesquinerie mortifère :

Dans le premier scénario de *Hurlements* (différant principalement du film final par les images d'archives qu'il prévoyait), un fait-divers est énoncé pour dénoncer l'affliction qui gangrène le Spectacle apparaissant. Il s'agit du suicide d'une jeune vedette de radio, Madeleine Reineri, dite « Pirouette », laquelle déposa son cartable sur la berge de l'Isère avant de se jeter à l'eau, ultime pirouette, à douze ans et demi. Dans le premier scénario comme dans le film fait, la voix froidement posée de Debord commente : « Ma petite sœur, nous ne sommes pas beaux à voir. L'Isère et la misère continuent. » Pour conférer une tonalité politique au délabrement spectaculaire qui venait de marionnetter Madeleine, les images prévues par le premier scénario représentaient des « scènes d'émeutes » et des « corps de jeunes gens tués dans les rues d'Athènes ». « Nous n'avons pas de pouvoirs », concluait Debord.

Mais ces illustrations étaient encore une concession faite à la permanence du spectacle. Aussi le film illustrera-t-il le poignant fait-divers par « une minute trente d'écran noir ». Le deuil de la petite sœur – « qui devait faire éclater pour notre éblouissement d'alors son étonnant suicide sans raison » (lettre à Chtcheglov) – était accompli.

Debord venait de prendre la mesure d'une contestation radicale consistant à contrecarrer l'Image en soi. Il avait vingt-et-un ans.

La vraie révolution permanente, celle de sa pensée, était en marche.

Camp de la Mort

L'absence d'illustrations dans *Hurlements en faveur de Sade* tel qu'il fut projeté en 1952, répond à la réflexion naissante de Debord sur la fusion des discours et de leurs décors, sur la mainmise *politique* que constitue l'*adéquation* entre le langage et les images. Le mensonge cinématographique est une forme triomphale de la domination, grossièrement exploitée par tous les films de propagande américains, soviétiques et nazis dès avant guerre. Mais c'est l'ensemble du cinéma qu'entend révoquer Debord. Ainsi *Les Enfants du Paradis*, dont il détournera plusieurs extraits dans *In girum*, est

non seulement typiquement un film de décors, mais surtout *consacré* au « décor » : fausses identités de Lacenaire, faux sentiments de Frédéric Lemaître, fausseté des vies familiale ou mondaine de Baptiste et Garance, etc.

L'axe de Debord dans *Hurlements* ne consiste donc pas tant à accorder un *sens* à l'absence d'images du film – c'était le propos d'Isou inventant le « cinéma discrédité », où la bande-son est revalorisée par sa dissociation complète d'avec les images –, qu'à abolir le sens sclérosé de tout ce qui s'est produit jusque-là sous le nom de cinéma.

Le cinéma n'est pas un art – en tant que tel, il est mort, énonce *Hurlements* –, c'est l'avant-coureur expérimental, quoique d'ores et déjà planétaire, du règne economico-politique du Capital sous la forme lénifiante du divertissement. De ce point de vue, le cinéma russe n'est qu'une bolchévisation d'Hollywood.

En 1989, une *Note* consacrée aux détournements des « films volés » dans *In girum* énonce : « La vie réelle a été déportée au-delà de l'écran ». C'est à ma connaissance la seule allusion – d'ailleurs métaphorique – qu'il fera jamais à ce qu'on nomme désormais mécaniquement la *Shoah*.

En proférant pavloviennement ce mot hébreu dont quasiment personne ne connaît ni n'a médité la signification, on *expatrie* la responsabilité criminelle de l'Europe dans le processus d'extermination de *ses* Juifs. Toute la tartufferie métaphysique du néonazisme contemporain se révèle dans ce jeu de passe-passe : Crachez moi ce sens que je ne saurai ouïr ...

L'allusion aux déportations de Debord vaut en contraste son poids d'encre ; en effet, *le cinéma est dans le camp de la Mort*.

Dans la revue *Ion*, en avril 1952, détaillant son intention, il évoque la « mort du cinéma » à laquelle il est parvenu par le « rapport de deux non-sens (images et paroles parfaitement insignifiantes) ». On aurait donc tort de ne voir dans *Hurlements* qu'une œuvre scandaleuse conforme à la période lettriste du jeune « docteur en rien ». Bien sûr, Debord ne dédaigne pas le scandale provoqué par le film, interrompu après dix minutes lors de sa première projection en juin 52, de même qu'il se réjouira en juin 1974, dans une lettre à Sanguinetti, des bagarres suscitées à la projection de *La Société du Spectacle*. « Jamais tant de violence directe n'avait accompagné si dignement un

film, lui-même sans doute le plus violent qu'on ait jamais pu voir. » Mais il ne le recherche pas.

Le premier scénario – indice excellent des intentions du second – de la première œuvre personnelle de Debord annonce par conséquent sa volonté de n'accorder aucun sens à la succession d'images qui, pour finir et logiquement, disparaîtront : « Pendant le reste du film, succession d'images absolument quelconques; en dehors de toute intention d'humour, de montage, ou de provocation. »

La poursuite du scandale est immanquablement un signe de complicité en direction de l'adversaire : provoquer c'est toujours aussi invoquer. Or Debord, d'emblée, et jusqu'à la fin de sa vie, n'appelle ni n'interpelle personne. D'une part il *joue* (ce que les situationnistes appelleront un « jeu-sérieux »), de l'autre il se pose déjà toute une série de questions sur la forme d'une insurrection de la vie quotidienne.

« Il ne faut pas admettre les choses. Il faut faire des révolutions » écrivait-il à Falcou.

Il avait dix-neuf ans.

Ce premier film exhibe d'ores et déjà une ferme volonté de *diffraction* – brisure et impénétrabilité – opérant à la lisière d'une société dévastée de lumière artificielle. On s'est d'ailleurs trop peu étonné qu'une œuvre dont le titre comporte le mot « hurlements » soit précisément restée fameuse dans l'histoire des avant-gardes pour ses longues plages de *silence*.

Les exemples de diffraction symbolique ne manquent pas durant la période lettriste de Debord, comme la conférence *Supplément à l'histoire de l'art* sur le « surréalisme mis en conserve », faite sur magnétophone *en présence de l'auteur silencieux*, ou encore ces *Mémoires* dont tous les « souvenirs », écrits par d'autres, sont détournés par un seul...

Pourquoi tant insister sur cette jeunesse de Debord ? Parce qu'il n'y a pas d'avant ni d'après pour qui est à la mesure de son destin. Ce que confirme *Panégyrique* : « Ce qui, chez moi, a déplu d'une manière très durable, c'est ce que j'ai fait en 1952. ».

La virtù du vrai

Comme il est une histoire des révolutions, il existe une « géographie littéraire ». Sur un atlas anglais des années 30, Debord a inscrit, par pays, les noms des écrivains qu'il a *pratiqués* dans sa vie. On y trouve bien entendu tous ceux qu'il a détournés et cités, mais également Proust – soit le plus grandiose théoricien de la diffraction du temps – et Hemingway – qui a su introduire la lumineuse présence tacite du silence au cœur de ses phrases –, ce qui ne saurait stupéfier que la frigide marâtre *Universitas*.

Un grand texte est toujours aussi un labyrinthe passionnant qui produit sa propre ambiance. Élaborée dans les années 70, cette carte renouvelle la psychogéographie mais surtout elle dévoile le « pont invisible d'un génie à l'autre » repéré par Nietzsche.

Concernant la virtuosité propre de Debord, sa *virtù du vrai*, on peut l'étudier à loisir en traversant la visible passerelle qui le relie à Machiavel. Et démontrer de la sorte qu'une « lecture attentive est toujours possible » (lettre à Juvénal Quillet, novembre 1971).

Qu'est-ce que la *virtù* ? Une « vertu » issue de la Renaissance italienne, amplement employée par Machiavel sous une acception complexe et énigmatique. Nietzsche en donne dans *La volonté de puissance* une définition qui correspond point par point à l'éthique de Guy Debord :

« Je reconnais la vertu : 1° à ce qu'elle ne réclame pas d'être reconnue; 2° à ce qu'elle ne suppose pas partout la vertu, mais plutôt tout autre chose; 3° à ce qu'elle *ne souffre pas* de l'absence de la vertu, mais considère au contraire que cette rareté établit une distance propre à la faire respecter tant soit peu; 4° à ce qu'elle ne fait pas de propagande... 5° à ce qu'elle ne permet à personne de s'ériger en juge, parce qu'elle est toujours une vertu *pour soi*; 6° à ce qu'elle fait de préférence tout ce qui est généralement *défendu*; la vertu, telle que je l'entends, est le véritable *vetitum* à l'intérieur de toutes les législations grégaires; 7° bref, à ce qu'elle est la vertu de style Renaissance, la *virtù*, exempte de virus moral... »

La *virtù* plus spécifiquement machiavélique est d'abord une intrépidité intrinsèque, une physiologie du courage, une force d'âme qu'aucun combat ne rebute. Dans la première *Décennale*, elle désigne l'aiguillon qui propulse la fureur des « robustes Français » et leur fait renverser les troupes italiennes. Debord possédait au plus haut point cette détermination impavide. Une anecdote que rien ne permet d'infirmar en témoigne. En mai 68, un colosse des barricades propose de gagner les CRS à la cause de la révolution en vue de lutter contre ses ennemis futurs ; l'auteur de *La Société du Spectacle* enlève calmement ses lunettes et balance sans tergiverser au molosse mal inspiré un formidable soufflet, histoire de lui enseigner la dialectique selon la méthode préconisée par Hegel pour démontrer à un phrénologue l'in vraisemblance de ses conjectures : en lui brisant le crâne...

Mais la *virtù* n'est pas simplement le courage. Elle est une pulsion dynamique désirante, apte à revivifier la vaillance qui hésite. Ce mode libidinal apparaît dans *L'âne d'or*, où le poète intimidé retrouve sa « *virtù* égarée » en caressant sous les draps la servante de Circé. Chez Debord, « l'ordre de désirs supérieurs » (*Poltatch*) est explicitement opposé à « la misère du besoin » (*Sur le passage de quelques personnes...*), au règne publicitaire du travestissement des frustrations imposées en aspirations artificielles. La construction de situations est ainsi nettement fondée sur l'invention de nouveaux désirs *mobiles*, tels que la société ne puisse les pétrifier en distractions factices.

Or, et voilà peut-être l'essentiel, les acquis de la *virtù* ne sont jamais définitifs, pour la raison qu'elle procède d'un sens aiguisé de *la volatilité du temps*. De sorte que ses résultats sont aussi ses propres obstacles, selon le sombre syllogisme de Machiavel : « La *virtù* donne la tranquillité aux États ; la tranquillité enfante ensuite la mollesse, et la mollesse consume les pays et les maisons. »

Debord n'aura jamais cessé d'insister sur l'importance pour la théorie de s'éprouver au feu de la pratique. Non que la seconde soit l'unique critère concret de la première, mais, de manière plus subtilement dialectique – et conformément à la

seconde des *Thèses sur Feuerbach* de Marx : « C'est dans la pratique que l'homme doit prouver la vérité, c'est-à-dire la réalité et la puissance, l'ici-bas de sa pensée. » –, parce que la *pensée vécue* est une pratique *consumatoire* de la théorie en même temps qu'un réajustement réflexif de la praxis, « en amont comme en aval », cela par la « fusion de la connaissance et de l'action ».

La théorie telle que la conçoit dialectiquement Debord ne s'élabore pas à partir de dogmes éternels ; elle s'éprouve par une pratique qu'elle ravitaille en munitions mentales en même temps que celle-ci lui permet d'ajuster ses calculs, sans négliger aucun des aspects les plus divers du cours du monde.

À Patrick Straram, le 12 novembre 1958, Debord écrivait : « Aucune *doctrine* jamais : des perspectives ».

Ce que n'est pas la *virtù* ?

Ni le jugement, ni la puissance, ni la sagesse, puisqu'elle est précisément *associée* à ces aptitudes à propos des antiques Romains, dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live*. La *virtù* demeure moralement neutre. Elle accompagne aussi bien la scélératesse, comme, dans le chapitre 8 du *Prince*, chez le parricide Oliverotto da Fermo, qu'elle y répugne comme chez le tyran Agathocle.

Il existe pourtant une « convenable *virtù* », exprime Machiavel dans l'avant-dernier chapitre du *Prince*, qui protège l'Allemagne, la France et l'Espagne, comparée à la *virtù* défailante qui livre l'Italie aux révolutions. Ce qui les distingue ? Leur habileté à résister aux assauts de la *Fortune*...

Pour bien méditer le subtilissime Machiavel, il faut par conséquent associer la *virtù* à une autre notion cruciale, la *fortuna*, avec quoi elle constitue un couple contradictoire fondé sur le désir en tablant sur cet antique allié des audacieux : le moment opportun. Car, pour le dire selon une formule des *Discorsi* qu'aimait citer et détourner Debord, « le temps n'attend pas, la bonté est impuissante, la fortune inconstante, la méchanceté insatiable ».

Fortuna et *virtù* forment dès lors un duo aussi dialectiquement indissociable que la théorie et la pratique, l'une provoquant l'autre à contrecarrer ses desseins et surmonter les handicaps qu'elle lui oppose.

La « fortune » au sens machiavélien est une puissance d'inattendu qui renouvelle sans arrêt ses défis, distinguant, parmi toutes les existences qu'elle traverse, les héros du *kairos* des simples mortels. La fortune n'est pas le *Fatum* à l'imperturbable cœur de marbre. Elle est pourvue d'*intentionnalité*, elle *destine* au coup par coup ses inépuisables caprices ; elle se choisit, explique Machiavel dans les *Discorsi*, des hommes de vigoureuse sagacité, des experts en *virtù* dignes de décrypter ses cartels (il cite dans *Le Prince* : Moïse, Cyrus, Romulus, Thésée), comme une amazone sélectionnerait tel puissant guerrier digne de distraire son oisiveté en luttant avec elle : « La fortune est femme, et il est nécessaire, pour la tenir soumise, de la battre et heurter. »

En réalité, davantage qu'une femme, Fortuna est une Sphynge, une destinée questionnante à la croisée de chaque existence qu'elle jauge, juge, et jouit de renverser si l'élue n'a pas le talent de résister à sa provocation. Ainsi, explique Machiavel dans le *Capitolo de la Fortune*, celle-ci « élève un mortel jusqu'au faite, non pas pour l'y maintenir, mais pour qu'il en tombe, et qu'elle s'en rie, et qu'il en pleure. » La Fortune n'aime point qu'une « *virtù* supérieure lui tienne tête ». Si la *Vie de Castruccio Castracani da Lucca* offre l'illustration exemplaire d'une *virtù* triomphant des embûches de la Fortune, à commencer par celle d'une naissance obscure, inversement, dans la *Première décade*, « c'est là où défaille la *virtù* des hommes que la fortune porte ses coups les plus efficaces ».

Cette jouissance de défi, cette *substance joueuse* qui définit la Fortune, une *virtù* hors-pair se doit de la posséder *en partage*, afin de répondre convenablement aux échiquéens coups du sort.

La *virtù* n'est en rien une avidité de pouvoir : l'imprononçable temps du jeu prévaut sur celui de la victoire qui en achève les virtualités.

Dans *Panegyrique*, révoquant l'idée qu'il devrait être jugé sur l'efficacité de son existence insurrectionnelle – son « parti pris de démentir toutes les autorités » –, Debord cite deux phrases des *Pensées* de Pascal : « Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. » Et : « On aime mieux la chasse que la prise... »

Machiavel, lui, offre dans la *Première décade* l'exemple de Manlius Capitolinus, chez qui la « cupidité de régner » anéantit « les plus belles *virtù* physiques et morales ». Dans le même ordre d'idée, parce qu'une victoire gagnée trop aisément serait en contradiction avec la substance joueuse de la *virtù*, Machiavel, au Livre II des *Histoires florentines*, évoque la cloche nommée Martinella qui servait aux Florentins à annoncer à leurs ennemis leurs entreprises un mois à l'avance, afin de ne jamais attaquer en traîtres. « Telle étaient alors la *virtù*, la magnanimité, qu'on estimait ignominieuse fourberie de surprendre son ennemi sans défense, geste qu'on estime aujourd'hui généreux et habile ! »

La *virtù du vrai* ne se signale évidemment pas par une conscience claire de la « vérité » – la vérité n'est pas une chose, un savoir infus, un graal localisé disponible à volonté et éternellement, une fois mise la main dessus ; elle n'est point, disait Hegel, « une monnaie qui porte une empreinte toute faite et qu'on n'a plus qu'à empocher »... –, mais par une probité spirituelle sans faille, une aptitude innée à déceler et à *défier* le mensonge sous toutes ses formes et métamorphoses, fût-ce celle, *idéologique*, de la vérité gélifiée en image d'elle-même.

Méthode de la vérité

« La *méthode de la vérité* n'est pas d'une application trop difficile, si on le veut bien », explique Debord à Michel Prigent le 22 mai 1981. Et en 1984, essayant de percer l'énigme de l'assassinat de son ami Lebovici, Debord donne à Paolo Salvadori quelques détails sur cette « méthode » qui consiste à exposer l'envers dissimulé des informations fournies par l'adversaire en décelant la cohérence cachée de leurs incohérences : « Je n'ai jamais rien deviné, ni n'ai trouvé une réponse univoque par une simple application de la théorie. Je me suis chaque fois servi des failles et des impossibilités patentes dans les explications qu'ont avancées des responsables chez l'ennemi. »

Cette *méthode de la vérité* n'est pas, comme en science, une dogmatique échaffaudée à partir de présupposés métaphysiques et idéologiques en vue d'*interpréter*

la réalité – il s’agit plutôt d’appliquer cette « seconde vue » des génies évoquée par Balzac dans la préface à *La peau de chagrin*, « qui permet de deviner la vérité dans toutes les situations possibles ».

La réalité ne doit pas être interprétée, elle *désire* être métamorphosée, quotidiennement et dans ses moindres détails, par la pratique de la pensée associée à la pensée de la pratique.

La méthode de la vérité se fonde sur une application dialectique de la diffraction à *la totalité* des mensonges émis par tous les porte-voix de la société. « Sans le mode d’emploi de l’intelligence », expliquaient les situationnistes, « on n’a que par fragments caricaturaux les idées novatrices, celles qui peuvent comprendre la totalité de notre époque dans le même mouvement qu’elles la contestent. »

Tout peut et *doit* être contesté, mais pas confusément. Il s’agit de briser la cohésion ennemie en portant l’acide de la critique sur ses points les plus faibles, *logiquement parlant*, et par conséquent les plus enduits de propagande. Inutile pour cela d’infiltrer les hautes sphères de l’État ni de se procurer les archives des services de renseignements. Une lecture avisée et éveillée de *n’importe quelle page* d’un quotidien voit suinter à chaque ligne le leurre et la dérobade, ce que Heidegger nomme « la représentation dissimulante » (*Qu’appelle-t-on penser ?*).

En août 1964, dans *Internationale situationniste* n° 9, chapeautant une série de citations extraites de divers journaux, magazines et allocutions publiques, réunies sous le titre *Le monde dont nous parlons*, un court texte décrit les différents moments de la méthode de la vérité, ses moyens, et sa vérification :

« Il suffit d’entreprendre le *décryptage* des informations, telles qu’elles se rencontrent à tout moment dans la presse la plus accessible, pour obtenir une radiographie quotidienne de la réalité situationniste. Les moyens de ce décryptage tiennent essentiellement dans *la relation* à établir entre les faits et la cohérence de quelques thèmes qui les éclairent totalement. Le sens de ce décryptage se vérifie *a contrario* par la mise en évidence de l’incohérence des divers penseurs qui sont

actuellement d'autant mieux pris au sérieux qu'ils se contredisent plus misérablement, d'un détail à l'autre du truquage généralisé. »

Au fond, c'est une question de style. Pour qui sait lire et penser, le rôle du mensonge est assourdissant. « Le qualitatif », lit-on en avril 1962 dans *Internationale situationniste* n°7, « agit dès à présent comme un exposant qui multiplie la quantité des informations dont nous disposons ».

Précisément parce que c'est une question de style, depuis plus de quarante ans que ces lignes d'*Internationale situationniste* furent rédigées, le mensonge a connu, *en substance*, fort peu de progrès, à l'inverse du développement technique de son application et de son déploiement formel qui, nappant et phagocytant tout, faisant tant d'étants en ersatz.

Un cas particulier

Mais le mensonge n'est pas l'apanage des mass-média. Il sert aussi à masquer les insuffisances, les impostures et les échecs d'une existence individuelle. Là encore le style dans lequel un individu s'exprime sur lui-même comme sur autrui dévoile tout de sa supercherie. Parmi l'amère légion des contempteurs de Debord, le traducteur Guégan, à grandes tirades d'une vulgarité consommée d'envieux truant reconverti en concierge, a régulièrement cherché à faire oublier sa fulgurante éviction des Éditions Champ Libre par Lebovici en 1974, et le dédain que Debord lui a toujours manifesté : « Entre deux portes, je lui ai prêté moins d'attention qu'à la moyenne des garçons de café », écrivait-il à Jaap Klostermann en février 1976.

Inutile de fouiller les poubelles des archives de l'ultra-gauchisme pour tenter de débrouiller le vrai du faux dans tant de racontars intriqués. Le vrai du faux, c'est à l'oreille qu'il se distingue. Or, à l'oreille, on entend Guégan mentir et replâtrer son néant à chacune de ses autobiographies successives, quand Debord n'a jamais eu besoin, lui, de broder ; quelques paragraphes d'*analyse* dépassionnée suffisent à juger et trancher :

« Ce Guégan est menteur professionnel : entre son stalinisme de 1968 et la pratique bureaucratique secrètement reconstituée dès 1974 pour censurer de la plus

belle manière certains manuscrits qu'il faisait disparaître, sa période de coexistence pacifique avec la vérité aura été brève, et du reste peu productive...

Quand, aujourd'hui, un ex-stalinien pense qu'il est bon de se mêler à l'édition de textes révolutionnaires, c'est pour remplacer par un tel titre, dans son *curriculum vitae*, ce qu'il avait d'abord attendu vainement d'une carrière bureaucratique classique. Il prévoit tout de suite la vente de ce titre; et Guégan court plus vite que d'autres. D'ailleurs ses contradictions grossières ne ménagent guère la dignité de ceux qui l'écoutent: il a joué abusivement les patrons fort durs, tant qu'il a pu, à Champ Libre, et de la pire manière: avec les pauvres et les faibles. Puis il a découvert un beau matin, après cinq ans d'expérience, que c'était un étonnant scandale capitaliste, le fait que quelqu'un apporte de l'argent dans ces éditions, et le paye lui-même...

Tout discours de Guégan sent le valet de chambre : même pas celui qu'évoquait Hegel et Goethe, mais, plus actuel, celui qui se vante d'avoir servi dans des maisons où il n'est pas entré; et qui veut faire savoir, tout aussi irréellement, qu'il est déjà sollicité, et consentant, pour tenir un emploi dans quelque service secret des contre-révolutions à venir : mythomanie fréquente chez les petits représentants de commerce aigris. »

Fibre joueuse

Il existe un rapport intime entre le passage du temps et une certaine forme de *jeu*, au double sens de la *joie* ludique et du *décalage*, comme lorsqu'on dit que du bois joue. Pour échapper à la pure complaisance contemplative envers le cours du monde – celle du téléspectateur, soit celui qui « regarde de loin » –, une singulière approche diffractée du temps est indispensable, fondée à la fois sur le don inné, jamais assoupi, du *kairos*, et sur le sens du vrai.

Debord possédait au plus haut point cette fibre joueuse. « Je n'ai jamais su que jouer » déclarait-il à Gilles J. Wolman dès 1953, comme il le rappelle dans le *Manifeste pour la construction de situations* : « Je crois que cette vérité devra être, après tous les truquages également inutiles de l'affection ou de l'hostilité, le dernier jugement sur mon compte. »

Le *Kriegspiel*, le « Jeu de la guerre » inventé par Debord apparaît ainsi dès 1956 dans le *Projet pour un labyrinthe éducatif*. Ce jeu, exigeant de fortes aptitudes

stratégiques (il réunit « les avantages du jeu d'échecs et du poker »), restera chez Debord une passion tenace. La lettre qu'il envoie à Lebovici en mai 1976 afin d'en détailler les règles, en réponse aux questions d'un avocat visant à établir le brevet d'invention, est une des plus longues qu'il ait jamais écrites – au point de confiner au petit traité de tactique appliquée : « Il s'agit d'une guerre de mouvement (parfois momentanément figée sur un front local, dans la défense d'un col ou d'une forteresse) où le terrain n'a jamais d'intérêt que par les positions tactiques et stratégiques nécessaires à l'armée ou nuisibles à l'adversaire. »

Qu'est-ce que le jeu ?

D'abord l'ennemi-né du *travail*, dont l'étymologie renvoie au tourment, à la souffrance – *tripalium*, instrument de torture formé de trois pieux.

« Au fond », expliquait déjà Nietzsche dans *Aurore*, « on sent aujourd'hui, à la vue du travail – on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir –, qu'un tel travail constitue la meilleure des polices, qu'il tient chacun en bride et s'entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. »

Dans *La part maudite* (1949), Bataille définit le jeu comme « l'insaisissable, l'emploi inutile de soi-même, de ses biens ». Lorsqu'en 1954 Debord et ses amis de l'Internationale Lettriste fondent *Potlatch*, unique exemple d'une revue distribuée *gratuitement* et dont le titre s'inspire évidemment de *L'essai sur le don* de Mauss – théorie de l'indissociable corrélation entre les divers modes économiques d'échange ou de dilapidation des richesses d'une société et *tous les autres aspects* de la vie quotidienne de ses membres –, il est probable qu'ils ont aussi lu et médité les développements de Bataille sur le potlatch. « L'art, le jeu et la transgression ne se rencontrent que liés, dans un mouvement unique de négation des principes présidant à la régularité du travail », écrit encore Bataille en 1955 dans *Lascaux ou la naissance de l'art*.

C'est ainsi que le « jeu-sérieux situationniste » a pris une part prépondérante dans la dérive comme dans l'urbanisme unitaire. « Il est vain de chercher à nos théories sur

l'architecture ou la dérive d'autres mobiles que la passion du jeu », pouvait-on lire dans *Potlatch* en mai 1955.

La révolution de l'existence à laquelle aspirèrent les situationnistes – la construction d'une civilisation ludique où puissent croître et se multiplier les moments trop rares d'intensité gratuite de la vie – consistait à miser sur l'augmentation du temps des loisirs, induite par l'automatisation croissante des moyens de production, et à concevoir corollairement leur extension à tous les aspects de la vie quotidienne encore colonisés par l'esclavage salarié.

Le « temps » spectaculaire n'est qu'un produit de synthèse. Si, durant la période lettriste et les deux premières années de l'I.S., les loisirs sont l'axe majeur de la guerre engagée contre le Spectacle, contre sa conception passive et synthétique du temps, c'est que l'enjeu de cette guerre n'est pas moindre que celui de la *liberté*, au sens de la « licence » dont dérive l'étymologie du mot « loisir ».

Le capitalisme envisage le temps « libre » et propage le loisir selon un mimétisme sordide de ses objectifs de compétition généralisée, de compensation financière faite au gagnant et d'exclusion du perdant humilié. L'importance démentielle prise aujourd'hui par le « jeu » télévisé – à l'intérieur du domaine déjà hautement débile du divertissement télévisuel –, dénote un net symptôme de la mise au pas des loisirs sur le modèle économique et du triomphe du despotisme spectaculaire aussi sur ce terrain-là.

« À ce jour », exprime *le Rapport sur la construction des situations* qui ponctue la naissance de l'Internationale Situationniste en juillet 1957, « la classe dominante réussit à se servir des loisirs que le prolétariat révolutionnaire lui a arrachés, en développant un vaste secteur industriel des loisirs qui est un incomparable instrument d'abrutissement du prolétariat par des sous-produits de l'idéologie mystificatrice et des goûts de la bourgeoisie. Il faut probablement chercher du côté de cette abondance de bassesses télévisées l'une des raisons de l'incapacité de la classe ouvrière américaine à se politiser. »

Nouvel opium du peuple, le jeu télévisé est un *anti-potlatch*. Il n'encense pas le don somptuaire, il supervise la rétention radine, manipulant tous les éléments de la vie sociale contemporaine en les diffusant sous une forme « ludique », dont le caractère

foncièrement artificiel apparaît avec une aveuglante évidence : fausse joie des rires enregistrés ; faux faste des décors ; faux vernis culturel des questions-réponses dispensant des miettes de savoir vide ; fausse richesse des récompenses astronomiques comparées aux salaires banalement misérables des participants, et ridicules comparées aux bénéfices commerciaux engrangés par la production du jeu.

Masses somnolentes

Dès *Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps*, son second film (juin 1959), Debord estime qu'une critique parcellaire de la société est insuffisante. Elle échoue à combattre l'engluante léthargie que « le vieux monde du spectacle et des souvenirs » (derniers mots du film – huit ans avant la publication de *La Société du Spectacle*) fomentent *totalitairement* contre la vie.

« Il fallait rejoindre des masses, mais autour de nous le sommeil. » Le prolétariat roupille sous la double influence narcotique – et au fond complice – des discours de la gauche stalinienne (relayée par l'impuissance pérorante des socialistes et de l'extrême-gauche), et du chœur des imbéciles gouvernants se succédant entre deux interventions bavardes et vaines du dégingandé casquetté d'opérette.

Le 23 mai 1958, Debord constate encore dans une lettre à Pistoï la « scandaleuse indifférence » des Français à la « dictature de De Gaulle ». Et le 12 juillet 1958, il écrit à Trocchi : « L'époque de cette génération perdue que nous avons connue semble bien se terminer doucement ici, dans l'inconscience et l'indifférence. Nous restons, dans cette désuète fin du monde, assez contents de nous. Mais la suite risque d'être difficile. »

La passivité est activement entretenue par le Spectacle sous les dorures écaillées du divertissement et de l'information falsifiée. « Le spectacle », énoncera Debord en 1967, « est le mauvais rêve de la société moderne enchaînée, qui n'exprime finalement que son désir de dormir. » L'agitation lettriste puis situationniste – laquelle culminera en 1968, entre Strasbourg (Mustapha Khayati, cruciallement conseillé par Debord, y rédige et propage *De la misère en milieu étudiant*) et Paris (Debord se déploie au cœur de la Sorbonne occupée, comme sur les plus farouches barricades) – vise bien entendu

à réveiller les ronfleurs, mais aussi à faire savoir au vieux monde que quelques fortes têtes bien pleines ne sont plus résignées à suivre ses règles pipées.

Telle est la dernière phrase de *Critique de la séparation*, le troisième film de Debord réalisé en 1961 : « Je commence à peine à vous faire comprendre que je ne veux pas jouer ce jeu-là. »

Contrechamp centripète, critique centrifuge

Comme *Sur le passage* était un film consacré à la dérive, *Critique de la séparation* l'est à la situation.

Sur le passage se situait encore formellement, comme *Hurlements*, dans le cadre d'une remise en question esthétique. Il débute par la voix de Debord expliquant, lors de la 3^{ème} Conférence de l'I.S. à Munich, en avril 1959, que « nous avons beaucoup d'orgueil, mais pas celui d'être Rembrandt dans les musées ». Le film questionne la quotidienneté grisâtre de son temps de façon *centripète*, observant comme au microscope les déplacements et les rites de quelques jeunes situationnistes décidés à échapper aux diktats de leur milieu. Ce court métrage sera d'ailleurs qualifié par Debord de « notes sur l'origine du mouvement situationniste ».

On notera que ces « notes » ne sont ni une biographie, ni une histoire, ni surtout une quelconque justification. Dans son essai consacré aux *Princes du Jargon*, Alice Becker-Ho cite un passionné des Gitans dont le résumé correspond point par point à l'aventure situationniste : « Il n'y a pas de héros légendaires chez les Tziganes, pas d'histoire concernant l'origine, pas de justification de la vie errante. » Et le *jargon* de cette minuscule classe, dangereuse entre toutes pour l'équilibre social, se déploya non pas tant en un langage codé – au contraire, ce que les situationnistes affirmèrent du monde et du temps fut toujours parfaitement lisible, et combattu comme tel – qu'en un *style de vie* qu'aucun témoignage extérieur n'a su rendre, et dont ils emportèrent la clé avec eux.

Sur le passage n'entend dès lors rien « montrer » de probant dans la langue de l'ennemi, laquelle est typiquement celle, journalistique, de la Nouvelle Vague. Il tourne le dos à la miévrerie de son contemporain *Les quatre cents coups*, mais sous une forme qui rompt elle-même avec la rupture assumée par les passages vides dans

Hurléments. La problématique de ce second film est désormais celle du *point de vue*. On assiste par exemple à un travelling dans un café, *volontairement* bâclé ; s'y révèle le contrechamp d'une existence ayant échappé à l'hypnose généralisée. Ainsi, dans une note explicative, Debord précise que la caméra, à chaque fois qu'elle était confrontée à un monument, a toujours filmé *depuis* le monument, « au sens où le jeune Abel Gance avait pu placer sa caméra *du point de vue de la boule de neige* ».

Critique de la séparation traite pour sa part de la qualité intense d'un instant où une rencontre a lieu (le film débute sur un plan de Debord et d'une « fille brune très jeune » aux cheveux courts, attablés à la terrasse d'un café, discutant attentivement, puis marchant, une main de Debord posée sur l'épaule de la jeune fille), d'autre part de la force acide, « critique », que ce éclat de temps à l'état pur projette sur son époque cadavérique, laquelle résiste de toute son inertie à sa remise en cause.

La logique en est désormais *centrifuge*. Ainsi le film démarre-t-il sur une réflexion linguistique, sur la dissociation entre les mots et la vie, leur problématique communication (« On ne sait que dire » en est la première phrase) – tandis que *Sur le passage* dissociait la muraille close des immeubles d'un quartier bourgeois et l'ouverture de sa rue arpentée de passants –, et s'amplifie à la situation internationale, aux crises de la décolonisation, aux émeutes du Congo ou aux palabres entre princes de pacotille de ce pauvre temps.

La question posée n'est plus seulement comment échapper à l'arraisonnement, mais comment porter la tempête libératrice au large.

« Ici, les années qui viennent de passer ont été, tout au plus, une période de résistance confuse au règne confus de la sottise rétrograde. Nous n'étions pas tant. Mais nous ne devons pas nous attarder sur les goûts, ou les petites trouvailles de cette période. Les problèmes de la création culturelle ne peuvent plus être résolus qu'en relation avec une nouvelle avance de la révolution mondiale. »

Autant dire qu'entre son second et son troisième court métrage, le virtuose du vrai a acquis d'inédites armes dont il fera, d'ici quelques années, un usage triomphal en

concevant son plus célèbre essai; il a désormais dans son carquois les carreaux fournis par deux hôtes parmi ceux du « Château mystérieux » que représentait déjà un collage des *Mémoires* : Hegel et Marx.

Marx ressuscité, Hegel électrifié

Il ne s'agit bien sûr pas pour Debord de « découvrir » Hegel et Marx, mais de déceler à quel point, et *pourquoi*, leurs commentateurs les ont toujours *recouverts*, et d'élucider de la sorte l'échec de toutes les révolutions prolétariennes depuis 1917.

« Voici le portrait de notre fondateur », inscrit Debord à Khayati en décembre 1964 au verso d'une photo de Marx. À cette époque, tout le monde – le petit monde de l'intelligentsia gauchiste – lit, commente, et *recupère* Marx. Debord, lui – comme le révélera la première phrase de *La Société du Spectacle* – le *détourne*, autrement dit *l'applique*.

Le détournement est strictement l'inverse de la récupération ; celle-ci désamorce ce que celui-là ravive. Le quatrième chapitre de *La Société du Spectacle*, « Le prolétariat comme sujet et représentation » (détournement de Schopenhauer), justifie et développe ce détournement de la critique de l'économie politique inaugurée par Marx, son actualisation si l'on préfère, au sens de sa propre adéquation dialectique à l'histoire du capitalisme.

En d'autres mots, Debord applique la *méthode* de Hegel à la *théorie* de Marx en vue de pousser l'histoire du capitalisme au bout de ses contradictions et le faire enfin s'effondrer.

Réfutant les interprétations lénifiantes du marxisme en Occident – produites par cet « amour inintelligent » dont Hegel, dans *La phénoménologie de l'Esprit*, dit qu'il peut être plus nuisible que la haine –, autant que ses despotiques distorsions léninistes en Europe de l'Est et en Chine, Debord ressuscite d'une façon inouïe la pensée de la marchandise et le projet révolutionnaire d'une société sans classes.

L'erreur de Marx a consisté à laisser l'exposé de sa théorie contredire sa propre cohérence unitaire en s'en dissociant pour n'appliquer ses calculs prévisionnels qu'au

seul terrain de l'économie politique, cette science *bourgeoise* dont les présupposés encore idéologiques entravent la clairvoyance du génie méditant dans la salle de lecture du *British Museum*. C'est « le côté déterministe-scientifique dans la pensée de Marx », dit Debord dans la thèse 84, soit sa part sclérosée et la moins vivante, qui a ouvert la voie à la pétrification « marxiste » de la théorie en idéologie. Marx, annonce Debord à Mario Perniola le 26 décembre 1966, est donc « à corriger et compléter dans le sens de sa propre radicalité, d'abord contre tous les héritages du marxisme ».

Hegel est l'autre conducteur de l'arc électrique qui fibrille de part en part des 221 thèses de *La Société du spectacle*.

Hegel permet de désagrèger la pétrification marxiste en envisageant le rôle dissolvant du négatif dans l'histoire. La conscience de cette inextinguible dissolution, *la pensée du temps* que Debord reproche à tant de ses contemporains de ne pas pratiquer, permet d'envisager concrètement la désagrégation de toutes les formes de séparation, y compris celles engagées par Hegel lui-même, s'extrayant abstraitement de sa propre pensée en l'identifiant à l'avènement de l'Esprit.

Or, comme par une de ces spirales de palindrome qu'affectionne Debord, c'est précisément *grâce à Marx* qu'il est possible de critiquer avantageusement Hegel : « Marx a ruiné la position *séparée* de Hegel devant ce qui advient ; et la *contemplation* d'un agent suprême extérieur, quel qu'il soit. »

Quand Napoléon passe devant la croisée de Hegel à Iéna, et que celui-ci s'imagine contempler l'amble du *Weltgeist*, mais également lorsque Marx, isolé au *British Museum* pour concevoir la théorie révolutionnaire, essaie de prévoir par des calculs scientifiques le destin de la classe ouvrière, tous deux se figent dans une position à la fois spéculaire et spectatrice, séparée de toute expérience de la labilité du temps.

Ce qui témoigne de l'immense portée de la diffraction inaugurée par Debord, et rend ses textes si singulièrement *vrais*, comparés à ce qui s'est proféré d'autre en matière de théorie économique-politique dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, c'est sa pratique unique et libre de la théorie, frottant Marx et Hegel l'un à l'autre tels des silex

récioproques, les corrigeant par une perspective historique désabusée que vivifiait au jour le jour sa propre existence personnelle.

Ainsi a-t-il pris conscience comme nul avant lui des raisons du revers de chaque tentative révolutionnaire depuis la Commune de Paris jusqu'à Budapest en 1956, en passant par Saint-Pétersbourg en 1905, Turin en 1920, ou la Catalogne en 1936.

Manuel de guerre

Savoir penser est indissociable d'un refus de s'accoutumer au ravage contemporain. Penser, c'est plonger dans l'indemne. Les deux vont désormais de pair ; penser revient à habiter une éclaircie de la parole, quand le langage des hommes n'est plus que « l'habitable de leurs machinations » (Heidegger).

Pourquoi *La Société du Spectacle* exerce-t-il un tel attrait sur quiconque, *sachant penser*, le lit aujourd'hui ? Parce que ce livre est davantage qu'un essai, une théorie critique ou la curieuse compilation d'analyses et de découvertes. Ce n'est pas non plus un recueil de « commentaires », comparable aux lumineux *Commentaires sur la société du spectacle*, qui devront tenir compte en 1988 d'une nouvelle et inexorable reconfiguration du mensonge ; *La Société du Spectacle* est une *arme de combat*.

Debord, dans l'*Avertissement pour la troisième édition française*, ne se contente pas de rappeler ce que Mai 68 doit à ce livre paru six mois plus tôt chez Buchet-Chastel, ni comment la fusion des régimes spectaculaires diffus et concentrés étaient en quelque sorte déductibles d'une lecture avisée des thèses 105 et 111. « Ce livre », ajoute-t-il en conclusion, « a été sciemment écrit dans l'intention de nuire à la société spectaculaire. »

Autant dire qu'il doit être considéré comme un manuel de guerre.

Ici intervient, outre Machiavel, Marx et Hegel, un quatrième nom essentiel pour envisager Debord à sa juste mesure, celui que Hemingway surnommait « le vieil Einstein des batailles » : Karl von Clausewitz.

Clausewitz au poker

La grande innovation de Debord, hormis cette parfaite clairvoyance qui lui fait saisir sans effort les rouages du siècle, consiste à revigorer son analyse théorique par des considérations de stratégie subversive, au sens plein du mot. À cet égard, l'enseignement de Clausewitz, toujours aussi frais, est celui qui exige le moins d'être remis à jour.

Lorsque, le 29 octobre 1990, Debord rédige à l'intention d'Alice ses merveilleuses *Notes sur le poker*, il conçoit en sept « thèses » un vrai compendium clausewitzien, livrant l'enseignement le plus parfait sur sa science intuitive du *kairos* et comment elle lui fut une implacable règle de vie :

« Le rôle de la tricherie est pratiquement nul entre ceux qui s'affrontent au poker. Un bon joueur le sentira *musicalement* à la première étrangeté, sera sûr à la deuxième; par exemple, *pour moi, ne pas gagner vite était déjà une étrangeté*. De la même façon, et à l'inverse, dans la vie, si j'avais "gagné vite" où que ce soit, j'aurais immédiatement su que c'était, du fait même, un dangereux signal d'alarme. Je m'en suis facilement tenu à distance, toujours. »

Évoquant en conclusion les disciples indignes de Clausewitz, Debord explique que de telles notes seraient inutiles à un mauvais joueur, car « la vérité "la plus vraie" du poker, c'est que certains joueurs sont essentiellement toujours meilleurs que d'autres, et c'est aussi la moins reconnue ».

Le parallèle du joueur avec le stratège se trouve chez Clausewitz même, expliquant dans *Vom Kriege* que la dépendance de la guerre à l'égard du hasard en fait « celle des activités humaines qui, par la forme, se rapproche le plus d'une partie de cartes ». Ailleurs, il compare aussi le jeu d'équilibre des manœuvres stratégiques à un jeu d'échiquier, où il s'agit d'induire l'adversaire en erreur afin de « lui faire commettre des fautes ».

Clausewitz rappelle dans *La campagne de 1796 en Italie* que le principe de « l'emploi simultané de toutes les forces » constitue l'essence de la stratégie. Cette maxime guide Debord dans l'application de la diffraction à Marx et Hegel, dont il assimile *simultanément* les enseignements. On peut également voir surgir, dans l'annotation réciproque de Marx et Hegel l'un par l'autre, le « principe de polarité »

énoncé par Clausewitz, selon lequel il faut chercher la polarité dans les *rappports* entre des choses de nature différente – la *méthode* de Hegel, la *théorie* de Marx – davantage qu’entre les choses elles-mêmes.

Ainsi Debord n’a-t-il jamais lu un auteur passivement, simplement parce qu’il prenait plaisir à cette lecture ; il fut d’ailleurs toujours plus proche, esthétiquement, du cinéma que de la littérature, et une médiocrité comme *Les visiteurs du soir* le touchait davantage que *La Recherche*. S’il aime Gondi, malgré son cardinalat, c’est à cause du *genre de vie* qu’il mena, son « extraordinaire valeur ludique » lit-on dans *Potlatch*, inséparablement du style frondeur dans lequel il l’évoqua.

Ce qui rapproche humainement Debord de Clausewitz ?

Un caractère réprouvant les apparences, dédaignant les compromissions sociales et tout ce qu’elles impliquent concernant ses propres aptitudes. « Je ne saurais à aucun prix me résoudre à participer à une mascarade, à jouer un rôle amusant dans la société », écrivait en 1807 le stratège prussien à Marie von Brühl.

Une même conscience, aussi, de l’impossibilité pour une théorie pure de correspondre en tout point aux aléas de l’histoire vivante – c’est-à-dire en train d’avoir lieu –, ces impedimenta que Clausewitz compare au phénomène des frottements et des frictions en mécanique, qui obscurcissent la mécanique mentale la mieux huilée en rendant imprévisible le déroulement réel des opérations.

« Nous autres qui avons pu faire des merveilles avec l’écriture », lit-on dans *Panégyrique*, « nous avons souvent donné de moindres preuves de maîtrise dans le commandement à la guerre. » C’est un des chapitres les plus singuliers de cette singulière autobiographie, où Debord évoque les déceptions encourues par tous les auteurs nécessairement moins éblouissants à la guerre qu’à l’écrit : Vauvenargues, Charles d’Orléans, Thucydide, Saint-Simon, Clausewitz, Stendhal, Cervantès, Archiloque, Dante...

La guerre demeure le domaine où la pratique et la théorie sont le plus disjointes, et c’est aussi ce qui la rapproche de la révolution.

Réaliser la philosophie

« La révolution », notera Debord dans ses *Thèses sur l'internationale situationniste et son temps*, « est un conflit entre des intérêts universels concernant la totalité de la pratique sociale, et c'est seulement en cela qu'elle diffère des autres conflits. Les lois du conflits sont ses lois, la guerre est son chemin, et ses opérations sont davantage comparables à un art qu'à une recherche scientifique ou à un recensement des bonnes intentions. »

La guerre est par excellence le domaine du désabusement et de la désillusion. Elle « présente au moins cet avantage », énonce encore *Panegyrique*, « de ne pas laisser de place pour les sots bavardages de l'optimisme. »

Les années cinquante s'achèvent précisément pour Debord sur le refus des « certitudes somnifères de l'idéologie » (*La Véritable Scission*), mais aussi sur de nouvelles perspectives révolutionnaires qui agitent « en quelques points le signal incendiaire d'un *jeu supérieur* » (*Internationale situationniste* n°1, 1958). Aucune des découvertes théoriques précédentes ne sont reniées. Elles vont se développer, s'approfondir, se déployer sur un plus vaste terrain, et tâcher d'en finir avec « le pompeux édifice social du temps mort ».

L'agitation avant-gardiste a fait son temps, trop aisément récupérable et désamorçable dans le milieu dégénéré de l'art contemporain (part la plus passive de l'économie spectaculaire). Debord s'est mis à étudier sérieusement Hegel et Marx pour mener à bien un projet de subversion politique *majeure*, conclusion des invisibles *Thèses de Hambourg*, élaborées oralement par Debord, Vaneigem et Kotány en 1961, au retour de la Conférence de Göteborg, thèses si secrètes qu'elles ne furent pas même consignées par écrit : « Il a été convenu alors que le plus simple résumé de ces conclusions, riches et complexes, pouvait se ramener à une seule phrase: "*L'I.S. doit, maintenant, réaliser la philosophie.*" ».

Sordides sixties

La réclame vous vend les années soixante comme une période d'émancipation sociale et culturelle par les jeans, le Coca et le rock, parallèlement aux luttes d'émancipation politiques qui secouent concrètement la planète...

Elles furent en réalité d'une consternante misère spirituelle suffisamment incarnée par le phénoménal succès planétaire du rock and roll, cette sous-musique de foire. Que valent les facéties d'un Bob Dylan en comparaison de la grâce absolue d'un Thelonious Monk ! Comment supporter les fadaïses acidulées des Beatles quand on a goûté l'écrasante élégance du quartette de Coltrane ! Le standard *Yesterdays* de Jerome Kern, joué par Wes Montgomery l'année même où Mac Cartney sort son indigent *Yesterday*, démontre impitoyablement la supériorité du jazz sur le rock, aussi définitivement accablante que celle d'une gorgée de Romanée Conti sur une goulée de *Cuba libre*.

Cette décennie tant vantée est celle, après une série d'ardents combats (au propre et au figuré), de la victoire majeure de la Domination sur la Subversion. Chaque jour de ces dix années de lutte, le Spectacle a grignoté du terrain, expropriant les individus de leur existence, dissociant la réalité de sa représentation, poursuivant sans relâche sa réélaboration falsificatrice du monde à l'image de son vaniteux néant.

À l'Ouest, l'avant-garde, les loisirs et l'urbanisme sont définitivement passés aux mains de l'ennemi. Parcourir en une nuit plusieurs quartiers de Paris pour s'enivrer de bar en bar en y faisant d'incongrues rencontres ; organiser une exposition de « peinture industrielle » ; projeter de « construire toute une ville pour y faire l'amour à une seule fille » ; débaptiser la sainteté des rues de Paris ; imaginer des canulars pour ridiculiser le surréalisme ou même fomenter la destruction du cinéma par lui-même ne suffisent plus.

Car entre-temps, au Tiers-Monde comme on l'appelle significativement, les glaciales jointures qui servent, dans les deux autres « Tiers » régissant, à colmater les digues de la vie, craquent avec fracas. La forme la plus archaïque d'oppression dont use encore l'impérialisme moderne, le colonialisme, est remise en cause sur plusieurs continents par des populations qui n'ont pas la télé, ne consomment pas des loisirs de tarés, ne font pas du tourisme en carton pâte en piétinant sur place et ne sont pas non plus maintenues dans la terreur paralysante par un criminel geôlier bureaucrate omnipotent, version Moustache-en-brosse ou Face-de-tortue.

Les accords de Yalta ont inauguré la parcellisation généralisée d'un univers dont il s'agit, pour Debord, d'élaborer *unitairement* la critique. Ce n'est pas un hasard si

apparaissent dans *Critique de la séparation* quelques-uns des acteurs de ce nouveau théâtre planétaire (« Le cinéma leur va bien. ») : de Gaulle, Khrouchev, Eisenhower, digne progéniture des trois Assis de Yalta. Et comme chez Rimbaud, les gros bureaux bouffis ont engendré une ribambelle de chaises percées qui se prennent pour des trônes.

Or, un peu partout *ailleurs*, à commencer par l'Algérie encore française, des milliers d'hommes et de femmes se rebellent, récusant le paternalisme ordurier du maître comme devraient le faire ici tant de masses avachies par les séides idéologiques de Moustache-en-brosse, Face-de-tortue ou Rictus-Cola.

L'exemplaire Congo

L'exemple du Congo de Lumumba, dont les images d'émeutes et de répressions parsèment *Critique de la séparation*, est particulièrement instructif en ce qu'il mêle un véritable désir d'émancipation et une poésie concrète du langage – typiquement africaine – pour exprimer ce désir et accompagner sa réalisation, afin de passer de la « nuit de la possibilité au jour de la présence » (Hegel). Mieux que tous les Bousingots, Frénétiques et Dadaïstes réunis, les Congolais paraissent suivre la tendance, exprimée par Tzara en 1931 et que les situationnistes ont si ardemment défendue, de « transposer la poésie dans la vie quotidienne ».

Tel est ce qu'on peut lire dans *Internationale situationniste* n° 7, datée d'avril 1962, sous le titre *Communication prioritaire* (non signé, mais assez probablement de Vaneigem) :

« La simple anti-communication empruntée aujourd'hui au dadaïsme par les plus réactionnaires défenseurs des mensonges établis, est sans valeur dans une époque où l'urgence est de créer, au niveau le plus simple comme le plus complexe de la pratique, une nouvelle communication. La suite la plus digne du dadaïsme, sa légitime succession, il faut la reconnaître dans le Congo de l'été 1960. La révolte spontanée d'un peuple tenu, plus que partout ailleurs, dans l'enfance ; au moment où a chancelé la rationalité, plus que partout ailleurs étrangère, de son exploitation, a su détourner immédiatement le langage extérieur des maîtres comme poésie, et mode d'action. Il convient de faire, respectueusement, l'étude de l'expression des Congolais dans cette période, pour y reconnaître la grandeur et l'efficacité – cf. le rôle du poète Lumumba –

de la seule communication possible, qui, dans tous les cas, fait route avec l'intervention sur les événements, la transformation du monde. »

Le texte, qui certes est bon, n'est pas de Debord ; ça s'entend. Debord, lui, muni de son extraordinaire sens du *kairos*, conçoit vite les raisons profondes de l'échec de la révolution congolaise.

Il les détaille dans un texte datant de 1966 – resté inédit pendant quarante ans ! – intitulé *Conditions du mouvement révolutionnaire congolais*. Cette analyse est sans conteste la meilleure réflexion anticolonialiste jamais écrite et pensée, éclairant ainsi tout le destin de l'Afrique contemporaine à l'heure précise où, dans l'ex-Congo de Lumumba ex-Zaïre de Mobutu, sous la valse d'étiquettes dérisoires les malheurs des hommes demeurent strictement inchangés, puisqu'en août 2006 les premières élections pseudo-démocratiques n'ont offert aux Congolais qu'un choix ridicule et abject entre deux méprisables despotes provinciaux à la solde des marchands d'armes et de minerais occidentaux.

Dans ce texte de 1966, comme dans tous ceux qu'il écrira pour *Internationale Situationniste*, Debord poursuit sa critique de la séparation.

Ce n'est pas le langage ni la bonne volonté de Lumumba qui sont en cause, c'est le caractère nécessairement fragmentaire de sa révolte. Cette volonté d'émancipation, parce qu'elle se conçoit elle-même en empruntant à un pouvoir d'importation ses ustensiles, particulièrement l'organisation étatique, ne saurait aboutir. Elle reproduit vicieusement les conditions de son aliénation. Le despotisme des temps modernes est spectaculaire précisément en ce que le maître n'est qu'un reflet de la domination dont l'essence, *dissociée*, est ailleurs. Il est ainsi parfaitement interchangeable : « Senghor ou Mba remplacent un gouverneur étranger, et on change un détail de l'uniforme des mêmes gendarmes, les mêmes maîtres paient et organisent. »

Mais Debord dévoile surtout une innovation du capitalisme spectaculaire par rapport aux anciennes formes de la domination, qui consiste à *innoculer* partout les rapports serviles de la colonisation en les maquillant, au point que les spectateurs occidentaux n'en sont pas davantage épargnés que les rebelles africains. « Il faut comprendre que les colonisateurs *ont été eux-mêmes colonisés* : chez eux, dans leur

propre vie, avec toute cette puissante activité des sociétés industrielles qui se retourne à tout moment comme une force ennemie contre les masses de travailleurs qui la produisent, qui ne la maîtrisent jamais et sont au contraire toujours maîtrisés par elle. »

La révolte congolaise court à sa perte car elle *s' imagine* – au sens propre où elle se conçoit conformément à une *image* de l'émancipation qui ne correspond qu'à une réalité secrètement asservie – sous la forme que lui fournit le capitalisme en pleine mutation spectaculaire, réorganisant de fond en comble ses *méthodes* d'exploitation et de souveraineté.

Debord est indemne de ce paternalisme si fréquent lorsqu'il s'agit pour les intellectuels occidentaux de faire la leçon aux révolutionnaires du Tiers-Monde. Les considérations sur l'émancipation des Congolais sont strictement celles auxquelles il a pu aboutir concernant les organisations capitaliste et bureaucratique partout ailleurs.

Et l'exigence minimum en la matière est aussi le but révolutionnaire à atteindre internationalement, soit une « décolonisation totale de la vie quotidienne » (lettre à Mustapha Khayati, 1^{er} août 1966).

La caractéristique majeure du Spectacle consiste à régner uniformément en compartimentant tous les niveaux d'existence de ses serfs, tout en leur présentant leurre d'une unification de leurs vies et de leurs rapports. « L'avance et le retard des zones économiques du monde sont profondément imbriquées, chaque terme maintient l'autre. » Seule une critique cohérente de tous les aspects du capitalisme et de la bureaucratie stalinienne, *soit de ce qui leur est consubstantiel*, a une chance de combattre l'élaboration totalitaire de cette domination de tous les instants.

Il s'agit de prendre le Spectacle de vitesse en lui tournant le dos pour mieux l'abattre. Telle est la conclusion que Debord livre aux Congolais : « N'est sous-développé que celui qui accepte l'image du développement *de ses maîtres*. »

Inventaire des vanités

C'est une expérience passionnante de relire *aujourd'hui* le recueil des douze numéros d'*Internationale situationniste* publiés principalement au cours de la fatale décennie 1960-1970.

En toisant, en taçant et en trouant leur temps, cette escadrille d'esprits libres a définitivement jugé le nôtre, qui en est issu. Les thèmes les plus divers y sont traités sans ordre, moellons épars d'une même muraille de Jérico autour de laquelle Debord et les siens tournoient et trompètent dans leur « style insurrectionnel », libre, fier, joyeux, impertinent, sans concession et souvent drôle. Les textes d'analyse, signés ou non, les notules, les insultes, les slogans humoristiques (« Si vous lisez *Planète* à haute voix, vous sentirez mauvais de la bouche ! »), les photos légendées, les extraits de presse, les bandes dessinées détournées se succèdent sans pause comme autant de rafales d'intelligence décelant l'articulation même de la mouvance des choses, « littéralement et dans tous les sens » (Rimbaud), qu'il s'agisse :

d'une lettre d'amour écrite par un robot en Angleterre ;

d'un lavage de cerveau pratiqué par la police politique hongroise ;

des réclames subliminales aux USA ;

des critiques d'art : « Disparaissez, critiques d'art, imbéciles partiels, incohérents et divisés! »;

de De Gaulle, qui « représente l'idée scolaire de la grandeur nationale française du XVII^e siècle et qui assure la transition vers un ordre moral poujado-militaire » ;

du milieu culturel : « tout le monde y méprise à peu près tout le monde, et chacun y ennue tous les autres »;

de l'urbanisme : « l'espace même du mensonge social et de l'exploitation fortifiée » ;

de Simone de Beauvoir, aux mémoires « si révélateurs sur la bassesse fondamentale de toute une génération d'intellectuels » ;

de la circulation automobile : « l'organisation de l'isolement de tous » ;

de Marguerite Duras : « tartine racornie de la déconfiture actuelle de la littérature moderniste » ;

de la dissuasion nucléaire : « L'«équilibre de la terreur» signifie aussi l'équilibre de la résignation : pour chacun des antagonistes, à la permanence de l'autre ; et à l'intérieur de leurs frontières, résignation des gens à un sort qui leur échappe si

complètement que l'existence même de la planète n'est plus qu'un avantage aléatoire, suspendu à la prudence et à l'habileté de stratèges impénétrables. » ;

de la « misère des scooters et des télévisions » ;

de l'Algérie de Ben Bella : « Le 2 janvier, dans son premier bulletin l'agence Algérie Presse Service a révélé que les combats de septembre avaient fait "plus d'un millier de morts". Deux ou trois jours après, la même agence rectifiait l'erreur commise à ce propos, et comptait *dix morts* environ. La succession de ces deux chiffres suffit à montrer qu'un État moderne est désormais installé en Algérie. » ;

des artistes contemporains : « Ils expriment justement notre temps de vieillesse solennellement proclamées neuves; ce temps d'incohérence planifiée; d'isolement et de surdité assurés par les moyens de communication de masse; d'enseignement universitaire de formes supérieures d'analphabétisme; de mensonge garanti scientifiquement; et de pouvoir technique décisif à la disposition de la débilité mentale dirigeante. » ;

de Sartre : « Il a réussi à être, à lui tout seul, dupe de *toutes* les mystifications entre lesquelles ses contemporains faisaient leurs choix... » ;

des bistro-clubs : « Dans ces bars désalcoolisés les consommateurs deviennent eux-mêmes spectaculaires ainsi que doivent l'être les objets de consommation, faute d'avoir d'autre attirance.» ;

des émeutes de Los Angeles : « Les Noirs américains n'ont pas de patrie. Ils sont en Amérique *chez eux et aliénés*, comme les autres Américains, mais eux savent qu'ils le sont. Ainsi, ils ne sont pas le secteur arriéré de la société américaine, mais son secteur le plus avancé. » ;

du journal *Le Monde* : « Le pouvoir est toujours crédité d'une bonne volonté universelle, et *Le Monde* lui présente noblement des remontrances qui voudraient l'améliorer. » ;

des villes nouvelles : « Les individus isolés y voient réduire leur vie à la pure trivialité du répétitif, combinés à l'absorption obligatoire d'un spectacle également répétitif. » ;

de l'image sociale de l'amour : « La passion y est d'abord reconnue en tant que refus de toutes les autres passions; et puis elle est empêchée, et finalement ne se retrouve que dans les compensations du spectacle régnant. » ;

de la vente d'abris antinucléaires personnels aux USA : « La force de cette société, son redoutable génie automatique, peut se mesurer à ce cas-limite. En viendrait-elle à proclamer brutalement qu'elle impose une existence vide et désespérante à un degré où la meilleure solution pour tout le monde paraîtrait d'aller se pendre, qu'elle réussirait encore à faire marcher une affaire saine et rentable avec la production des cordes standardisées. » ;

du conflit israélo-arabe : « De même que la réussite d'un modèle de société révolutionnaire dans le monde marquerait la fin de l'affrontement, en majeure partie factice, entre l'Est et l'Ouest, de même finirait l'affrontement Israël-Arabes qui en est une reproduction minuscule. » ;

de la télévision : « Dans un tel réseau, la circulation finit par se neutraliser elle-même, de sorte que la solution de l'avenir va consister à faire moins circuler les gens et plus les informations, les gens restant chez eux, transformés en simples "récepteurs" audio-visuels d'informations. » ;

de Godard : « Suisse de Lausanne qui a envié le chic des Suisses de Genève, et de là les Champs Élysées, et le caractère provincial de cette ascension est la meilleure marque de sa valeur éducative. » ;

de l'aménagement du territoire : « constitution d'un espace sans surprises, où la carte serait tout et le territoire rien » ;

du *Nouvel Observateur* : « Encore pire que l'ancien, *Le Nouvel Observateur* est une sorte de Niagara de la sottise... » ;

du terrorisme : « À examiner la chose du point de vue de la stratégie des luttes sociales, on doit dire d'abord qu'il ne faut jamais *jouer avec le terrorisme*. » ;

de la cybernétique : « Dans un Nirvâna technicisé de la pure consommation passive du temps, il n'y aurait plus qu'à *regarder faire*... » ;

d'Aragon : « connu de tous pour trente-cinq ans de dévouement absolu aux plus criminelles impostures » ;

des informations : « L'information, c'est la poésie du pouvoir (la contre-poésie du maintien de l'ordre), c'est le truquage médiatisé de ce qui est. » ;

des amateurs de culture : « Cette couche intellectuelle qui est comme un public d'avant-première, qui goûte représentativement la consommation qui sera offerte peu à peu à tous les travailleurs des pays développés, nous devons l'écœurer de ses valeurs et

de ses goûts (le mobilier dit moderne ou les écrits de Queneau). Sa honte sera un sentiment révolutionnaire. » ;

des informaticiens : « hommes liges de tous les suzerains de la féodalité technique qui s'affermit actuellement. Il n'y a pas d'innocence dans leur bouffonnerie, ils sont les fous du roi. » ;

de l'Algérie de Boumediene : « La base des mensonges du régime actuel sur le passé, c'est son unité profonde avec le passé. La classe dominante n'a pas changé en Algérie, elle se renforce. » ;

de Paris : « ville-musée *gardée* » ;

des villages-vacances du Club Méditerranée : « ils s'appuient sur une idéologie polynésienne de pacotille, un peu comme la Révolution française s'est produite sous le déguisement de la Rome républicaine » ;

de Brasilia : « instrument et microcosme de la Weltanschauung bureaucratique » ;

de la conquête spatiale : « Hommes panneaux publicitaires, les astronautes flottent dans l'espace ou sautillent sur la Lune pour faire marcher les hommes au temps du travail. »...

Etc, etc, etc.

Un espoir naît

Durant cette cruciale période, Debord vit et pense, élaborant lentement mais sûrement son coup de maître de 1967.

Il écrit plusieurs textes essentiels qui influencent clairement les autres participants de la revue, où apparaissent et se mettent en place quelques-unes des principales notions que *La Société du Spectacle* déploiera majestueusement, à commencer par celle du Spectacle, conçu non plus seulement – comme dans *Hurllements* et *Sur le passage* –, tel un paravent assurant le divertissement pour le compte du capitalisme, mais comme l'axe de la relation moderne, dont l'essence économique-politique dicte tous les tours, entre les princes de ce monde et les masses qu'ils dominent.

Les *Perspectives de modifications consciente de la vie quotidienne*, conçues à l'époque du dialogue avec Henri Lefèbvre (1961), contrecarrent toute tentative d'abstraction sociologique. La sociologie est par excellence le langage – d'ailleurs

nullement déguisé – de la séparation. Les *Perspectives* énoncent au contraire le lien intime entre la quotidienneté entravée – « mystifiée par tous les moyens et contrôlée policièrement » – et l’histoire accélérée de l’industrialisation capitaliste.

All the King’s men, co-écrit avec Vaneigem, traque la séparation dans l’ordre du langage. Dans la langue aussi miroitent les rapports de pouvoir.

Les mots sont comparables aux prolétaires, expliquent Debord et Vaneigem, ils « travaillent, pour le compte de l’organisation dominante de la vie ». Le vocabulaire, la syntaxe même, participent à la domination moderne qui dissocie les êtres humains de leur propre vie librement vécue. La révolution n’est envisageable qu’en parallèle avec une insurrection poétique majeure, dont Joyce et les dadaïstes ont montré la voie mais qu’il s’agit de généraliser et d’appliquer à la réalité pour la métamorphoser. « Le programme de la poésie réalisée n’est rien de moins que créer à la fois des événements et leur langage, inséparablement. »

L’ordre du monde ne saurait régner sans s’assurer avant tout la mainmise sur l’expression. Inversement, pas d’insurrection sans son jargon approprié. Car « qui parle le langage de l’ennemi », écrit Debord à Chtcheglov le 30 avril 1963, « est devenu l’ennemi, malgré sa “bonne volonté”. »

Ce même 30 avril 1963, Debord écrit à un certain « Lusinchi » demeuré non identifié, dont il conteste le pessimisme concernant « la fatalité de l’indifférenciation des hommes » : « Un système rend les gens ressemblants en fabriquant la ressemblance obligatoire de leurs gestes (du faible éventail de choix permis) et des manières de ressentir et rapporter de tels gestes. »

« Quelque espoir est permis, je pense », conclut Debord.

Né deux jours avant cette lettre, je me considère comme propre à justifier cet espoir, puisqu’il suffit de me lire pour comprendre qu’en un sens elle m’était aussi adressée.

Je pense, donc l’espoir est permis.

L’impensé chinois

Dans les deux numéros d'*Internationale Situationniste* qui précèdent Mai 68, Debord publie une série de textes d'analyses de quelques cas d'insurrection et de répression dans le monde, auxquels il applique les thèses naissantes qu'il va déployer dans *La Société du Spectacle*, dont les 34 premières sont d'ailleurs reproduites juste avant la sortie du livre dans le numéro 11, daté d'octobre 1967.

Qu'il s'agisse de l'*Adresse aux révolutionnaires d'Algérie et de tous les pays* (texte agrémenté de deux photos illustrant chacune le « spectaculaire concentré » et le « diffus », notions centrales, on le sait, de *La Société du Spectacle*) et des *Luttes de classe en Algérie* ; du *Déclin et la chute de l'économie spectaculaire-marchande*, consacré aux émeutes du ghetto de Watts, à Los Angeles en 1965, considérées comme « une révolte contre la marchandise » ; ou du *Point d'explosion de l'idéologie en Chine*, écrit au cours de l'été 1967 – texte le plus lucide jamais conçu sur le fonctionnement et le dysfonctionnement de la bureaucratie maoïste –, on sent bien que Debord expérimente en quelque sorte la praticabilité de ses thèses sur le Spectacle en les soumettant au feu de quelques situations soit potentiellement (les révoltes de Watts) soit faussement (la bureaucratie chinoise) révolutionnaires...

Alors qu'en Europe on s'enivre du sang répandu par Mao sur la couverture de son mini *Mein Kampf*, *Le point d'explosion* demeure la seule analyse lucide jamais consacrée en direct au despotisme qui dévaste la Chine. Debord ne cache évidemment pas son mépris, hautement justifié, pour la bassesse des admirateurs occidentaux de Face-de-tortue, qu'il surnommera un peu plus tard, dans une notice aux *Poésies de l'époque Thang*, « une sorte de Déroulède du Milieu qui, en tant que lettré, valait à peu près Giscard d'Estaing ».

Quant aux séides d'ici et d'ailleurs: « Du fait que les maoïstes se sont montrés, avec le succès que l'on peut voir, les champions de l'idéologie absolue, ils ont rencontré jusqu'ici l'estime et l'approbation au degré le plus fantastique parmi les intellectuels occidentaux qui ne manquent jamais de saliver à de tels stimuli. »

Dans *Internationale situationniste*, une photographie représente un stade à Pékin où des milliers d'esclaves reproduisent par leur disposition colorée un portrait géant de Mao. Elle est analysée par Debord comme la pointe extrême du spectaculaire

concentré, où « la fusion du spectateur et de l'image à contempler semble avoir atteint sa perfection policière ».

La conclusion du *Point d'explosion* constitue la meilleure introduction à *La Société du Spectacle*. Elle rattache la « fin joyeuse des mensonges idéologiques » en Chine à l'état général du monde contemporain. « Ce n'est pas la Chine, c'est notre monde qui a produit ce ridicule. » Les luttes intestines entre Mao et ses ennemis, l'effondrement grotesque du pouvoir sur lui-même, sa dislocation, son émiettement jusqu'au tréfonds des provinces les plus reculées – ce qui ne conduit nullement à une émancipation corrélative des Chinois, dont la servitude se poursuit d'une palinodie sanglante à l'autre –, démontre d'une part que le ridicule idéologique ne tue pas le pouvoir, que son éparpillement renforce au contraire sa fatale pratique de la séparation, et d'autre part, comme *Potlatch* le signalait déjà, que la réaction détourne toujours l'idéologie révolutionnaire à son profit, de sorte que cette idéologie est devenue le pire ennemi du mouvement ouvrier et de la théorie révolutionnaire. *La Société du Spectacle* s'achèvera d'ailleurs sur le constat que le Spectacle est lui-même l'Idéologie en substance, anonyme et protéiforme, « l'idéologie matérialisée » comme l'intitule le dernier chapitre du livre.

Enfin, la révolution culturelle a mis à jour une autre particularité de l'époque, l'imbécillité moutonnaire des gauchistes européens, « toujours volontaires pour être dupes de toutes les propagandes à relents sous-léninistes ».

Debord se sait donc seul pour penser *entièrement* l'état des lieux du vieux monde, et le moyen conséquent de le balayer.

Ne partageant aucune des illusions des rares théoriciens de la domination qui l'ont précédé – à commencer par Marx –, il va oblitérer en un seul petit traité de 170 pages, toute une bibliothèque mao-trotskiste-léniniste alors foisonnante, annihilant du même coup une montagne de mensonges.

Sa *virtù* du vrai a atteint le summum de sa vigueur ; le coup d'éclair qui jaillit dans le ciel de la pensée en novembre 1967, quoique silencieux – et largement passé sous silence par tous les professionnels de l'imposture –, annonce un orage sans

précédent, « le plus grand moment révolutionnaire qu'ait connu la France depuis la Commune de Paris », dira *Internationale Situationniste* n° 12 en septembre 1969.

Coup de maître

« Je ne puis admettre d'opération véritablement géniale », écrit Clausewitz en 1804, « que celle qui vise au cœur de la monarchie ennemie; au lieu donc de grignoter les frontières, il faut pousser aussi loin que possible à l'endroit où une opération heureuse les a ouvertes, et donc ne pas cesser d'y concentrer toutes ses forces. »

La Société du Spectacle ressortit à une telle opération. Jamais depuis *Le Capital* une théorie critique aussi cohérente de l'ensemble du système économique-politique moderne n'avait été élaborée. Sont analysés par Debord non seulement le capitalisme et ses rouages, mais surtout son « langage » (son idéologie) – la façon dont il communique sa vision du monde et organise la communication entre ceux qui sont voués à cette vision.

L'idéologie est une glaciation langagière qui ne craint rien tant que la braise vivante du temps. Or le propre de l'idéologie capitaliste moderne consiste à se communiquer à ceux qui s'en déclarent le plus éloignés et antagonistes. Debord réfute l'idée, imposée par les accords de Yalta, d'une planète scindée en deux camps adverses dont les conceptions du « bonheur » humain et des moyens de l'atteindre seraient radicalement divergentes. Enfantés par la même civilisation industrielle, faux rivaux rivés l'un à l'autre par leur dévoration concurrentielle du monde en vue de laquelle *tout* – la société, la culture, la politique, la nature – s'organise, rejetons des mêmes procédés d'aliénation et d'exploitation du temps quotidien au service de la valeur d'échange, domestiques de la même Reine Mère – la Marchandise –, Capitalisme et Bureaucratie *parlent cette même langue* que Debord désigne sous le nom de « spectacle », lequel est la forme parachevée de la séparation, autrement dit – en un sens largement plus radical que chez Feuerbach – de la dépossession, de la spoliation chez chacun de tous ses choix de vie.

« C'est la lutte de pouvoirs qui se sont constitués pour la gestion du même système socio-économique, qui se déploie comme la contradiction officielle, appartenant en fait à l'unité réelle; ceci à l'échelle mondiale aussi bien qu'à l'intérieur de chaque nation. »

La séparation est inscrite dans les gènes de l'industrialisation, « système économique fondé sur l'isolement » et assurant la « production circulaire de l'isolement ». La « séparation achevée » (titre du premier chapitre de *La Société du Spectacle*), désigne la misère de la vie quotidienne à la fois en Occident – masquée sous le fantasme de l'abondance – et dans les pays de l'Est où le désarroi quotidien est lui aussi dissimulé, certes sous une forme nettement plus grossière de propagande, derrière ce qu'il n'est pas.

Or, si Debord évoque un « achèvement » de la séparation, c'est précisément que celle-ci n'est pas un *effet* mais le *fondement* du mode de vie dans les sociétés industrialisées, qu'elles soient formellement capitalistes ou totalitairement bureaucratiques comme en URSS et en Chine.

Le Spectacle est un *processus* récent aux très lointains tenants métaphysiques, dont nous vivons les abrutissants aboutissants à chaque seconde de notre vie quotidienne. Il n'y aurait jamais eu d'industrialisation du monde si les hommes en Occident n'avaient été traditionnellement expropriés de leur « vie directement vécue » par la *représentation* qu'ils s'en faisaient et que la société leur imposait séculairement de l'enfance à la mort. « Le spectacle », écrit Debord dans la thèse 19, « est l'héritier de toute la *faiblesse* du projet philosophique occidental qui fut une compréhension de l'activité, dominée par les catégories du *voir*... » Voilà pourquoi, dans le Spectacle, « le plus moderne est aussi le plus archaïque », et pourquoi celui-ci est « la reconstruction matérielle de l'illusion religieuse » où le pouvoir – et la soumission à sa hiérarchie conséquente – se rendait incontournable puisqu'exilé dans un ciel qu'il s'agissait de contempler seulement, en adorant ses ordres et agréant son ordonnancement.

Dans une lettre à Juvénal Quillet du 14 décembre 1971, Debord revient sur les quinze premières thèses de *La Société du Spectacle*.

« *Voilà le capitalisme aujourd'hui.* » Telle est, dit-il, la conclusion. Quant à la genèse de sa si fameuse et si déformée notion de *spectacle* :

« J'en suis venu à ce concept par l'expérience réelle, quoique très "avant-gardiste", de l'activité révolutionnaire dans les années 50 et 60 – mais le phénomène est bien plus ancien: il a ses bases dans la pensée grecque; il grandit vers la Renaissance (avec la pensée capitaliste); et plus encore au XVIII^e siècle, quand on a ouvert au public les collections comme *musées*; il apparaît sous sa forme achevée vers 1914-1920 (avec le "bourrage de crânes" de la guerre, et les effondrements du mouvement ouvrier). »

Comme dans tout bon traité stratégique, l'analyse des combats du passé vise la compréhension la plus aiguë des batailles à livrer au présent pour leur assurer les meilleures chances de succès envisageable. Ainsi, en même temps qu'une analyse inédite du capitalisme planétaire, *La Société du Spectacle* livre une foudroyante théorie de la révolution encore à faire, laquelle repose essentiellement sur l'interprétation des revers de toutes celles déjà tentées.

Plâtre de l'idéologie

La séparation la plus sournoise débusquée par Debord afflige le mouvement ouvrier et tous ses théoriciens depuis 1917, qui dissocient la théorie de la pratique et replâtrèrent cette fissure honteuse à grandes truellées d'idéologie révolutionnaire.

Si le capitalisme est l'ennemi à abattre, la cible privilégiée de Debord demeure la méprisable gauche européenne – soit le troupeau des falsificateurs pseudo-révolutionnaires : staliniens, socialistes, maoïstes, trotskistes, léninistes et même anarchistes (peut-être les plus sympathiques, guère les plus intelligents). La gauche fructifie sur sa propre débâcle et jouit de son déplorable échec à renverser le vieux monde en *gérant* la séparation entre sa pratique réelle et ses conceptions théoriques, issues de la pensée de Marx mais depuis longtemps gélifiées en une idéologie brutalement coupée de la compréhension du mouvement du temps, et à peu près aussi cadavériquement inutiles que le seraient des conseils d'horticulture assenés par un cosmonaute depuis son sputnik en orbite autour de la lune.

Lénine et Trotski, en assimilant le pouvoir abstrait du prolétariat à celui très concret et inévitablement mortifère de l'État, se sont enlisés dans un despotisme bureaucratique dont s'inspirèrent tous les totalitarismes marxistes.

Le fascisme, lui, est « l'archaïsme techniquement équipé », précurseur du spectacle moderne ; sa coûteuse utilité fut pour le capitalisme celle d'un molosse surarmé ayant efficacement décimé le mouvement ouvrier européen, mais qui doit disparaître en tant qu'absurdité économique – une dilapidation des moyens du capitalisme, en même temps qu'une préfiguration de ses plus récentes méthodes –, absurdité inadmissible par définition pour « la liberté dictatoriale du Marché, tempérée par la reconnaissance des Droits de l'homme spectateur ».

Quant aux anarchistes, par impuissance théorique, ils assurent le retour de la domination *en leur sein* sous une fausse considération pour l'unanimité des décisions pratiques – fausse car *purement idéologique* –, sans tenir compte des conditions d'applicabilité de ces décisions par l'ensemble de la population dont la liberté est en cause. Cette faiblesse théorique substantielle de l'anarchisme explique d'une part l'impossibilité *stratégique* de fédérer sa pratique insurrectionnelle, par conséquent de lui assurer la victoire. Retour du bâton de la séparation illustré en 1936, explique Debord en conclusion de la thèse 93, par « l'exemple d'une infinité d'insurrections anarchistes en Espagne, limitées et écrasées sur le plan local ».

Mais surtout, cette séparation d'une idéologie qui n'est plus corrigée et affinée par la pratique, qu'elle dicte sans se soucier des sautes de vent historiques et sans connaître l'art de la boussole et du portulan de la pensée, permet la manipulation par quelques plus fins experts policiers de son fanatisme inconsidéré. Telle est la candeur des plus radicaux groupes armés, et la fatale illusion de tous les terroristes.

Prescience de Rilke

Concevant le Spectacle comme « une *Weltanschauung* devenue effective, matériellement traduite », « une vision du monde qui s'est objectivée », et faisant remonter cette *vision* du monde aux prémisses – platoniciennes, même si Debord ne le précise pas – de la déhiscence entre l'existence et sa représentation ; améliorant de la

sorte, à la suite de Marx, la dissociation élaborée par Hegel puis Feuerbach, Debord construit sa critique du capitalisme contemporain selon une perspective qui n'est plus seulement historique, socio-culturelle, géopolitique, ni même simplement économique, mais proprement *métaphysique*.

Il n'est pas faux de prétendre que Debord a des précurseurs (et il est fréquent qu'on ne lui en découvre que pour s'épargner de le lire), mais ce ne sont pas souvent ceux que l'on dit. Rilke et Heidegger sont ainsi de plus judicieuses pistes qu'Adorno ou Lefebvre.

La séparation chez Debord n'est pas très éloignée de l'*Abschied* chez Rilke – que Brokmeier rend précisément par « séparation » dans sa traduction des *Holzwege*. Conformément à l'analyse qu'en fait Heidegger dans « Pourquoi des poètes ? », la « séparation » rilkéenne est déterminée par l'organisation technique de l'étant, qui objective tout le rapport de l'homme à l'être « sur le fond de l'aversion », précise Heidegger, contre cette « pure perception » que Rilke nomme « l'ouvert », soit un accueil sans borne et infini de l'être, tel que la pensée et la poésie y ont accès en dehors – à la fois en deçà et au delà – de son démembrement ravageur par la perception savante et le calcul.

« La production technique est l'organisation de la séparation », écrit Heidegger. La séparation accompagne d'emblée la perception humaine, qui pose le monde en vis-à-vis et impose cette limite et cette borne à tout ce qu'elle peut ainsi envisager. Conçu en 1946, le discours *Pourquoi des poètes ?* de Heidegger est précurseur d'une pensée de cette connivence essentielle qui imprègne la science, le totalitarisme et le capitalisme :

« La science moderne et l'état totalitaire constituent, en tant que conséquences nécessaires du déploiement essentiel de la technique, en même temps sa suite. Il en est de même pour les forces et les moyens mis en œuvre pour l'organisation de l'opinion publique mondiale et des représentations quotidiennes des hommes...

L'humanité de l'homme et la choséité des choses se diluent, à l'intérieur du propos délibéré d'une production, dans la valeur mercuriale d'un marché qui non seulement embrasse, comme marché mondial, la terre entière, mais qui, en tant que volonté de volonté, tient marché dans l'essence même de l'être et fait ainsi venir tout

étant au tribunal d'un calcul général dont le règne est plus tenace là même où les nombres ne paraissent pas en propre.»

Et comme Heidegger démontrera que l'essence de la Technique n'est rien de technique (« Cette technique », glosera Debord dans une lettre à Jaime Semprun du 1^{er} juillet 1986, « qui nous a menés si lestement, et comme sans débander, de Cro-Magnon à Tchernobyl. »), Debord ne rapportera pas tant le monde des images au mode sophistiqué de production et de diffusion des reflets reproductibles, qu'aux rapports socio-économiques entre les humains, médiatisés par des chimères et esclavagisés par l'argent – soit la spéculation de la mort sur l'inépuisable potentiel énergétique du vivant – devenu autonome sous la forme saturée de l'image.

Or, chez Debord comme chez Heidegger, l'organisation du monde repose substantiellement sur la conception que l'homme s'impose du temps.

Être l'histoire

Ses « hypothèses sur le temps historique », occupant les cinquième et sixième chapitres de *La Société du Spectacle*, sont désignées par Debord à Juvénal Quillet, dans sa lettre de décembre 1971, comme « la recherche fondamentale » du livre. C'est en effet la partie la plus profondément originale, celle qui permet le mieux de déceler ce que Debord *ne doit pas* à la « séparation » de Feuerbach ni au « spectateur » de Lukàcs, aux œuvres majeures desquels il se réfère par ailleurs sous la forme de deux exergues, puis d'une allusion au style antithétique du premier, enfin plus longuement d'une page très critique consacrée au second, idéologue servile du bolchevisme qui ne sut pas rester digne de la puissante portée théorique de son *Histoire et conscience de classe* de 1922.

Le cinquième chapitre de *La Société du Spectacle*, « Temps et histoire », retrace le cours passionnant des péripéties du temps – depuis le « présent perpétuel » des sociétés archaïques jusqu'au temps « pseudo-cyclique » du spectacle contemporain –,

élaborant une subtile théorie de la manière dont le pouvoir règne par la confiscation du *récit* de son passage – cyclique, irréversible, ou pseudo-cyclique –, et par la conscience ou l'inconscience que les hommes ont de la propre histoire *qu'ils sont*.

Entre le « présent perpétuel » des sociétés anté-historiques et son produit de synthèse qui fonde, préciseront les *Commentaires sur la société du spectacle*, le règne du spectaculaire intégré, « le monde a changé de base » – énonce la thèse 140 en détournant *L'Internationale*.

Le temps s'est spiralé hors de ses gonds, l'histoire imprègne les fibres de la société, la révolution bourgeoise a eu lieu et la Marchandise pesamment assis son règne, que Heidegger nommait en 1946 « l'inapaisement de la balance constamment évaluante ».

L'élaboration dans la vie et la pensée de Debord de ce que j'appelle la *diffraction du temps* ne se saisit qu'en contrepoint du « temps spectaculaire » – auquel est consacré le sixième chapitre de *La Société du Spectacle* –, dont la genèse est décrite dans le cinquième chapitre « Temps et histoire ».

« L'histoire a toujours existé, mais pas toujours sous sa forme historique », énonce Debord en détournant Marx. Depuis l'antiquité jusqu'à la révolution industrielle, deux types de *déni* du passage du temps coexistent telles deux nappes phréatiques qui conflueraient à la même source – l'histoire officielle – sans provoquer, jusqu'à l'apparition de la *marchandise*, de bouleversements tectoniques majeurs.

Ces deux dénis du temps, ces deux postures inconscientes de l'histoire vivante ne sont dissociées qu'autant que la société repose sur la distinction entre maîtres et servants. « Le raisonnement sur l'histoire est, inséparablement, *raisonnement sur le pouvoir* », assène la thèse 134. Mais leur dissociation est aussi la trace de leurs divergents destins. « Les *possesseurs de l'histoire* », écrit Debord dans la thèse 132, « ont mis dans le temps *un sens* : une direction qui est aussi une signification. Mais cette histoire se déploie et succombe à part ; elle laisse immuable la société profonde, car elle est justement ce qui reste séparé de la réalité commune. »

D'une part, donc, l'éternité factice et intestinale du temps cyclique conçu sur le modèle du retour des saisons, propre aux sociétés nomades puis à la production

paysanne. D'autre part, le flux des dynasties souveraines, dont le mythe, la légende, la chronique, enfin l'histoire, trame et transmet l'irréversible récit des frasques et des combats. Ce temps *artificiellement* irréversible, qui « coule au-dessus de sa propre communauté statique », ne se conçoit que dans une société hiérarchisée, et c'est celui des maîtres qui se sont emparés de cette plus-value temporelle comme ils jouissent de la plus-value limitée du travail agraire qu'ils dépensent en fêtes somptuaires ou en éruptions guerrières.

Mais les crépitements de la guerre, précisément, les troubles des invasions et les bouleversements de l'exil manifestent l'inquiétant scintillement du négatif, dont aucune société humaine ne saurait indéfiniment négliger la brûlante brisure.

Que l'écriture soit « l'arme » du temps irréversible, comme « les dynasties sont sa première mesure », justifie l'usage *diffracté* du langage qu'aura constamment pratiqué Debord, par l'emploi dialectique de la contradiction, du détournement, de l'invective, de l'humour, voire du ton classique et de la citation érudite comme de la pensée la plus concrètement tactique... Car « dans un combat de rue », écrira-t-il le 27 juillet 1970 dans ses *Remarques sur l'I.S. aujourd'hui*, « il faut encore penser ! ».

Ainsi, de même que raisonner sur l'histoire, c'est raisonner sur le pouvoir, le raisonnement sur le temps, l'histoire et le pouvoir, induit, sous l'inséparable forme d'une contre-offensive de chaque jour, un emploi subversif de la langue, ce que la thèse 204 nomme « le style de la négation ».

Vivre la diffraction du temps exige d'inventer sa propre poétique. De cette poétique – la pensée et la langue de Debord –, participe le « style insurrectionnel », ce langage de la théorie critique qui fait effraction dans le « langage dominant », renverse dialectiquement l'emploi des concepts les plus éculés, leur réinjecte de leur temporalité évaporée – « il inclut l'intelligence de leur *fluidité* retrouvée » –, et les consume au fur et à mesure qu'il les emploie.

Le style révolutionnaire combat le langage de l'idéologie par un potlatch du verbe, dilapidant la munition des mots, usant des concepts et des théories comme d'armes de guérilla, les rendant économiquement irrécupérables en les raffalant au cœur de la vaste cataracte du monde.

La manutention du monde

Voici l'époque de ce que Heidegger nomme la *Machination* : « L'ère de la parfaite absurdité, la parfaite absence de sens, est de ce fait celle de l'invention et de la propagation de *Weltanschauungen*, d'idéologies conformes à la puissance, lesquelles poussent à l'extrême toute calculabilité du "poser-devant" (représenter) et du "poser-debout" (fabriquer), parce que selon leur essence elles émanent d'une auto-organisation, ne reposant que sur soi, de l'homme dans l'étant, et de son empire absolu sur tout moyen de puissance, désormais étendu au globe tout entier. »

La révolution bourgeoise détrône l'antique temps irréversible en captant à son profit le monopole de l'histoire, auparavant réservé à la monarchie de droit divin. L'irréversibilité du temps bourgeois est celui de la marchandise, c'est le temps du travail, le « temps des choses », soit le temps de l'économie industrielle qui possède cette particularité inédite dans l'histoire des hommes qu'il emporte avec lui le cours du monde *en le manutentionnant sans retour*.

Confisquant tel un trophée l'irréversibilité temporelle des maîtres anciens, la bourgeoisie a du même coup inoculé le virus de l'histoire à toute la pyramide sociale. Déchiquetant la membrane perméable qui protégeait peu ou prou le temps cyclique du temps irréversible, elle n'a pourtant pas permis aux travailleurs soumis à son triomphe de disposer librement de leur vie.

« Le principal produit que le développement économique a fait passer de la rareté luxueuse à la consommation courante est donc *l'histoire*, mais seulement en tant qu'histoire du mouvement abstrait des choses qui domine tout usage qualitatif de la vie. »

En répandant l'histoire bourgeoise à travers les veinules du corps social, l'hémorragie du temps soumis à la production des objets opère également une expropriation de l'homme par une machination sans précédent, plus radicale que toutes les injustices accumulées de la terrible cohorte des tyrans traditionnels. Imposant à tout et à tous sa chronologie technique, la Marchandise ne tolère aucune concurrence temporelle susceptible de freiner son inexorable manutention du monde.

Time is mine

Dans sa guerre contre la Manutention du monde, la diffraction dispose d'une devise : « Ne travaillez jamais ! ».

« Ne travaillez jamais ! » ne signifie évidemment pas : prenez des vacances, mais *assassinez ce faux temps* qui meurt d'autant mieux le monde qu'il est concrètement *mort*. Le travail-mort coagulé dans la marchandise pétrifie les vivants par sa fausse fluidité circulatoire saccadée en instants interchangeable, dévalisés de toute intensité, purs produits de consommation d'une existence vouée à la vacuité.

Le désormais fameux *jamais* de Debord n'est pas un *nevermore* ; c'est un murmure tamtamé sur un mur, un dard empoisonné fiché dans l'épiderme du temps spectaculaire.

Le temps « pseudo-cyclique » du Spectacle, qui mime la régularité naturelle des saisons, n'est lui-même qu'une marchandise érigée par l'argent, matière première des nouvelles mines de sel planétaires où la survie de tout-un-chacun se paye chèrement et à crédit. Tel était le sens caché, dès l'aurore du capitalisme, du « *Time is money !* » de Benjamin Franklin. De sorte qu'à l'heure de son parachèvement spectaculaire, « la réalité du temps a été remplacée par la *publicité* du temps », comme l'enseigne la thèse 154.

« Le projet révolutionnaire d'une société sans classes, d'une vie historique généralisée, est le projet d'un dépérissement de la mesure sociale du temps, au profit d'un modèle ludique de temps irréversible des individus et des groupes, modèle dans lequel sont simultanément présents des *temps indépendants fédérés*. »

Cette thèse 163, qui conclut quasiment le chapitre consacré au temps spectaculaire, n'aura pas à attendre très longtemps pour rejoindre sa vérité pratique. Quelques mois seulement après que *La Société du Spectacle* a rencontré ses audacieux lecteurs, la vitrine du temps qui maintient la vie sous vide va momentanément éclater sous une volée de pavés hilares.

Beau temps

En 1971, Debord termine son texte consacré à la pollution, *La planète malade*, par un soyeux souvenir de printemps. Il fait remarquer que le taux de suicide fut quasiment nul en mai 1968, et il ajoute que ce mois mémorable fut aussi très significativement ensoleillé, « parce que quelques voitures avaient brûlé et que toutes les autres manquaient d'essence pour polluer ». « Quand il pleut », conclut-il, « quand il y a de faux nuages sur Paris, n'oubliez jamais que c'est la faute du gouvernement. La production industrielle aliénée fait la pluie. La révolution fait le beau temps. »

En effet. Le temps mort du Spectacle est très laid, mais la *fédération de temps indépendants* forme en revanche un bien *beau temps*.

Mai 68 ne surprend pas Debord. Tandis que les babines gaulliennes salivaient, d'une conférence de presse burlesque à l'autre, en vantant la pauvre gloire de l'économie progressante, les situationnistes ne cessaient de dénoncer, eux, la profonde misère humaine qui suinte sous les paillettes du capitalisme avancé. Dès 1952, *Sur le passage* débutait par l'opposition entre le mouvement de la rue à Saint-Germain-des-Prés et les existences cloîtrées des immeubles qui la surplombent. « Ce quartier était fait pour la dignité malheureuse de la petite bourgeoisie ; pour les emplois honorables et le tourisme intellectuel. »

Heidegger réfute dans *Qu'appelle-t-on penser ?* l'idée que le lever du soleil soit scientifiquement prévisible. Mettant en relation l'habituel et l'habiter, il laisse deviner l'intrigante palpitation de l'Être qui luit au cœur inquiet de nos plus quotidiennes assurances. En mai 1968, ce ne sont pas seulement les pavements de Paris qui furent fugacement éventrés, mais le temps spectaculaire lui-même et toutes les certitudes circulaires de ses habitants.

Bâtir, habiter, penser ?

Briser, répond Debord, occuper, agir et penser !

Briser la clôture du temps plastifié des pollueurs du monde ; occuper la vieille forteresse où les petites têtes mollassonnes du professorat syndiqué transmettent

comme une maladie vénérienne leur propre poussière rapiécée... Dans *Panegyrique II*, à côté du simple millésime : « 1968 », Debord écrit très justement : « Un comité situationniste usurpe deux jours la Sorbonne et y dément sept siècles de sottises. »

Agir, donc, et penser cette agitation des servilités machinales ; penser la rue et s'y ruer pour en expulser les casernés casqués de la République rancie ; accompagner de ses vœux, de ses mots et de ses actes les grèves sauvages de toute une population exploitée, rendre le désordre désirable, jouer dans le chaos en écho du véritable temps au printemps retrouvé.

Propagande

En septembre 1969, dans l'ultime numéro d'*Internationale situationniste*, Debord rédigera une longue analyse intitulée *Le commencement d'une époque*, seul document *digne de foi* pour comprendre ce mouvement dont tant d'autres ont si peu ou si mal parlé.

Que dit le Spectacle ?

Il s'est d'abord empressé de vendre Mai 68 à son public de gogos sous la forme d'une vaste vague de contestation portée par la jeunesse révoltée contre les mœurs claustrales de leurs parents... On diffusa le pur fantasme d'une libéralisation sans précédent de la société occidentale, essentiellement sur le plan de la sexualité.

La stricte inexistence de cette « libération sexuelle » est aisée à constater par qui possède un épiderme digne de ce nom. Il n'y a pas davantage d'émancipation *collective* en la matière que de corps ou d'inconscient partageable à plusieurs. Je néglige évidemment les légions d'abrutis s'imaginant qu'un pantalon à pattes d'éléphant, des cheveux longs, le naturisme, la consommation de drogues ou des concerts gigantesques sont signes palpables d'affranchissement...

Être libre sexuellement, cela implique d'avoir *en permanence* un accès ouvert à sa propre singularité langagière – y compris quand on dort, quand on se tait, quand on regarde, quand on écoute, quand on lit...

Seuls quelques rares penseurs et poètes et leurs muses et égéries idoines (sans faire acception de sexe) savent d'expérience ce qu'est une libre sexualité, laquelle ne se restreint nullement à la copulation. La chasteté incandescente d'Artaud est aussi

autonome que la débauche mentale de Sade. Il n'est pas d'émancipation sexuelle envisageable chez un individu sans une profonde indépendance sensuelle et spirituelle pour l'accompagner.

Nulle liberté sexuelle n'est plausible, dès lors, dans la boueuse promiscuité usuelle des rapports de force et de domination sado-masochistes par quoi se caractérise *l'ensemble des relations humaines aujourd'hui*.

Une fois ce bobard de l'émancipation des mœurs bien enfoncé dans les cervelles, le Spectacle a su parfaitement gérer la frustration grandissante des gobe-mouches, logiquement due à la constatation physiologique du contraste entre l'exultante propagande et la frigide réalité bientôt renforcée par une abondante campagne pornographique en faveur des banques de sperme et de la brutale déshumanisation du coït.

Le viol et l'inceste sont ainsi devenus désormais le mode *banal* des rapports entre les uns, les unes, et les autres.

Faisant fruit de tout désarroi, le Spectacle répandit alors planétairement une terreur sans précédent sur la sexualité humaine par le truchement d'une maladie inédite, aux origines énigmatiques mais dont l'opportune prolifération a été spontanément acclamée par tous les médias particulièrement satisfaits de cette massive confiscation des jouissances.

Car en matière de jouissance aussi, le Spectacle entend garder jalousement l'exclusivité mondiale.

On se souviendra à ce propos que l'ultime et poignant texte posthume de Debord établissait la différence entre le sida et sa propre souffrance suscitée par la polynévrite alcoolique : « C'est le contraire de la maladie que l'on peut contracter par une regrettable imprudence. Il y faut au contraire la fidèle obstination de toute une vie. »

Enfin, la terreur sexuelle bien installée ; la frigidité sociale foncièrement inoculée aux nouvelles générations biberonnées aux SMS (Sottise, Misère, Servilité) ; la régression pleurnicharde devenue la monnaie courante de leurs aînés, envieux d'une telle hébétude revendiquée... le Spectacle décida de scier la branche sur laquelle il avait empalé ses ouailles imbéciles :

Mai 68 – soit la seule tentative spontanée de s'extirper d'une dépendance puérole à l'égard du paternalisme d'État – est désormais déclaré responsable de toutes les dérives que la pollution mentale contemporaine peut imaginer.

Étudiants attardés

La première imposture concernant Mai 68 consiste à le présenter comme une révolte d'étudiants.

Debord ne se faisait aucune illusion sur le troupeau étudiantin de son temps, qui ne valait guère mieux que ses pâlichons professeurs. Distribué à Strasbourg en novembre 1966, *De la misère en milieu étudiant*, le pamphlet de Mustapha Khayati – judicieusement conseillé par Debord – n'est pas une plainte. Il faut entendre cette misère-là dans le sens où Marx révoquait la « misère de la philosophie » en réponse à Proudhon, et où Debord, au moins depuis *Hurlements en faveur de Sade*, dénonçait la misère proliférante du Spectacle.

Conforme à celle « des scooters et des télévisions », la misère étudiante consiste, pour être précis, à *demeurer* des étudiants, autrement dit à se soumettre à un paternalisme intellectuel que rien ne justifie. Le pamphlet de Khayati exprime avant tout son mépris pour une communauté qui, contrairement aux prolétaires et à tous les exploités du monde, choisit délibérément son asservissement.

« Il n'y a pas *pour nous* », écrivait Debord à Khayati rédigeant sa brochure, « d'étudiant intéressant, en tant qu'étudiant. Son présent et son avenir planifié sont également méprisables... »

Ces conseils rédactionnels furent minutieusement suivis :

« L'étudiant français, en sa qualité d'être idéologique, *arrive trop tard à tout*. Toutes les valeurs et illusions qui font la fierté de son monde fermé sont déjà

condamnées en tant qu'illusions insoutenables, depuis longtemps ridiculisées par l'histoire.

Récoltant un peu du prestige en miettes de l'Université, l'étudiant est encore content d'être étudiant. Trop tard. L'enseignement mécanique et spécialisé qu'il reçoit est aussi profondément dégradé (par rapport à l'ancien niveau de la culture générale bourgeoise) que son propre niveau intellectuel au moment où il y accède, du seul fait que la réalité qui domine tout cela, le système économique, réclame une fabrication massive d'étudiants incultes et incapables de penser. Que l'Université soit devenue une organisation – institutionnelle – de l'ignorance, que la "haute culture" elle-même se dissolve au rythme de la production en série des professeurs, que *tous* ces professeurs soient des crétins dont la plupart provoqueraient le chahut de n'importe quel public de lycée, l'étudiant l'ignore; et il continue d'écouter respectueusement ses maîtres, avec la volonté consciente de perdre tout esprit critique afin de mieux communier dans l'illusion mystique d'être devenu un "étudiant", quelqu'un qui s'occupe sérieusement à apprendre un savoir *sérieux*, dans l'espoir qu'on lui confiera les vérités dernières. C'est une ménopause de l'esprit. Tout ce qui se passe aujourd'hui dans les amphithéâtres des écoles et des facultés sera condamné dans la future société révolutionnaire comme *bruit*, socialement nocif. D'ores et déjà, l'étudiant fait rire. »

L'inanité rebutante de l'étudiant contemporain, pleinement gavé dans les batteries d'élevage du Spectacle, n'a rien à envier à la naïve imbécillité de ses précurseurs. À la rigueur s'en distingue-t-il, en pire, sur un détail : il ne fait vraiment plus rire.

Plausible implosion

Nul n'a pris Mai 68 au sérieux comme Debord. Dès les premiers soubresauts du mouvement, il y décèle la possibilité d'une implosion du système spectaculaire.

Depuis longtemps déjà le capitalisme craquelle sous la pression de ses contradictions *originelles* : entre la déplorable organisation de la vie quotidienne qu'il impose à tous dans tous les détails, et les désirs envisageables des hommes qu'il se soumet ; entre sa puérule parade d'exploits technologiques, et la pitoyable pauvreté existentielle de ceux qui en bénéficient.

Or la définitive désagrégation de cet immonde système de survie ne saurait advenir sans la défection achevée de ceux de ses serfs qui sont à la fois les plus utiles au maintien de son règne économique et les plus à plaindre : les ouvriers.

La grève sauvage généralisée qui se répand en France au mois de mai 1968, suite aux premières émeutes du Quartier latin, échappe dans un premier temps au contrôle des syndicats et partis staliniens, aussi dopés depuis la victoire soviétique en 1945 que le capitalisme occidental fut revigoré par le triomphe américain.

Debord y voit d'emblée l'occasion historique de métamorphoser l'ensemble de la société par la mise en place de « Conseils ouvriers », lesquels ne seraient d'ailleurs plus réellement « ouvriers » pour la raison que dans une société foncièrement démocratique, il n'y aurait pas davantage d'ouvriers que de patrons –, mais d'inédites « assemblées du dialogue et de l'exécution » (lettre à Yves Le Manach, novembre 1973).

Dès la première page du *Commencement d'une époque*, c'est cet aspect crucial du mouvement – avant d'analyser les raisons profondes de son échec –, que Debord prend en considération :

« La plus grande grève générale qui ait jamais arrêté l'économie d'un pays industriel avancé, et la première *grève générale sauvage* de l'histoire ; les occupations révolutionnaires et les ébauches de démocratie directe ; l'effacement de plus en plus complet du pouvoir étatique pendant près de deux semaines ; la vérification de toute la théorie révolutionnaire de notre temps, et même çà et là le début de sa réalisation partielle ; la plus importante expérience du mouvement prolétarien moderne qui est en voie de se constituer dans tous les pays sous sa forme achevée, et le modèle qu'il a désormais à dépasser – voilà ce que fut essentiellement le mouvement français de mai 1968, voilà *déjà* sa victoire.»

Les ouvriers entrés spontanément en grève sont porteurs, *inconsciemment*, d'une théorie farouchement révolutionnaire qu'ils pratiquent avec la plus cinglante efficacité. Il s'agit, pour que la révolution si vivacement engagée ne dégénère pas en un acte manqué, de mener cette inconscience à la conscience en transgressant la censure du

surmoi stalinien, au moyen d'une théorie – donc d'un langage – qui permette aux ouvriers de *se dire* à eux-même ce qu'ils sont et ce qu'ils font.

En août 1967, Debord écrivait à Henri Simon, responsable du bulletin *Information et Correspondance Ouvrière* : « Dans le développement maximum du futur mouvement possible, pour notre part nous croyons que la majorité des ouvriers doivent devenir des théoriciens. Sur ce point, nous ne sommes pas aussi “modernes” que les provos : nous sommes aussi naïfs que d'autres ont pu l'être il y a cent vingt ans. Vous me direz que c'est difficile. Nous répondrons que, le problème dût-il rester posé pendant trois autres siècles, il n'y a absolument pas d'autre voie pour sortir de notre triste période préhistorique. »

Ces difficultés, d'ordre théorique autant que pratique – comment éviter de fomenter une représentation abstraite du prolétariat replâtrée en *idéologie* révolutionnaire, au moment précis où le prolétariat a l'opportunité historique de faire vaciller le capitalisme, et alors que les seuls à distinguer clairement les enjeux de cette opportunité sont un conventicule de penseurs retranchés dans la Sorbonne... –, sont aggravées tactiquement par les réticences du gang gauchiste (« doctrinaires du vieil ultra-gauchisme en conserve ou de l'ultra-modernisme rampant de la société spectaculaire », « spectateurs des vieux schémas léninistes, ou même de l'exotisme extrême-oriental du stalinisme maoïste »), lequel n'est pas prêt à abandonner son identification à la bonne conscience *séparée* du prolétariat.

Le sapajou Sartre juché sur un bidon avec un porte-voix pour nasiller la bonne parole aux portes d'une usine est évidemment la caricature consommée de ce mauvais rêve, mais il est largement partagé par tout le « gauchisme idéologico-bureaucratique », invectivé depuis des années dans *Internationale Situationniste* et sur lequel Debord ne manquera pas de « cracher » dans *Le commencement d'une époque*.

Les ouvriers doivent devenir les théoriciens de leur propre pratique en prenant conscience qu'ils incarnent la théorie révolutionnaire, sans que qui que ce soit ne les représente. Nulle émancipation ne peut leur être apportée miraculeusement de l'extérieur, sur le mode de l'enseignement ou de la propagande. Et pour parvenir à la conscience de la théorie *qu'ils sont déjà*, les ouvriers, comme Debord l'expliquait dans son texte sur les révolutionnaires congolais, *se* doivent d'envisager une remise en cause globale des conditions d'existence spectaculaire.

Pour les aider en cela, il faut diffuser parmi eux, *inchangées*, toutes les thèses de l'Internationale Situationniste. « Ce ne sont pas tant les situationnistes qui sont conseillistes », écrira Debord en mars 1970, « *ce sont les Conseils qui auront à être situationnistes.* »

Comme dans toute guerre, pas de meilleure théorie que celle qui consiste à donner l'exemple en « avançant hardiment dans la nuit de l'incertitude » (Clausewitz). Ainsi, en dépit de ses critiques concernant le dysfonctionnement de « l'incertaine et, à tous égards, excentrique Sorbonne des premiers jours », Debord lui reconnaît, contre les « spécialistes auto-patentés des intérêts généraux du prolétariat », cette vertu démonstrative. L'ouverture de la Sorbonne aux ouvriers en fit dès le 13 mai un « club populaire », affirmera Debord, « en regard duquel le langage et les revendications des clubs de 1848 paraissent timides ».

« Les ouvriers ont vu en actes », proclamait-il dans un tract signé du Conseil pour le Maintien Des Occupations, « la libre discussion, la recherche d'une critique radicale, la démocratie directe, un droit à prendre. C'était, même limité à une Sorbonne libérée de l'État, le programme de la révolution se donnant ses propres formes. »

Ce qu'aurait pu être Mai 1968, si les choses, les êtres, l'histoire avaient mieux tourné ? Debord l'imagine dans *Le Commencement d'une époque*.

Qu'une première grande usine en grève s'organise en *Conseil*, autrement dit en une assemblée concrètement démocratique, soumettant au vote *toutes* ses décisions concernant *tous* les aspects de sa lutte, puis les appliquant sans pusillanimité, et surtout décidant quotidiennement la reconduite ou la révocation de ses délégués afin d'éviter qu'un pouvoir séparé ne se constitue en son sein, enfin utilisant les moyens de communication à sa disposition pour se mettre en rapport avec les autres grandes usines de France et d'Europe en vue d'élargir et de coordonner le mouvement de la révolution (Debord reconnaîtra qu'une des nombreuses fautes tactiques du mouvement de mai fut la négligence du télex dans la Sorbonne occupée)..., qu'une usine d'envergure échappe, autant qu'à ses propriétaires usuels, à la mainmise des staliniens pour entraver

l'autonomie naissante des ouvriers, cela eût constitué « un premier pas qualitatif » servant de référence révolutionnaire dégagée de toute idéologie, et pu déclencher une réaction en chaîne que ni les gouvernements ni leurs alliés objectifs n'auraient aisément apaisée.

Rien n'aurait été facile ni gagné d'avance.

Debord envisage la guerre civile puis l'invasion des troupes de l'Otan – appuyées plus ou moins officieusement par celles du Pacte de Varsovie – qui auraient certainement suivi une telle prolifération active de la crise. « Mais alors, tout aurait été sur-le-champ rejoué à quitte ou double devant le prolétariat d'Europe. »

Lucide à son habitude, il ne manque pas de constater l'extrême faiblesse des chances de réussite d'une telle révolution prolétarienne, étant donné l'inertie agglomérée par les revers successifs des tentatives précédentes. « Nous savions que ce mouvement révolutionnaire, objectivement possible et nécessaire, était parti subjectivement de très bas : spontané et émiétté, ignorant son propre passé et la totalité de ses buts, il revenait d'un demi-siècle d'écrasement, et trouvait devant lui tous ses vainqueurs encore bien en place, bureaucrates et bourgeois. »

Mais fidèles à Clausewitz édictant, dans sa *Campagne de 1815 en France*, que « la possibilité du succès est la première loi », Debord et ses amis du premier Comité d'Occupation (Alice Becker-Ho, Vaneigem, Khayati, Riesel, Viénet, Sébastiani, Cheval...) mirent en œuvre tout ce qu'ils savaient – c'était beaucoup – et tout ce qu'ils pouvaient – c'était peu –, pour accompagner le mouvement vers son point d'ébullition le plus plausible.

Enlissement

Loin d'être cette « conscience dormante qui resterait en arrière on ne sait où », évoquée par Hegel à propos du combat entre la vertu et le cours du monde, Debord se trouve littéralement au cœur de la Sorbonne occupée.

Une furtive photo, prise le 17 mai lors du dernier rapport du Comité d'Occupation à l'assemblée générale de la Sorbonne – illustrant *Le Commencement d'une époque* dans *Internationale Situationniste*, puis reprise, centrée sur Debord, dans le film *La Société du Spectacle* –, le montre à l'écoute, attentif, concentré, en dialogue, indifférent au brumeux tumulte qui l'entoure.

« Ce penseur », avait écrit Van Gogh à propos du *Penseroso* de Michel-Ange, « est, en même temps, un homme d'action; on voit que sa pensée consiste à se concentrer, mais en vue de bondir, pour agir, d'une manière ou de l'autre. »

Bientôt, hélas, le mouvement s'amollit, les staliniens s'alignent, et la Sorbonne sermonne.

Dans ses *Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe*, la description par Clausewitz des raisons de l'échec de la bataille d'Auerstaedt est une excellente illustration de ce qui causa aussi, en grande partie, la débâcle de Mai 1968 : « C'est là un clair exemple de ce que produit l'indécision à la guerre. Comme on n'avait pas la certitude absolue du succès, on crut plus prudent et plus prévoyant de ne pas continuer, tandis que la prudence et la prévoyance conseillaient juste le contraire, c'est-à-dire de ne pas laisser échapper l'unique avantage sur lequel on pouvait compter dans cette guerre. »

Debord assiste au jour le jour à la ligue de toutes les énergies contre-révolutionnaires pour faire capoter la seule chance moderne en France d'une abolition de la société aliénée : l'imbécile ambition des étudiants avides de se faire une carrière après-coup ; la trahison des staliniens prêts à pactiser avec le gaullisme pour ne pas perdre la prérogative d'un contre-pouvoir de façade ; la pulsion dirigiste du premier sous-trotskiste-léniniste venu ; la névrotique mesquinerie des myriades d'impuissants dont la bavarde passivité narcissique ne se contente pas de sonner creux mais entend encore entraver de toute sa faiblesse l'énergie intellectuelle et physique dont quelques autres font preuve, et qui l'insupportent.

Staccato de tracts

La rafale de tracts écrits par Debord au nom du Comité d'Occupation, puis du Comité pour le Maintien Des Occupations, permet de suivre au jour le jour, voire heure par heure, l'accumulation des obstructions au mouvement qui avait si glorieusement commencé sur les barricades et qui amorcera son si honteux déclin à Grenelle.

Dès le 14 mai, le « Comité Enragés-Internationale situationniste » appose sur les murs de la Sorbonne des affiches prévenant du danger de récupération, d'affadissement réformateur ou de sabotage du mouvement.

Le 15 mai, un tract signé par Debord, Khayati, Vaneigem et Vienet, destiné aux autres membres de l'I.S. et à tous leurs partisans, relate les différentes phases d'insurrection et de répression policière depuis le scandale provoqué en début d'année par les Enragés à Nanterre.

Le texte énumère les différentes forces en présence (Cohn-Bendit y est décrit comme remplissant « un rôle de vedette spectaculaire où se mêle cependant un certain radicalisme honnête ») : étudiants souhaitant une réforme universitaire ; gauchistes désirant la chute du régime gaulliste et du capitalisme ; enfin une minorité, regroupée sous la bannière du Comité Enragés-IS, qui insiste sur la remise du pouvoir absolu aux Conseils ouvriers, n'acceptant qu'une révolution prolétarienne pleine et entière, autrement dit « l'abolition des classes, du salariat, du spectacle et de la survie ».

Debord se fait peu d'illusions. La probabilité d'un enraiment du mouvement est annoncée comme la plus forte, s'il échoue à se propager au milieu ouvrier, tandis qu'une « révolution sociale » reste l'hypothèse la moins probable. L'importance de « faire connaître, soutenir, étendre l'agitation » y est d'autant plus farouchement affirmée, ainsi que la priorité de l'occupation des usines et de la constitution des Conseils ouvriers. Le tract s'achève par la suggestion de quelques actions concrètes envisageables dans l'immédiat, l'un des principaux slogans à diffuser étant : « Tout le pouvoir aux Conseils ouvriers ».

Le 16 mai, à 16 heures 30, le tract *Vigilance !* dénonce « le crétinisme parlementaire », soit la passivité de l'assemblée générale qui s'englué en des discussions stériles sur une réforme de l'université sans adopter d'action concrète pour accompagner la grève générale. « Toutes les discussions sur l'organisation, qu'on a voulu présenter comme des préalables à toute activité, sont des abstractions si on ne fait

rien. DE CE PAS LE MOUVEMENT SERA ENTERRÉ À LA SORBONNE ! » prévient Debord.

À 17 heures, un tract intitulé *Attention !* dénonce la censure du « Comité de presse » et livre les numéros de téléphone de l'AFP et de quelques salles de rédaction. « Les différents groupes de travail peuvent, sans intermédiaire, en piétinant les bureaucrates mal dissimulés, dire quand ils veulent, ce qu'ils veulent. »

À 18 heures 30, un nouveau tract : *Attention aux manipulateurs ! Attention aux bureaucrates !* appelle à expulser les saboteurs des assemblées générales appartenant aux divers partis, et dénonce le service d'ordre et le comité de presse.

À 19 heures, un tract énumère plusieurs mots d'ordre à diffuser partout et tout le temps (« ...avant de faire l'amour, après l'amour... »), dont les deux premiers enfonce le clou révolutionnaire: « OCCUPATION DES USINES » et « LE POUVOIR AUX CONSEILS DE TRAVAILLEURS ».

Alphabet bête

Écœurés par la passivité, la bêtise, le blabla, la lenteur, *la volonté de nuisance* – tous les impedimenta de la bonne vieille névrose humaine, palpable dès qu'un groupe se constitue et hélas aussi fortement présente dans la Sorbonne occupée que n'importe où ailleurs –, Debord et les siens décident le 17 mai de quitter ce bâtiment passé aux mains des putschistes de photocopieuses, des guerilleros de cafétéria et des hystériques de la bavarderie pseudo-inspirée.

Le CMDO se retire le jour même à l'Institut Pédagogique National, rue d'Ulm. « La démocratie était bafouée à tout moment dans la Sorbonne, et à l'extérieur les occupations d'usines s'étendaient », énonce le *Rapport sur l'occupation de la Sorbonne* daté du 19 mai, signé du Comité pour le Maintien Des Occupations. « Tous les bureaucrates nous disent démagogiquement que la classe ouvrière est majeure, pour cacher qu'elle est enchaînée, d'abord par eux (présentement, ou bien dans leurs espérances, selon le sigle)... Ils opposent leur sérieux mensonger à "la fête" dans la Sorbonne, mais c'est précisément cette fête qui portait en elle le seul sérieux : la critique radicale des conditions dominantes. »

F.E.R., J.C.F., U.N.E.F, M.A.U. les sigles ne manquent pas à la Sorbonne. Ils sont, comme partout ailleurs, le tatouage redondant de la séparation. Lorsque l'énergie pensive de la langue s'est entièrement galvaudée dans une pratique pauvrement idéologique de la parlotte, surgissent les sigles.

Seize ans auparavant, Heidegger affirmait à ses étudiants de Fribourg que les raccourcis, les abréviations, et d'une manière plus générale l'emploi semi-comateux des mots les plus éculés sans souci de leur source originelle ni de leurs multiples arborescences de sens remontant le cours du temps, cet emploi caractérise la dégradation spécifique de ce qu'il qualifiait de « pensée à voie unique », choisissant à dessein – songeant au *Gestell* –, une métaphore ferroviaire.

« La désignation “Fac” n'est ni fortuite ni inoffensive », écrit Heidegger dans *Qu'appelle-t-on penser ?* « Peut-être même est-il dans l'ordre que vous entriez et sortiez de la “Fac” et que vous empruntiez vos livres à la “B.U.”. La question demeure seulement de savoir *quel ordre* s'annonce dans la contagion de cette façon de parler ? »

La liste manuscrite des membres du CMDO, elle, offre un tout autre alphabet. Aucune vedette, mais quelques initiales tracées par les principaux situationnistes qui y participent :

G. (Guy)

R. (Raoul)

Mu (Mustapha)

RV (René Viénet)

RR (René Riesel)

A. (Alice)...

Dans cette bataille des lettres entre de multiples révoltés télévisuels et une escouade anonyme de discrets théoriciens, dont les textes ont profondément influencé bon nombre de ceux qui s'agitent alors en vue de rénover leur vie – *La Société du Spectacle* et le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* ont été parmi les livres les plus volés en librairie en 1968 –, le destin de l'époque se joue, et se confirme.

Négociation, liquidation

Les idéologues pullulent, à la petite échelle des tracasseries estudiantines comme au niveau national où les staliniens, tenant les portes des usines, empêchent efficacement toute liaison entre elles, interdisant par conséquent la moindre possibilité d'action révolutionnaire nationale librement concertée.

S'étant abusivement proclamés porte-paroles des grévistes, les syndicats, le P.S. et le P.C.F. sont en train de récupérer, de brider et d'étrangler lentement l'immense mouvement révolutionnaire qu'ils n'avaient pas prévu ni surtout désiré. « Ce florissant personnel syndical et politique », dira dans quelques années *In girum*, est « toujours prêt à prolonger d'un millénaire la plainte du prolétaire, à seule fin de lui conserver un défenseur. »

Le pessimisme de Debord s'accroît concernant les chances d'extension d'une situation subversive qui ne saurait pas davantage stagner que le temps suspendre son vol, et qui, si elle ne se propage pas, finira en « négociation liquidatrice », comme l'annonce un tract du 22 mai.

Jusqu'à la mi-juin, pourtant, aucun effort ne sera ménagé par le CMDO pour appeler à radicaliser le mouvement ; l'emphase est mise, encore et toujours, sur « le pouvoir des conseils ouvriers » ainsi que s'intitule ce nouveau tract.

La Sorbonne n'intéresse nullement Debord, où les travailleurs ne sont bientôt plus acceptés qu'au compte-goutte – et parfois avec une grotesque hauteur de la part des vassaux du savoir avarié ; où le principe démocratique des délégués déposables en permanence par le vote quotidiennement renouvelé de l'assemblée générale est rapidement abandonné ; où une nuée de journalistes, professeurs, chansonniers, comédiens, écrivains et mille « imbéciles d'autres professions » se pressent pour tout voir et ne rien faire...

Debord a vite jugé l'incompétence des leaders et de leurs suiveurs, leur *indigence* persistante. « Néant des Kravetz, bêtise des Péninou », tranchera *Le commencement d'une époque*, comme, dans une lettre à Gianfranco Sanguinetti, en avril 1969, il évoquera « l'inconséquence foncière » de Cohn-Bendit.

Dans son moqueur et pourtant *Véridique rapport...* sur lequel plane la griffe de Debord, Sanguinetti résumera une des raisons principales de l'échec de 1968, comme

des tentatives précédentes d'en finir avec le vieux monde : « Toutes les révolutions de l'histoire ont commencé sans chefs, et, quand elles en ont eus, elles ont fini. »

Quel événement ?

Une révolution n'arrive pas au hasard. Elle ruiselle des entrailles du temps, portée à la surface de l'histoire par les contradictions chancelantes de la modernité, contradictions que l'I.S. n'a pas « prophétisées », rappellera Debord, mais observées, décrites et méditées depuis déjà de longues années.

« Quand les fantômes souterrains de la révolution totale », narre *Le commencement d'une époque*, « se levèrent et étendirent leur puissance sur tout le pays, ce furent toutes les puissances du vieux monde qui parurent des illusions fantomatiques qui se dissipèrent au grand jour. Tout simplement, après trente années de misère qui, dans l'histoire des révolutions, n'ont pas plus compté qu'un mois, est venu ce mois de mai qui résume en lui trente années. »

La révolution est donc aussi réelle que la misère et le mécontentement, et Debord ne manquera pas d'expliquer que la subversion, grâce à la grève générale, fut en 1968 « à une heure » de réussir, ce dont témoignait l'effroi de la bourgeoisie muette et des grommelants gouvernants retranchés, mais également les staliniens des syndicats et du P.C.F., « suant l'angoisse et le mensonge », comme le mutisme publicitaire qui se pressa d'envelopper ce qu'on a surnommé ensuite, avec une pauvre pudeur significative, les *événements* de mai – selon la même litote diplomatique évoquant, une décennie plus tôt, *les événements* d'Algérie.

Ici de nouveau Clausewitz s'impose.

Dans une lettre à Marie von Brühl du 21 mai 1809, il raille ceux qui demeurent sourds et aveugles à la « poussée toute-puissante des temps nouveaux ». « Ces esprits ineptes croient que ce sont les nageurs qui descendent le fleuve, alors que c'est le courant qui emporte les nageurs. Et les dispositions prises par eux sont à la mesure de leur intelligence des choses. Ils montent de petites cabales contre les hommes de ce

temps et contre ceux qui sont marqués par le destin, s'imaginant faire un croc-en-jambe au destin lui-même. »

« Mai 68 » ne fut pas un *événement*, tel qu'on puisse l'ajouter à d'autres dans le calendrier calfeutré édicté par les gestionnaires du monde. Qualifier une guerre ou une révolution d'événementielle, c'est toujours se prononcer depuis la perspective apeurée de sa victoire. En ce sens, pour Debord, l'Événement essentiel du siècle fut l'escamotage de l'histoire par la mise en place marchandisiaque du monde ; l'Événement à la fois le plus invisible et le plus permanent, la lettre volée de la dévastation technique du globe, c'est le Spectacle lui-même.

« Si l'histoire doit nous revenir après cette éclipse », disent les *Commentaires sur la société du spectacle*, « ce qui dépend de facteurs encore en lutte et donc d'un aboutissement que nul ne saurait exclure avec certitude, ces *Commentaires* pourront servir à écrire un jour l'histoire du spectacle ; sans doute le plus important événement qui se soit produit dans ce siècle ; et aussi celui que l'on s'est le moins aventuré à expliquer. »

Mais la cécité du capitalisme concernant les failles constitutives de son système, n'implique pas qu'il demeure impuissant lorsque la colère des démunis insinue son pied-de-biche dans les interstices de l'histoire afin de faire trembler le globe sur sa base.

Le tract du 22 mai rappelle que syndicats et partis de gauche travaillent de pair avec le gouvernement gaulliste pour couler la nef révolutionnaire en plein appareillage. « Ces bureaucraties n'étaient pas des organisations ouvrières, déchuées et traîtresses », dit l'auteur de *La Société du Spectacle*, « mais un mécanisme d'intégration à la société capitaliste. Dans la crise actuelle, elles sont la principale protection du capitalisme ébranlé. »

Le 30 mai, dans une ultime *Adresse à tous les travailleurs*, Debord insiste sur la réalité du mouvement révolutionnaire autistiquement contestée par les Gaullistes et les

Staliniens. Ne manque à cette réalité que la conscience de soi, « théorique et organisationnelle ».

Un succès du mouvement reste donc toujours possible. Puisque l'Économie modèle la vie quotidienne et que les ouvriers, exaltés par l'exemple des premiers barricadiers et occupants de la Sorbonne, ont pris l'économie française en otage sans demander l'avis de leurs porte-paroles traditionnels, il leur suffit de décider de s'approprier cette puissance – qui leur appartient en droit – pour remodeler leur vie et le monde.

Les négociations syndicales sont pitoyables ; les bureaucrates sont d'hargneux nains juchés sur les épaules du colossal Prolétariat pour lui masquer les yeux et l'empêcher de comprendre que, puisqu'il a déjà l'Économie entre ses mains, c'est son propre destin qu'il détient. « Les patrons ne peuvent guère payer plus », constate Debord, « mais ils peuvent disparaître. »

En cette fin de mai, pour la dernière fois, Debord décrit dans son *Adresse* ce que pourrait être une société libérée du cauchemardesque spectacle :

« Qu'est-ce qui définit le pouvoir des Conseils ? La dissolution de tout pouvoir extérieur ; la démocratie directe et totale ; l'unification pratique de la décision et de l'exécution ; le délégué révocable à tout instant par ses mandants ; l'abolition de la hiérarchie et des spécialisations indépendantes ; la gestion et la transformation conscientes de toutes les conditions de la vie libérée ; la participation créative permanente des masses ; l'extension et la coordination internationalistes. »

Considérant le putride, le morbide et le laid aujourd'hui où croupissent les humains, digne postface du plus abominable siècle depuis Cro-Magnon, qui oserait prétendre que le monde renouvelé en pensée par Guy Debord n'était pas infiniment plus désirable.

Dans *La Véritable Scission*, Debord qualifiera l'*Adresse* de « testament de tout le mouvement des occupations ». Jamais à court d'un éclair stratégique, il y avait d'emblée prévu les conséquences d'un échec de la crise : « “Parce qu'il est révolutionnaire ou n'est rien”, le prolétariat redeviendrait un objet passif. Il retournerait devant ses récepteurs de télévision. »

Et en effet.

Expansion du Spectacle

Dans la décennie précédente, les membres de l'I.S. avaient été confrontés à travers l'Europe à trois modes de négation : la police, le silence (« Ces gens restés obscurs », résumera Debord à Patrick Mosconi le 29 mai 1987, « mais tellement pillés qu'on les a justement appelés les “si tus”. »), et la « falsification étalée ».

En janvier 1963, Debord publiait dans le numéro 8 de la revue un texte intitulé *L'avant-garde de la présence*, qui se révélera d'une exceptionnelle portée prémonitoire. On peut y voir comme l'annonce du « spectaculaire intégré » qu'il théoriserait en détails vingt-cinq ans plus tard dans les *Commentaires sur la société du spectacle*. Debord annonce en effet que ces différents modes encore embryonnaires d'abolition des « problèmes gênants » vont s'amplifier, s'étendre, et fusionner :

« Il va de soi que ces trois méthodes ne sont nullement prédestinées à rester sans mélange, comme recettes locales, ainsi qu'elles ont pu être utilisées lors de la première apparition de situationnistes isolés. On peut prévoir au contraire, partout, mais à des dosages toujours changeants, une confluence de ces manières, dont la fonction commune est de faire disparaître les problèmes gênants. La police est un procédé apparemment quelque peu archaïque; alors que la falsification est le pain quotidien de ce siècle; et que le silence des spécialistes est une arme beaucoup plus récente de la société du spectacle. Mais la force de cette société est de pouvoir jouer simultanément sur ce clavier. »

Cinq années après la rédaction de ces phrases cruciales, l'avortement de Mai 68 vient signaler une étape importante de l'intensification par le Spectacle de son emprise sur les consciences. Cette expansion planétaire se traduit localement par un désagrément plus inattendu que la répression policière ou le triomphe du collaborationnisme stalinien : la nouvelle notoriété acquise par l'I.S., considérable pour un groupuscule aussi restreint.

« La théorie, le style, l'exemple de l'I.S. », écrira Debord dans *La Véritable Scission*, « sont adoptés aujourd'hui par des milliers de révolutionnaires dans les principaux pays avancés mais, bien plus profondément, c'est l'ensemble de la société moderne qui paraît s'être convaincue de la vérité des perspectives situationnistes, soit pour les réaliser, soit pour les combattre. »

Le revers de la médaille est l'apparition au grand jour d'un nouveau type de spectateurs, caractérisé par cette inertie bavarde dont la vacuité fit des saccages à la Sorbonne, et que Debord fustigera désormais sous l'appellation de « pro-situ ».

Légende et vérité

Nulle forfanterie chez Debord qui sut toute sa vie rester dans l'ombre ; à la lettre : briller par son absence. Aussi juge-t-il sévèrement et justement, dans *Le commencement d'une époque*, la factice atmosphère narcissique dans laquelle clapotent les groupuscules gauchistes, « expression théâtrale d'une révolte réelle et vague, qui cherche ses raisons au rabais ».

Dans les années précédant l'élaboration de *La Société du Spectacle*, l'exploit principal avait consisté à rendre la vérité légendaire. « Il faut créer tout de suite une nouvelle légende à notre propos », écrivait Debord à Jorn le 1^{er} septembre 1957. Conformément au mouvement en spirale de la diffraction, entrelaçant des logiques centripète et centrifuge, l'exploit essentiel de cette décennie consista à repasser de la légende au « souterrain ». Ce qu'exprimera *La Véritable Scission* en une formule fulgurante : « Plus nos thèses seront fameuses, plus nous serons nous-mêmes obscurs. »

Rien de plus éloigné de la légende, par conséquent, que le bobard ou la vantardise. La légende est un leurre tactique antispectaculaire destiné à déjouer le mensonge. C'est la vérité vivante qu'il s'agit de faire surgir du puits de l'histoire en la rendant *légendaire*, autrement dit, étymologiquement, *digne d'être lue*, c'est-à-dire encore pensée et vécue – livres, théorie et vie quotidienne étant indissociables.

Dès 1959, dans une note envoyée à Constant en vue d'une publication d'une nouvelle série de *Potlatch*, Debord justifie l'obligation pour le mouvement

situationniste au succès grandissant de « rester souterrain » : « C'est la principale garantie que nous n'avons pas déviés de notre chemin. »

Or, quand après 68 les « situs » seront devenus un simple logo revendiqué abstraitement par trop de contestataires en pantoufles mentales, lorsque le Situationniste sera comparable à la conscience de soi vertueuse dont l'opposition au cours du monde, dit Hegel dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, se gonfle de discours pompeux qui ne brassent que du vent (« L'individu qui prétend agir pour des fins si nobles et a sur les lèvres de telles phrases excellentes, vaut en face de lui-même pour un être excellent; – il se gonfle, et gonfle sa tête et celle des autres, mais c'est une boursoufflure vide. »), Debord agira en conséquence.

« À ma charmante monteuse », raconte-t-il à Eduardo Rothe dans une lettre du 21 février 1974, « qui, me connaissant depuis plusieurs mois, me demandait enfin un soir ce qu'étaient devenus les situationnistes et quelle avait été ma position à ce moment, j'ai pu répondre avec une juste satisfaction: “Je les ai fait disparaître.” »

Faire son temps

« Les avant-gardes n'ont qu'un temps », dit Debord dans *In girum*, « et ce qui peut leur arriver de plus heureux, c'est au plein sens du terme, d'avoir *fait leur temps*. »

Dès les dernières lignes du *Commencement d'une époque*, Debord annonce l'achèvement de l'histoire de l'I.S., non à cause de son échec mais précisément par le contrecoup logique de son succès. « Nous sommes désormais sûrs d'un aboutissement satisfaisant de nos activités : l'I.S. sera dépassée. »

Si l'I.S. a fait son temps, c'est aussi parce que l'hélice du Temps est en train d'accomplir une nouvelle spire dans sa rotation. « “Le temps était sorti de ses gonds”, » écrira Debord en 1993 dans *Cette mauvaise réputation...*, « pour le dire en termes shakespeariens, et cette fois c'était véritablement partout : dans la société, dans l'art, dans l'économie, dans la façon même de penser et de ressentir la vie. »

En triomphant de l'ultime crise révolutionnaire de sa jeune histoire, le Spectacle vient de révéler les prémices de sa dernière métamorphose, laquelle consiste en la fusion de ses deux principaux modes – qui coexistaient tacitement depuis le début du siècle –, en un troisième, inédit et autrement plus radical, que Debord nommera dans les

Commentaires le « spectaculaire intégré », et dont une des principales caractéristiques est son « présent perpétuel ».

Le Temps n'est pas seulement sorti de ses gonds, il s'est définitivement grippé. Toute l'existence de l'*homo sapiens* se déroule désormais sous le bas plafond d'une impalpable et irréfutable geôle.

En mai 1968, paradoxalement, en même temps que le Spectacle étalait son invraisemblable faiblesse logistique – de Gaulle et son gouvernement ont été, *de leur propre point de vue*, au-dessous de tout –, il a manifesté l'étendue déjà considérable de son ravage dans les rangs de ses propres ennemis réels ou déclarés. Ainsi l'a-t-il emporté machinalement, quasiment *sans combattre*, secouru par la consternante passivité des idéologues gauchistes alliée à la collaboration des idéologues staliniens.

Certes, dans les *Commentaires sur la société du spectacle*, Debord souligne que l'Italie et la France ont été, pour plusieurs raisons historiques précises, aux premières loges de la mutation du spectaculaire intégré – alors que la Russie tenait encore la palme du concentré et l'Amérique du diffus –, et que parmi ces facteurs la « nécessité d'en finir avec une contestation révolutionnaire apparue par surprise » ne fut pas le moindre.

Cependant, que la crainte de la subversion ait été réelle ne signifie pas qu'elle fut réaliste. L'une des plus surprenantes leçons de Mai 68, en somme, c'est que l'omnipotent Spectacle a peur de son ombre ; il ne connaît pas davantage ses ennemis qu'il ne se connaît lui-même ni ne mesure l'étendue de sa dévastation. Les violents tressaillements du printemps 68 laissèrent sans doute croire un temps que le poison spectaculaire infusant les veinules de la société était susceptible de purgation ; de fait, ce n'étaient que les prodromes de l'étendue de l'empoisonnement.

Ainsi, énoncera *Le commencement d'une époque*, « l'action la plus unitaire et la plus radicale dans sa critique qu'on ait jamais vue fut en même temps une somme d'isolements, et un festival de platitudes dans les revendications officiellement soutenues ».

Les adversaires de l'abominable état des choses eurent beau déployer leur colère, faire entendre leur critique sous sa double nature théorique (le tract) et pratique (le

pavé) – ce qui fit dire à Debord que le passage de l'une à l'autre constituait le « début de dépassement de la séparation entre le travail manuel et le travail intellectuel » –, la populationse retourna en grommelant dans son sommeil dogmatique puis se rendormit, poursuivant la lente digestion de son néant.

L'I.S. a fait son temps. Elle a modelé en partie les esprits les plus rebelles de l'époque, mais elle a également dépensé toutes ses munitions. Ses thèses ont été consumées dans le brasier historique de la dernière vraie révolution du siècle, conformément à la nature dialectique de la vraie pensée traduite en actions véritables. « Ceux qui ont choisi de frapper avec le temps », énoncera *In girum*, « savent que leur arme est également leur maître ; et qu'ils ne peuvent s'en plaindre. »

« Le temps est notre ami et notre ennemi », écrivait Debord à Paolo Salvadori le 9 décembre 1969, en une parodie de poésie chinoise qui ne relevait pas seulement de la plaisanterie.

Que l'I.S. ait fait son temps signifie donc aussi que son succès « public », son incontestable influence dans la radicalisation du mouvement, dans le style des slogans comme dans l'intransigeance de certains agitateurs, se double d'un échec en son sein qui conduira à la « véritable scission » de 1972, et enfin à la dissolution complète.

Portrait du pro-situ

À quoi comparer le « pro-situ » ?

Il faut avoir à l'esprit l'analyse que fait Hegel dans la *Phénoménologie de l'Esprit* de la conscience honnête qui accompagne un destin inaccompli : « La consolation de la faillite du but », écrit-il, « consistant à avoir *cependant voulu*, ou à s'être *purement agité*, autant que la satisfaction d'avoir donné aux autres quelque chose à faire, élève à l'essence la *pure opération* ou l'œuvre tout à fait mauvaise, car il faut bien nommer mauvaise une œuvre qui n'est aucune œuvre. »

La *boursoufflure vide* évoquée par Hegel est assez manifeste, par exemple, dans les documentaires consacrées à Mai 68, principalement lorsque les caméras captent les discours enflammés dans la cour de la Sorbonne. Mais la plus pathétique illustration de

boursoufflure vide s'exhiba selon moi durant une conférence de Lacan à Louvain, en 1972, où un jeune pro-situ belge, Anatole Atlas, vint déranger le vieux psychanalyste, renversant une carafe d'eau et des cendres sur les notes et la chemise du singulier séminariste surréaliste après avoir récité son *digest* situationniste, « pour venir m'amuser, quoi ». Le plus patent reste évidemment le caractère spectaculaire, *amusant*, de la performance qui fit rigoler le public écoutant avec un intérêt légèrement indigné le trublion.

Lacan, lui, ne riait pas. Sans doute savait-il que derrière l'amusement, c'est l'amenuisement de toute vie et de toute pensée qui transparait.

« Le milieu pro-situ », écrit Debord dans *La Véritable Scission*, « ne possède rien que ses *bonnes intentions*, et il veut tout de suite en consommer illusoirement les rentes, sous la seule forme de l'énoncé de ses *creuses prétentions*. »

Le pro-situ est un passif extatique, plus inopportun en un sens que le haineux déclaré. Ce dernier ne met en jeu que sa propre douloureuse passion pour le mensonge ; sa vilénie mal dissimulée regarde le stalinien, le maoïste, le gauchiste, voire le fasciste, et il suffit de l'insulter et de la révéler pour qu'elle éclate aux yeux de *tous ceux qui ne sont pas lui* – lesquels peuvent ne pas être nombreux, autre problème. Quand l'évidence ne se fait pas, ce n'est pas la faute de l'évidence mais de qui n'en est pas digne.

Le pro-situ, lui, en se mentant à lui-même sur sa participation à une pensée que sa passivité démerite, risque de compromettre cette pensée qui s'affadirait nécessairement en se laissant idéologiquement admirer par quiconque ne pratique pas sa radicalité.

Le On, aïeul du pro-situ

« Qui regarde toujours, pour savoir la suite, n'agira jamais : et tel doit bien être le spectateur », énoncent les *Commentaires* en 1988.

Soixante et un ans plus tôt, les paragraphes d'*Être et Temps* consacrés à la « domination têtue » du « On » élaborent une remarquable analyse *pré-spectaculaire* de

la passivité, dont le « pro-situ » sera le parangon mais que se partagent tous ceux que Debord surnomme les « brouteurs d'images ». Cette analyse culmine dans les trois paragraphes qui suivent le paragraphe 34 sur la parole, consacrés au Bavardage, à la Curiosité et à l'Équivoque.

La superficielle curiosité de l'homme moderne, déclinée par Heidegger en « instabilité », « dispersion » et « bougeotte », est explicitement rapportée à la « remarquable primauté de la “vue” » chez saint Augustin. « Le Dasein cherche le lointain », écrit Heidegger, « mais il ne s'en approche que pour s'en faire un spectacle (*Aussehen*). »

Ce « spectacle »-là (Martineau traduit *Aussehen* par « aspect ») n'est bien sûr pas encore celui de Debord : totalitarisme le plus absolu jamais envisagé, au service d'une Économie tentaculaire devenue folle, et pratiquant en sa faveur une censure sans pareille sur le monde qu'elle dirige, domine, et dévaste à la fois.

Pourtant l'*Aussehen* conduit bien au Spectacle contemporain, ce que Heidegger nomme en 1951 dans *Qu'appelle-t-on penser ?* la « représentation historico-universelle de l'Histoire », dont l'« Image-Mère » est le médium massif :

« La rage continûment grandissante que met notre époque à se donner une représentation historico-universelle de l'Histoire en tant qu'événement, l'égare. Cette rage s'excite et se nourrit de la facilité et de la rapidité avec laquelle elle dispose des sources et des moyens de documentation. Il semble que ce soit exagéré, mais c'est la vérité: L'Image-Mère, dont procède sans le dire le style prédigéré qui est aujourd'hui celui du touche-à-tout historico-universel, c'est le Magazine illustré. »

La passivité du On heideggérien n'est pas un simple nonchaloir, une vaine impuissance, une velléité bienveillante. Sa particularité consiste à combattre ce qui la nie : *l'action authentique*. La passivité use de sa force de réaction collective pour entraver, dénigrer et calomnier toute forme de création véritable. La passivité est un bavardage gorgé de fiel qui, parce qu'il ne saisit jamais ce qu'il prétend appréhender, projette son brouhaha inerte en une inépuisable fuite en avant. Ses permanents caquets

ont pour seule fonction, précise Heidegger dans le paragraphe 37 de *Sein und Zeit* intitulé « L'équivoque », de contrecarrer les réelles possibilités d'action – et parce qu'elles sont réelles, également d'échec – du Dasein.

« Non seulement chacun est au courant de la situation et discute des derniers événements, mais chacun sait même quoi dire de ce qui va se passer, de ce qui n'est pas fait mais qu'il "n'y aurait qu'à" faire. Chacun a toujours déjà pressenti et flairé à l'avance ce que d'autres pressentent et flairent également. Cet être-à-l'affût, même s'il ne se nourrit que de oui-dire – qui est pour de vrai "à l'affût" de quelque chose n'en parle pas –, est la façon la plus insidieuse qu'a l'équivoque d'avancer des possibilités au Dasein pour d'autant mieux les étouffer dans l'œuf. »

Qui est pour de vrai "à l'affût" de quelque chose n'en parle pas : « Ce que nous avons compris », écrira Debord dans *In girum*, « nous ne sommes pas allés le dire à la télévision. Nous n'avons pas aspiré aux subsides de la recherche scientifique, ni aux éloges des intellectuels de journaux. Nous avons porté l'huile là où était le feu. »

Le bavardage est « furieux », il « veut se venger » écrit Heidegger. La passivité se double donc d'une puissante perversité, infatigablement dénoncée par Debord, on l'a vu, dans ses tracts successifs. Il y a une malfaisance de la nonchalance, une vigoureuse volonté de nuisance nichée dans la versatile veulerie velléitaire, qui s'oppose à toute « authentique nouveauté » d'une création.

La bavasserie du pro-situ est hérissée d'animosité contre ce qui, triomphant dans l'ombre, dément sa propre léthargie aggravée. Toute personnalité dotée d'une exceptionnelle énergie créatrice est coutumière de cette maugréante mollasserie universelle confinant aisément à la haine. Derain, foudroyé par *Les Demoiselles d'Avignon*, ne souhaitait-il pas à Picasso d'aller se faire pendre... « Les nations », enseigne Baudelaire dans ses *Fusées*, « n'ont de grands hommes que malgré elles, – comme les familles. Et ainsi, le grand homme a besoin, pour exister, de posséder une force d'attaque plus grande que la force de résistance développée par des millions d'individus. »

D'une clairvoyance hors-pair – les génies lisent dans les pensées –, Debord n'ignorait pas que le pro et l'anti sont frères de passivité, l'un dans le registre de

l'hébétude, l'autre de la hargne ; l'anti est d'ailleurs souvent le pro pris un peu plus tard : les « débilés admirateurs », écrivait Debord en avril 1968, sont destinés à devenir, « forcément, à court terme, les malhonnêtes détracteurs ».

Tel Raphaël de Valentin dans *La peau de chagrin*, Debord connaît « le crime latent, irrémissible, dont il était coupable envers eux: il échappait à la juridiction de leur médiocrité. »

Quand l'histoire s'ébranle, lorsque survient le moment d'agir, non seulement la passivité bavarde n'est jamais prête – Debord reprochera à Vaneigem d'être parti en vacances, par insouciance et inconscience révolutionnaire, au cœur du mois de mai 1968 –, mais, sachant que la réalisation de ce dont elle discute sans fin depuis si longtemps annihilerait tout sujet de caquetage contemplatif, elle s'oppose de ses faibles forces – faibles et *massives*, de sorte que cette molle collectivité triomphe toujours, socialement, des énergies les plus déterminées – à ce que soit *accompli* ce qu'elle *annonçait* infatigablement.

« Pareil attroupeement où on est à l'affût sans bouger », écrit Heidegger, « empêche d'aller le moment venu se joindre à l'action si ce qui se présentait en passe au stade de la réalisation. Car avec elle le Dasein se trouve inmanquablement renvoyé à lui-même. Bavardage et curiosité perdent leur emprise. Et ils ont tôt fait de s'en venger. Mis devant la réalisation de ce dont on se doutait à plusieurs, le bavardage ne s'embarrasse pas de constater qu'à l'évidence on aurait été bien capable d'en faire autant, car – ce qui est arrivé, on était bien de ceux qui s'en doutaient. Finalement, le bavardage est même furieux de voir arriver *pour de bon* ce qu'il a pressenti et ce qu'il n'a cessé de réclamer. Car cela le prive du même coup de l'occasion de pressentir encore. »

La réflexion de Heidegger prend un tour qu'aucune psychologie ne saurait amoindrir et qui permet d'envisager à sa juste mesure la portée de la *diffraction du temps* menée par Debord. Il distingue le temps de la pratique, vécue, donc risquée, silencieuse, sobre et sombre, et celui *en apparence* plus rapide du « bavardage » (*das*

Gerede, que Vezin traduit par « le on-dit »), lequel ne vise à tourner la page que pour mieux dissimuler son ignorance de toute lecture : « Le temps où le Dasein passe sans un mot à l'action et s'expose en silence à échouer pour de vrai est un temps autre, essentiellement plus lent à l'échelle officielle, que celui du on-dit qui "vit plus vite"... ».

La création authentique, continue Heidegger, refusant que ses possibilités soient colmatées par la vaine curiosité bavassière, doit organiser sa liberté, d'une part en « neutralisant l'effort du bavardage pour la mettre sous le boisseau » – ce sera pour Debord, de pair avec la dissolution de l'I.S., l'affirmation de sa singularité dans le film tiré de *La Société du Spectacle* –, d'autre part en échappant à « l'attention "générale" », ce qu'accomplira Debord en organisant activement une clandestinité *de tous les instants* pour contrecarrer sa propre inévitable notoriété.

L'analyse de Heidegger annonce dès 1927 le constat que fera Debord, à partir de l'échec de 1968, de l'expansion intrinsèque du Spectacle. Le philosophe de Fribourg explique que l'ambiguïté du bavardage ramassé dans sa creuse curiosité n'est pas le propre de tel ou tel abruti (« Elle n'est pas d'abord suscitée à l'initiative d'un Dasein isolé. ») ; elle fonde toute communauté – ce que Heidegger nomme « l'être-en-compagnie », *das Miteinandersein* – et son assourdissant mode de communication, le « on-dit », qui n'est autre qu'un flicage généralisé de chacun par tout le monde, « une équivoque filature d'autrui, un espionnage mutuel inavoué », précise-t-il en conclusion du chapitre 37.

« Mac Luhan lui-même », approuveront les implacables *Commentaires sur la société du spectacle*, « le premier apologiste du spectacle, qui paraissait l'imbécile le plus convaincu de son siècle, a changé d'avis en découvrant enfin, en 1976, que "la pression des *mass media* pousse vers l'irrationnel", et qu'il deviendrait urgent d'en modérer l'emploi. Le penseur de Toronto avait auparavant passé plusieurs décennies à s'émerveiller des multiples libertés qu'apportait ce "village planétaire" si instantanément accessible à tous sans fatigue. Les villages, contrairement aux villes, ont toujours été dominés par le conformisme, l'isolement, la surveillance mesquine, l'ennui, les ragots toujours répétés sur quelques mêmes familles. »

Désir d'Ereignis

Dans ses *Notes sur le Poker*, Debord dit comme le succès social (un « environnement arrangé ») – ou la simple opportunité d'un tel succès –, lui fut toujours l'alarme d'une tricherie du temps, d'un bluff du destin visant à lui faire perdre de vue la seule victoire digne d'un génie – *le triomphe dans l'ombre*.

L'I.S. « a réussi à *ne pas réussir* » écrivait-il à Juvénal Quillet le 14 décembre 1971. On constate à la lecture du *Commencement d'une époque* que si Debord saisit parfaitement les raisons du revers de Mai 68, il lui apparaît aussi que le succès public des thèses de l'I.S., sorte de concession de parade faite à un adversaire dont la dangerosité n'effraie plus, annonce paradoxalement le nouveau coup de vis du Spectacle des années qui vont suivre.

Or ces thèses sont en immense part le fruit de sa pensée ; ainsi propose-t-il à Buchet, à l'occasion d'une réédition de *La Société du Spectacle* en février 1969, une bande énonçant : « LA THÉORIE SITUATIONNISTE QUI ALLAIT EXPLOSER EN MAI ».

Autant dire que le génie de Debord, pour triompher dans l'ombre et réussir à ne pas réussir, se doit désormais d'aborder une autre tournure.

L'I.S. n'ayant constitué qu'un *moyen* de faire advenir la révolution, son destin résidait inévitablement dans sa propre dissolution. « Pour le dépassement de ce monde risible et solide », écrivait déjà Debord dans *Potlatch* en 1959, « l'I.S. peut être un bon instrument. Ou bien elle peut se figer comme un obstacle de plus, obstacle d'un “nouveau style”. Souhaitons qu'elle aille aussi loin qu'il faut. »

Dès 1963, dans un texte de fond sur l'avant-garde, ce dépassement est conçu en termes de lutte livrée à la densité du temps mort, autrement dit l'inertie, la masse, et le poids du passé écrasant la vie quotidienne. « Dépasser l'avant-garde (toute avant-garde) veut dire: réaliser une praxis, une construction de la société, à travers laquelle, à tout moment, *le présent domine le passé* (voir le projet d'une société sans classes selon Marx, et la créativité permanente impliquée par sa réalisation). »

L'objectif de cette étrange guerre éperdue des situationnistes (en « enfants perdus ») faite à tant d'obstacles d'un nouveau style, ne se réduit pas à une victoire (ni à une défaite) sur le monde des choses ni des idées.

Il y a, profondément ancrée en Debord, une passion pour l'*Ereignis*, un puissant désir de faire advenir une face inédite du temps – sa face plurielle de plénitude : ce que le Midrach nomme pour sa part « les soixante-dix visages de la Thora » –, par opposition à « *el rostro vano del tiempo* » – le visage vide et vain du temps – que Debord évoquera dans une des chansons conçues en 1980 pour soutenir les libertaires emprisonnés à Ségovie.

Considérant le tournant panégyrique que prendra l'œuvre de Debord à partir du film *La Société du Spectacle*, la consommation complète de l'I.S. (« Je les ai fait disparaître ...») doit aussi être envisagée comme un vaste potlatch de pensée et de pratique, *donc de temps*, en défi à tous ses contemporains.

À ce désir d'*Ereignis* furent consacrées avec une incorruptible minutie chaque seconde de la si originale existence de Guy Debord. Cette *consécration* – aux deux sens du terme : application destinale et perfection du triomphe –, fidèle au projet de créer une forme vivante et imprévisible de présent, tel est précisément ce que j'appelle, moi, la *diffraction du temps*.

Largesse de l'exclusion

La pratique cruciale et ininterrompue de l'exclusion dans l'I.S., si mal comprise, si douloureusement vécue, si amèrement critiquée, si puérilement contestée, fut toujours envisagée comme un moyen d'échapper à cette idéologisation du situationnisme, qui culminera après 68 parmi les pro-situs, afin de contrecarrer l'édification de thèses abstraitement dissociées de toute pratique individuelle en une mythologie révolutionnaire – « la fade et niaise image de notre splendeur collective » – aussi concrètement morte que la machination à marchandises sur quoi fructifie l'argent.

L'exclusion se justifie par la considération d'une guerre déclarée à la totalité de l'ordre des choses. Nul ressentiment psychologique ni jugement de valeur absolu n'y entrent en ligne de compte. L'exclusion naît de la lucide constatation que l'ordre des choses est ce qu'il est parce que la majorité des humains le désirent ainsi, ou du moins le tolèrent. L'exclusion est une arme défensive contre la passivité généralisée.

« Moins que toute autre », écrira Debord dans *la Préface à la quatrième édition italienne de « La Société du Spectacle »*, « ma conception, qui est historique et stratégique, ne peut considérer que la vie devrait être, pour cette seule raison que cela nous serait agréable, une idylle sans peine et sans mal; ni donc que la malfaisance de quelques possédants et chefs crée seule le malheur du plus grand nombre. Chacun est le fils de ses œuvres, et comme la passivité fait son lit, elle se couche. »

La pratique de l'exclusion interdit logiquement tout prosélytisme. Le prosélytisme contredit la rigueur d'une critique totale qui porte aussi sur les personnes et, pour chaque personne, sur la totalité de ses choix de pensée tels qu'elle les manifeste dans sa vie et dans ses discours. L'exclusion exclut également le jugement moral. Elle ne vise aucune réforme, elle ne condamne pas; elle oblige, simplement. À quoi? À l'autonomie.

La manifestation des choix – ou plutôt des non-choix – de pensée dans la vie de chacun, cela ne désigne pas ce qu'on nomme la vie « privée » – qui ne regarde personne, et que par conséquent personne n'a à jauger ni juger –, mais la vie « publique », les relations et les fréquentations qu'on se choisit ou s'impose, et qu'on impose nécessairement à ceux qui ont choisi de vous fréquenter, lesquels ont dès lors le plus juste droit de décider d'interrompre cette fréquentation lorsque elle contrevient à leurs propres choix de vie.

Tel est, par exemple, le sens du désaccord profond entre Debord et Vaneigem, qui s'exprime dans le texte consacré à la démission de Vaneigem dans *La Véritable Scission*.

Tôt confronté aux ineptes reproches de personnalisation du pouvoir – preuve qu'au fond il n'était pas lu dans son camp même –, Debord justifiait les modalités émancipatrices de l'exclusion dans une lettre à Asger Jorn du 23 août 1962 : « La

pratique de l'exclusion me paraît absolument contraire à l'utilisation des gens: c'est bien plutôt les obliger à être *libres seuls* – en le restant soi-même – si on ne peut s'employer dans une liberté commune. Et j'ai refusé d'emblée un bon nombre de “fidèles disciples” sans leur laisser la possibilité d'entrer dans l'I.S., ni par conséquent d'être exclus. Je l'ai déjà dit – écrit: je ne veux travailler qu'à un “ordre mouvant”, jamais construire une doctrine ou une institution. »

L'exclusion est aussi un défi lancé à l'ancien membre de faire ses preuves théoriques et pratiques. Quitter l'I.S. – plus exactement être quitté par elle – n'est pas déchoir ; l'exclu n'est pas un déchet, et les meilleurs parmi les membres de l'I.S. durent partir. La déchéance n'est envisageable que dans une société taraudée par l'idéal artificiel de la compétition que revendique la *concurrence nivelante* entre marchandises. Qui serait assez jobard pour voir autre chose dans le *superbowl*, le Mondial, le Tour de France ou les Jeux olympiques...

Debord fait d'ailleurs le rapprochement entre le « faux dialogue » maintenu artificiellement par ceux qui voudraient rejeter la pratique de l'exclusion, et le « libre-échange » érigé par le capitalisme en modèle de sa pathétique conception de l'affranchissement.

« Ceux qui ne veulent ni juger ni commander », écrit-il dans le numéro 10 de la revue, « doivent *rejeter* toute personne dont la conduite prétend les engager. Quand l'I.S. exclut quelqu'un, nous ne demandons pas à cet individu des comptes sur sa vie, mais *sur la nôtre*, sur le projet commun qu'il voudrait falsifier (pour des buts ennemis, ou bien par manque de discernement). Chacun reste libre, à nos yeux, pour lui-même – que cette liberté soit généralement pauvre est un autre problème, sans lequel il n'y aurait aucun besoin d'entreprises comme l'I.S. actuellement – et, en rendant à sa seule liberté un individu qui est toujours resté autonome, nous signifions seulement que cette autonomie n'a pu s'exercer dans notre projet commun. Repoussant quelqu'un, d'après les règles du jeu qu'il avait cru accepter, ou feint d'accepter, c'est *notre propre démission* que nous repoussons. »

Parce que l'I.S. est « un lien, pas un pouvoir », l'exclusion est conçue par Debord comme une pratique défensive en aval, comparable à celle qui consiste, en amont, à ne

pas accepter en permanence, inconsidérément, par simple force d'inertie amalgamante, de nouveaux membres dans l'I.S..

L'exclusion repose sur la garantie pour une si petite organisation de conserver à tout moment ce que Vaneigem qualifia de « force de frappe qualitative », ne concédant rien à l'amitié ni au sentiment, ni non plus d'ailleurs à la haine.

Debord, pour prendre un exemple touchant, n'a jamais cessé d'éprouver une vive amitié envers Chtcheglov, pourtant durement exclu dès 1954 de l'Internationale Lettriste pour « mythomanie, délire d'interprétation – manque de conscience révolutionnaire ». Et dans *La Véritable Scission* il fait même l'éloge de quelques récents exclus comme Patrick Cheval, Eduardo Rothe et Paolo Salvadori, et consacre un paragraphe à vanter les qualités de Christian Sébastiani dont les murs de Paris se remémorent la détermination poétique.

Autocritique

La remise en cause d'un système visant à manutentionner la totalité du monde n'a de sens qu'à être elle-même totale, ou à s'invalider.

Dans le texte prophétique, paru en janvier 1963 dans le numéro 8 de la revue, intitulé *L'avant-garde de la présence*, où Debord annonçait une intensification par le Spectacle de ses différents modes de répression, *combinés* et élargis à tous les individus susceptibles de le combattre et le critiquer (et non plus aux seuls situationnistes isolés en Europe), il remarque que certaines des plus éclatantes thèses situationnistes sont reprises ici et là, récupérées, fragmentées et du coup *édulcorées*, vidées de leur source substantielle – ce qu'il appelle « l'expérience réelle, l'oxygène de la critique impitoyable de l'existant, la totalité ».

Le texte se termine par l'évocation de la clandestinité obligatoire de l'I.S., pour échapper à une spectacularisation inédite, surgie du sein même de la remise en cause du Spectacle, « image spectaculaire que forgent déjà nos ennemis et suiveurs disgrâciés ».

« Comme tout prestige qui peut se constituer dans le monde (et bien que notre "prestige" soit vraiment très particulier), nous avons commencé à déchaîner les forces mauvaises de la soumission à *nous-mêmes*. »

Décelées dès 1963, ces forces mauvaises auront acquis cinq ans plus tard un regain tel dans le vaste milieu pro-situ que Debord devra découvrir un moyen *renouvelé* de les combattre, en tirant certaines conséquences pratiques, personnelles, et théoriques : « Pour ne jamais céder à ces forces, il nous faudra inventer les défenses adéquates, qui dans le passé ont été très peu étudiées. »

Les « défenses adéquates » ne résident pas seulement dans les exclusions pratiquées depuis longtemps, ni dans la clandestinité renforcée, ni dans les divers exils désirés qui suivront l'expérience révolutionnaire de 68. Elles trouvent précisément chez Debord, depuis son plus jeune âge et sans qu'il en soit toujours conscient, leur raison d'être dans la diffraction du temps.

Le 28 octobre 1970, en réponse à Tony Verlaan suggérant que chacun fasse son autocritique, Debord avoue ne s'être pas rendu compte à quel point *il était seul*.

Cela ne tient pas tant à un aveuglement qu'à une vraie *générosité* de principe. *Tous les génies sont généreux* – au double sens étymologique de *generosus*, noblesse d'extraction et bonté de cœur –, autant d'ailleurs qu'ils sont *égoïstes*, au sens où Joyce en fait dans *Stephen le Héros* la condition *sine qua non* du déchiffrement de « l'énigme de sa propre position ».

Cette égoïste générosité éclate à chaque lettre dans la correspondance de Debord, comme dans son autocritique en réponse à Verlaan : « J'ai cru à l'autonomie et à la participation essentiellement égalitaire d'autres situationnistes (au moins comme virtualité, quand on commençait seulement à les connaître) pour beaucoup plus que ce qu'en montrait la réalité effective. J'explique ceci par le fait que je suis peu habitué à compter, et grandement dépourvu du sens de la hiérarchie dans les relations interpersonnelles. De telles tendances, qui me semblent promises à un bel avenir historique dans les prochaines formes de société, me plaisent bien chez tout le monde, et aussi chez moi. »

Et puis il ne faut pas négliger, dans l'indéfectible soutien apporté par Debord à la pratique de l'exclusion, la part de lutte contre l'ennui. « Le nihilisme se tue lui-même par l'ennui de sa passivité », écrivait-il à Uwe Lausen le 13 mars 1962. « D'autre

part », écrira-t-il quatorze ans plus tard, le 26 décembre 1976, à Jaime Semprun, « je me plais beaucoup dans une relative solitude ».

Surcroît de solitude

La passivité sorbonarde, on l'aura compris, ne signalait pas une simple lacune d'organisation ni un manque d'enthousiasme révolutionnaire. Elle était un signe majeur des temps, n'épargnant nullement les membres de l'I.S. dispersés à travers le monde ni leurs milliers de sympathisants post-soixante-huitards.

« J'ai trop souvent », écrit Debord, « répondu à des problèmes objectifs (théoriques ou même tactiques) *à la place* de ceux qui préféreraient ne formuler aucune réponse – j'entends ici "réponse" au sens le plus large: réponse à ce que le monde extérieur nous impose à tout instant de choisir et d'énoncer. »

Il remarque surtout qu'il a rédigé quasiment en totalité les trois derniers numéros de la revue. « Et ce qui *me* paraît pour le coup franchement inquiétant et malsain, c'est que – froidement, je l'espère – je considère précisément ces trois numéros comme les meilleurs de la série! »

Confronté à une gloire spectaculaire inédite, prenant conscience de son isolement au sein même de l'Internationale Situationniste, irréversiblement contaminée par le Spectacle (« Le spectacle est aussi présent dans les rangs de ses ennemis », écrira-t-il à Juvénal Quillet le 14 décembre 1971, « je ne pense pas seulement aux maotrotskistes, mais aussi aux situs. »), Debord poussera la logique de l'exclusion à son paroxysme pour aboutir à une « véritable scission », puis à une parfaite dissolution, réorganisant désormais sans faillir sa vie selon la voie d'un raffinement de sa propre solitude.

En avril 1972, paraît aux éditions Champ Libre *La Véritable Scission*, « esquisse très rapide et très générale à propos de ce qui arrive à notre société depuis 1968 », annonçait Debord à Juvénal Quillet.

Le livre est une déclaration de guerre à la passivité, à la fois dans l'I.S. et en dehors d'elle, sous la forme multiple :

d'un bilan, élogieux et implacable : le rôle de l'I.S. dans la vague internationale de contestations des années soixante, et la négligeable importance corrélatrice de toute l'intelligentsia gauchiste contemporaine ;

d'une analyse, lucide et sarcastique : la disgrâce impuissante du pro-situ, qui n'est autre que celle du cadre, « spectateur par excellence » ;

et d'une mise au point dépassionnée pour rétablir plusieurs vérités historiques (contre les calomnies anarchistes soutenant que les situationnistes seraient des agents infiltrés dans diverses organisations gauchistes au service du stalinisme ou du capitalisme) et biographiques (concernant la naissance et les origines de Debord).

Texte peu lu, peu cité, et évidemment peu compris, *La Véritable Scission* signe le triomphal tournant vers cette solitude sans pareille de Debord dans la seconde partie de sa vie. Il faut entendre aussi la « scission » au sens existentiel, parallèlement à la brisure de l'I.S. et à la nouvelle phase spectaculaire qui s'annonce. Elle marque la fracture, ou plus exactement le pli, entre ces deux époques de la vie de Debord qu'*In girum* symbolisera en distinguant la part du feu et celle de l'eau...

À 40 ans, il rompt avec sa propre participation à une aventure collective qu'il poursuivait depuis sa jeune adhésion au lettrisme, conformément à sa prédiction de 1958 dans une lettre à Constant : « Il n'est pas douteux que la solitude est préférable à une action collective compromise. »

Debord sait qu'un *surcroît* de solitude neutralise la glue du bavardage, et corrobore son insoumission face à la marée montante de la passivité planétaire. Cette solitude n'est ni douloureuse, ni mélancolique. Elle forme le privilège substantiel et heureux de la pensée, « ce mot <de *solitude*> étant pris dans un sens élevé et non sentimental », disait Heidegger – le seul sans doute avec Debord à en avoir éprouvé l'éblouissante intensité. « Car la solitude a cette puissance qui n'est qu'à elle, celle de ne pas nous isoler, mais au contraire de libérer l'existence entière en la lançant au sein de l'ampleur toute proche que déploie l'essence de toutes choses. »

Aussi la solitude n'est-elle pas assimilable à l'isolement. Quelques rares amis (Chtcheglov, Jorn, Sanguinetti, Lebovici) et *au moins* deux femmes (Michèle Bernstein et Alice Becker-Ho, mais encore Éliane Papaï, Michèle Mochot-Bréhat, Tony Lopez

Pintor) ont jalonné le voyage de Debord, qui se distinguent de ses autres fréquentations en ce qu'ils ont été des complices de pensée autant que de vie.

Folle faillite

Le titre *La véritable Scission dans l'Internationale* est un détournement du pamphlet de Marx de 1872, *Les prétendues scissions dans l'Internationale*, élaboré contre Bakounine et l'influence croissante des anarchistes au sein de l'Internationale depuis la Commune. Cette « circulaire privée », d'ailleurs foncièrement calomnieuse, précédera malgré les efforts de Marx la dissolution bientôt complète de l'AIT.

L'intitulé ironiquement renversé de Debord est donc un signal que la dissolution de l'I.S. est proche, et qu'au fond *elle est désirable*. Il évoque d'autre part l'opposition entre Marx et les anarchistes, Debord renvoyant dès les premières phrases du livre dos à dos le ministère de l'Intérieur et les anarchistes italiens, également dépités de l'influence croissante de l'I.S. parmi les révolutionnaires de nombreux pays. L'un des textes annexes du livre, *Sur la décomposition de nos ennemis*, est d'ailleurs largement consacré au cas de la Fédération Anarchiste Italienne de Carrare et à ses « malveillants idiots » calomnieusement déchaînés contre les situationnistes.

Dans sa lettre de décembre 1971 qui annonce les deux axes du livre à Juvénal Quillet (l'éloge de l'I.S. et du temps révolutionnaire dans lequel elle s'inscrit ; la critique « cruelle » des situs et des pro-situs), Debord écrit : « Tout tourne autour de ce point : le changement de l'époque ne saurait être trop souligné. »

Ce début des années 70 est en effet une période charnière pour le Spectacle, dont tous les gonds grincent. L'immense geôle se restructure ; colmatant ses brèches, elle les désigne du même coup à tous ceux qui songent encore à l'abattre.

Ils vont hélas se raréfier.

La Véritable Scission est suscitée par la réélaboration du Spectacle, en profondeur – l'intégration progressive des enjeux du despotisme bureaucratique et fasciste sous les oripeaux démocratiques de la société occidentale moderne –, et à la surface – la

récupération de tous les discours réformateurs et critiques, voire révolutionnaires, désamorçés en vitrine d'une société en voie d'amélioration et de progrès...

Ce que le Spectacle n'est cependant pas encore parvenu à dissimuler, en tant qu'il y et *en* participe, c'est l'« effondrement d'un monde » constaté par Debord dès l'ouverture du livre.

Publiquement mis en lumière par la crise de 68, cette folle faillite était infatigablement dénoncée depuis une décennie par l'I.S., la seule pensée vivante de ce moment précis, au double sens du génitif : pensée induite par l'histoire bifide de la décomposition du Capitalisme et de sa critique révolutionnaire, laquelle l'accompagne comme son ombre, son harcelante Érynnie, depuis plus d'un siècle (Debord présente à demi-plaisamment Marx comme le fondateur de l'I.S.) ; et d'autre part pensée apte à radiographier, depuis ce point précis du temps, le siècle dans son ensemble, à en élucider les plus éparses énigmes, à en analyser les mystères les mieux dissimulés.

« Nous avons dit les idées *qui étaient forcément* dans ces têtes prolétariennes, et en les disant nous avons contribué à rendre actives de telles idées, ainsi qu'à rendre la critique en actes plus théoricienne, et décidée à faire du temps son temps. »

Les « mœurs s'améliorent » affirme en premier lieu Debord. Cet optimisme inaccoutumé s'explique par la griserie persistante du soleil de Mai, autrement dit par l'atmosphère de revendications et de contestation généralisée que manifestent, en ces années 70, la propagation des grèves sauvages à travers l'Europe. « Partout le respect de l'aliénation s'est perdu », ajoute-t-il, décrivant la lutte encore incertaine entre une jeunesse exaltée et les maugréants adultes d'un monde moribond.

Terrifiés par cette jeunesse *qui a encore le choix*, ils feront tout pour la désarmer à la racine. Une génération plus tard, ce beau programme est à peu près définitivement accompli : l'absorption massive de télévision et de jeux vidéos alliée à des réformes scolaires suintantes de haine pour l'éveil à la liberté d'esprit, elles-mêmes parachevées par l'invention de gadgets cybernétiques réclamant la plus profonde apathie de leurs

usagers, ont métamorphosé la jeunesse occidentale en un cheptel de consommateurs hébétés.

« Nulle part », écrivait Debord dans *La Société du Spectacle*, « il n'existe d'adulte, maître de sa vie, et la jeunesse, le changement de ce qui existe, n'est aucunement la propriété de ces hommes qui sont maintenant jeunes, mais celle du système économique, le dynamisme du capitalisme. Ce sont des choses qui règnent et qui sont jeunes ; qui se chassent et se remplacent elles-mêmes. »

Lorsqu'en novembre 1970 un incendie dévaste une boîte de nuit à Saint-Laurent-du-Pont, Debord, pour l'hypothétique numéro 13 de la revue qui ne verra jamais le jour, rédige un texte dénonçant la rancœur de toute une population envers sa propre jeunesse, illustrée par un détail précis du fait-divers, vite censuré dans les journaux : des automobilistes avaient assisté de loin, *en spectateurs hilares*, aux efforts de quelques rescapés pour sauver des flammes ceux qui s'y débattaient. L'aversion des « résignés de l'automutilation », explique Debord, est la réponse aux aspirations révolutionnaires des jeunes, lesquels rabougrissent leurs aînés en leur remémorant la compromission servile à quoi ils ont voué leur existence.

Il n'est pas anodin de noter que Saint-Laurent-du-Pont se situe en Isère : l'Isère et la misère continuent...

Le cadre

L'enragée léthargie qui va bientôt *polluer* inexorablement toutes les strates de la société, n'est encore dans les années 70 que celle, typique, du *cadre* – ce nouveau-venu dans la taxinomie socio-culturelle classique et galvaudée –, auquel Debord renvoie comme à son parangon l'imposture du pro-situ, dont il connaît mieux que personne les vaines vantardises et les ruses honteuses.

Debord consacre au cadre la trente-sixième des *Thèses sur l'I.S. et son temps* (première partie de *La Véritable Scission*). Ce passage crucial annonce les rigoureux jugements plus généraux d'*In girum* sur les « serviteurs surmenés du vide » et la « consommation ostentatoire du néant » ; il indique ainsi comme la mutation de

l'Économie spectaculaire ne va pas sans la mise en place d'un nouveau type de consommateur, dont le cadre est précisément l'archétype.

« Le capitalisme », explique Debord, « a continuellement modifié la composition des classes à mesure qu'il transformait le travail social global... Les circonstances, le décor, les comparses, et même l'esprit des protagonistes principaux [*i.e.* le prolétariat et la bourgeoisie], ont changé avec le temps, qui nous a conduits au dernier acte. »

Le cadre tel que Debord l'envisage ne se réduit donc pas à une catégorie sociale. Cette nouvelle couche formée à fournir le secteur tertiaire, *dont les mœurs et les goûts envahissent tout*, demeure impensée par la sociologie usuelle, naïvement aveugle aux lois de la domination économique moderne qui modèlent en profondeur une société dont la sociologie se contente de commenter platement la seule superficie, suivant cette « vanité de l'entendement qui se repaît de l'inertie propre à son absence de pensée et dissout tout en celle-ci » (Heidegger).

« Pour comprendre ce que la sociologie ne comprend *jamais*, il suffit d'envisager en termes d'agressivité ce qui pour la sociologie est neutre », énonçait la revue en 1961. Parce qu'il pense le monde sur un mode stratégique, Debord conçoit nettement ce que la platitude intellectuelle entend toujours voiler – la *vraie* guerre à l'œuvre au cœur d'une pseudo-paix. « Quoique la couche des cadres soit certainement la plus *apparente* dans le spectacle social », écrit-il dans la thèse 34, « elle semble rester inconnue pour les penseurs de la routine gauchiste, qui ont un *intérêt direct* à s'en tenir au résumé appauvri de la définition des classes du XIX^e siècle... »

Sommé d'être con, le cadre consomme.

Qu'il soit plus ou moins « moyen », plus ou moins « supérieur », plus ou moins « dirigeant » ne change rien à sa *banalité de base*. Le cadre porte bien son nom : son « cadre de vie » l'encadre et le surveille comme lui est censé le faire des ouvriers subalternes. L'officier originellement chargé de diriger un corps de troupe s'est étiolé en un pauvre pion pionnier du nouvel échiquier de l'apathie planétaire.

Le cadre est ainsi, dit Debord, le « fils modèle » de la société du Spectacle.

Successeur du petit-bourgeois, qui lui a légué sa grotesque ambition sociale et son assentiment à tout – Balzac le nomme le « véritable comparse de la grande comédie

sociale », qui « pleure quand on pleure, rit quand il faut rire, et chante en ritournelle les infortunes et les joies publiques » –, le cadre représente l'aliéné absolu, l'Oncle Tom moderne auquel l'Économie *vend chèrement sa misère* – autant morale, spirituelle, intellectuelle, que matérielle – au prix d'une gémissement souriante de chaque instant ; et il lui faut ingurgiter cette misère avec une névrotique avidité, ravalant sa déception perpétuelle en s'imaginant atteindre demain la félicité factice dont il rêvait hier et qu'il a échoué à posséder aujourd'hui.

Dans un petit récit sans titre Kafka décrit l'étrange communauté d'anciens esclaves qui, tels les cadres, se parlent comme de maître à maître sans s'apercevoir que leur affranchissement est un leurre : « Et pourquoi se sentiraient-ils affranchis ? Tous les cercles et toutes les subordinations sont maintenues, le conflit qui oppose chaque individu à l'ensemble des autres est intact... »

« Le cadre » écrit Debord, « est *l'homme du manque* : sa drogue est l'idéologie du spectacle pur, du spectacle du *rien*. C'est pour lui que l'on change aujourd'hui le décor des villes, pour son travail et ses loisirs, depuis les buildings de bureaux jusqu'à la fade cuisine des restaurants où il parle haut pour faire entendre à ses voisins qu'il a éduqué sa voix sur les hauts-parleurs des aéroports. »

Le cadre et la vendeuse – son équivalent féminin –, sont créés pour et par le secteur tertiaire en plein épanouissement, lequel se définit comme assurant la satisfaction des « besoins de passivité » (*Le Robert*). Voilà pourquoi Debord qualifie le cadre de « *spectateur* par excellence ». L'accroissement exponentiel de l'organisation industrielle de la passivité réclamait un nouveau type de salarié-consommateur, qui fût un hybride de prolétaire et de bourgeois, éternel exploité comme le premier, et littéralement et à tous les sens du terme *possédé* par les chimères publicitaires dans lesquelles se pavane le second.

Comme le pro-situ auquel Debord le compare, le cadre doit se contenter du reflet faussement triomphal que la société lui renvoie – tel, pour le pro-situ (et désormais pour à peu près n'importe quel rebelle de pacotille), le candide Che peinturluré sur un tee-shirt...

Le cadre moderne n'est au fond lui-même qu'une *marchandise* – la marchandise des marchandises –, c'est-à-dire une image.

Ainsi ravale-t-il son dénuement par une gloriole de façade, à l'instar de ces résidences infâmes où le cadre contemporain se croit bien logé sous prétexte qu'elles portent un nom de musicien baroque ou de peintre hollandais ; de ces tomates insipides qu'il se procure dans les mêmes supermarchés que les plus démunis immigrés, et dont le sordide rougeoiement plastifié est intact cinq semaines après leur récolte ; de ces minables auteurs de roman ou d'essai dont le cadre absorbe la bouillie de mots dans le train ou le métro parce qu'un critique littéraire à la solde de ses propres échecs lui en a intimé l'ordre en vociférant au chef-d'œuvre. Ni le cadre ni le critique – ce dernier n'est qu'un cadre au service de ce que Heidegger nomme, concernant les magazines illustrés, « l'Image-Mère » – n'ont évidemment la moindre idée de ce qu'est véritablement une « œuvre » : il se contentent de saliver en prononçant le mot « chef »...

Bref, sous la pavane, le plagiat.

Le numéricain

Par lui-même, le cadre ne vaut rien. Il ne pense pas, n'agit pas, vivote à peine : il cadre. Conformément à l'acception photographique du terme, le cadre accueille tel un conteneur le miroitement incessant des marchandises sur l'écran qui lui sert de corps.

Autant dire que le cadre de Debord, principalement défini par son mode de non-vie – la consommation circulaire de chatoyants objets de rebut –, est assimilable au tout-un-chacun de notre temps. Le cadre amorce le *numéricain* contemporain, dont toute l'existence n'est qu'une immense accumulation de simulations.

Le numéricain n'a ni valeur d'usage, ni même d'échange, juste une date de péremption – à l'instar de toutes les marchandises – qu'il s'acharne à falsifier par divers moyens : la *régression psychologique*, s'habillant, se distrayant et s'exprimant comme ses enfants ; ou la *réfection anatomique*, le remodelage d'un nez, le boursoufflage d'un sein, la gélification d'un visage menacé par les rides.

Métamorphosé en marchandise, soit en une de ces « pseudo-choses » que Rilke nommait, dès 1925, des « trompe-l'œil de la vie », le corps contemporain est devenu strictement interchangeable, reproductible, clonable, prothésable et démontable à merci.

Aussi, tandis qu'en coulisses la Science fourbit ses éprouvettes pour produire du vivant de synthèse à satiété, le numéricain se fait de plus en plus expatrier de sa propre physiologie. Le Spectacle spéculé sur la production en série de l'humain : sperme, ovules, embryons et gènes brevetés sont placés en banque, cependant que le numéricain modèle sa creuse silhouette sur les fades publicités de surhomme et de surfemme en toc assénées à longueur de temps. Il s'imagine magnat hollywoodien en absorbant un DVD sur le grand écran de son salon ; il se rêve espion high-tech en conduisant sa voiture une prothèse téléphonique vissée à l'oreille ; il se croit enjoué parce qu'une musique de chiotte hurle dans le bar où il a ses habitudes. À la maternelle, le numéricain apprend à « lire » dans des manuels envahis de logos publicitaires, de même qu'il apprend à « réfléchir » au lycée en analysant l'abjecte prose dévitalisée de la presse.

Le cadre était un plouc, le numéricain est encore moins que cela ; son statut s'est réduit à celui d'homme-sandwich, de pancarte publicitaire incarnée – d'où l'extravagante vogue du tatouage parmi une jeunesse qui, hélas et contrairement à ce qu'affirmait naguère Debord, est bien loin d'être assez intelligente pour apprécier les *Poésies* de Lautréamont...

Que s'est-il passé entre temps ?

Debord l'énoncera en 1988 dans ses *Commentaires sur la société du spectacle* : pour la première fois depuis l'aurore de sa courte histoire, « la domination spectaculaire a pu élever une génération pliée à ses lois ».

Comme le cadre son parent, le numéricain n'existe qu'en creux, chargé d'accueillir dès l'enfance le flux des substances économiques de plus en plus virtuelles, produites par une industrie de plus en plus abstraite. Pour prendre un exemple simple de cette abstraction infiniment productive, le contemporain le plus riche du monde l'est devenu en inondant la planète de modèles binaires *simulant* sur des milliards d'écrans informatiques des « fenêtres » ouvertes sur une pelouse verte par un ciel bleu...

Le numéricain est le mutant de cette nouvelle économie cybernétique déployée pour la plus grande gloire du Tertiaire, qui a anéanti toute idée du don en diffusant ses gadgets sophistiqués (quotidiens d'information distribués à la sortie des bouches de métro – les *mass-media* dévoilant ainsi, pour qui en doutait encore, leur *stricte*

allégeance au règne du marché publicitaire –, appareils téléphoniques offerts avec leur forfait d'heures prépayées, etc...), dont l'apparente gratuité tient à leur simple fonction de vecteurs sans valeur chargés de relayer la circulation des images-marchandises.

Il y a près de quarante ans, Debord a perçu, conçu et désigné la mutation du Spectacle dans laquelle le numéricain est lamentablement enferré aujourd'hui.

Tandis que la masse des intellectuels de l'époque, sourds et aveugles au vrai passage du temps, s'acharnait à ne pas comprendre le sens – aux deux sens du mot « sens » : signification et direction – du *trionphal échec* de Mai 68, résumant la société au schéma dichotomique usagée de la révolution prolétarienne et de la pensée bourgeoise, Debord avait compris – avec cette prémonition presque animale qu'*ouvre* la diffraction du temps – que l'entièreté du monde était en train de modifier profondément son axe, laissant surgir ce que Heidegger nommait déjà, en 1938, dans sa conférence *L'époque des conceptions du monde*, l'« aberration dans l'inessentiel ».

Pollution

La demi-décennnie qui sépare *In girum* (1978) de *La Véritable Scission* (avril 1972) voit donc la passivité caractéristique du cadre se répandre à toutes les couches sociales. Le Spectacle est comparable à ces nappes de pétrole échappées d'un cargo échoué, qui finissent lentement mais sûrement par atteindre, envahir et dévaster la côte. Debord est d'ailleurs le premier à *concevoir* la pollution, dans *La Véritable Scission* comme dans *La planète malade* (rédigé à la même époque), c'est-à-dire à penser le ravage intimement lié aux « horreurs économiques » d'un « petit monde blême et plat » (Rimbaud).

« La pollution », écrit Debord, « est un malheur de la pensée bourgeoise ; que la bureaucratie totalitaire ne peut qu'imiter pauvrement. C'est le stade suprême de *l'idéologie matérialisée*, l'abondance *effectivement empoisonnée* de la marchandise, et les retombées réelles misérables de la splendeur illusoire de la société spectaculaire. »

La pollution est le retour du refoulé de la marchandise, au point d'apparaître comme l'autre face de la *critique de l'économie politique*, le cadavre dans le placard du travail-mort que le capitalisme ne parvient plus à maintenir celé. La pollution rend palpable – à *l'air libre en somme* – l'empoisonnement de la vie quotidienne que la marchandise porte en son sein *dès sa conception*. Fruit délétère du travail-mort, la marchandise n'est conçue qu'en vue de sa décrépitude même. Car la marchandise, on le sait, minable objet destiné à sa seule consommation, donc à sa disparition, n'est pas produite pour *durer*, tel l'objet artisanal d'autrefois, l'objet de luxe (l'or impérissable, l'immarcescible diamant) ou l'œuvre d'art, mais spécifiquement pour *mourir* et se désagréger dans l'incessant flux de la circulation économique.

La pollution est ainsi la trace laissée sur le rivage du temps par l'« obsolescence programmée » du vivant.

Mort vantarde

« Une société toujours plus malade, mais toujours plus puissante, a recréé partout concrètement le monde comme environnement et décor de sa maladie, en tant que *planète malade*. »

À l'heure où je trace ces lignes, en cette année électorale qui ne propose aux électeurs abêtis qu'un faux choix entre Gredin Galvanisé et Gourde Guindée, il n'est pas difficile de constater l'inférieure actualité de *La planète malade*, rédigé il y a trente-sept ans. Qu'y aurait-il de nouveau sous le Spectacle : les mêmes causes ne savent produire d'autres effets.

Ainsi, plus que jamais, la pollution est à la mode. Les spécialistes pérorent avec une gourmandise morbide sur la dévastation dont ils exhibent l'image exilée (pléonasme : la séparation est la substance même de l'image) : l'Amazonie ratiboisée, la banquise carbonisée..., tandis qu'à proximité de leur imposture sont évoquées les solutions individuelles les plus dérisoirement vaines (le tri des ordures, les ampoules économiques), afin de ne surtout pas empêcher la Mort de se vanter et se vendre à *travers eux*.

« Une telle science », écrivait Debord, « ne peut qu'accompagner vers la destruction le monde qui l'a produite et qui *la tient*; mais elle est forcée de le faire avec

les yeux ouverts. Elle montre ainsi à un degré caricatural l'inutilité de la connaissance sans emploi. »

Une image aux informations télévisées ou dans un magazine n'est pas un témoignage mais d'abord une marchandise, avec son coût de production et sa plus-value. On ne vous fait voir que ce qu'on désire promouvoir et vous vendre, y compris lorsqu'il s'agit de votre propre annihilation programmée. Vous n'imaginiez tout de même pas que tous ces cadavres aux informations, dans les films, les séries, les jeux vidéos de vos enfants, s'exhibaient par seul souci de compassion... À travers les images horrifiées d'elle-même que la Mort vous impose, elle *assume sa publicité*, comme sur ces paquets de cigarettes où l'on cache à peine que c'est l'État qui vous tue.

« La fumée s'échappant doucement de la bouche donne à la vie la liberté, l'oisiveté qu'on voit aux nuages », écrivait Bataille. Pourquoi prétend-on toujours davantage interdire l'usage de la cigarette – un des derniers plaisirs d'oisiveté *réellement démocratique* – à une population qu'on asphyxie globalement par ailleurs ?

Ce n'est pas parce que « fumer tue », comme on entend vous le faire croire, mais parce que, au fond, fumer ne vous tue pas *assez vite*.

Tectonique du temps

L'optimisme relatif qui ouvre *La Véritable Scission* ne participe par conséquent d'aucune naïveté. Cette confiance révolutionnaire doit être envisagée comme un pari sur le possible, jamais comme la candide considération oblitérée et partielle de l'état des choses.

Dans un des textes annexes du livre, « Sur la décomposition de nos ennemis », Debord distingue deux densités différentes dans la texture du temps, qui ne se laissent pas envisager selon une seule et même perspective : l'incandescence révolutionnaire d'une part, le mouvement routinier d'une époque de l'autre.

Si la première, parce qu'elle constitue un vortex critique de l'affaissement général d'un système à l'agonie, est susceptible d'une détermination tactique précise, nul en

revanche ne saurait prévoir en temps normal la destinée précise du Système, dont l'ampleur et la complexité interdisent toute considération tactique ou même stratégique.

« Le moment révolutionnaire *concentre* tout le possible historique de l'ensemble de la société dans trois ou quatre hypothèses seulement, dont on peut voir clairement évoluer à mesure le rapport de forces, la croissance ou le renversement; alors qu'ordinairement la *routine de la société est imprévisible – sauf dans sa vérité générale où elle peut être reconnue comme cette routine déterminée*, et où l'on peut prévoir de la sorte la ligne principale de sa continuation – parce que cette routine, elle, est le produit d'une infinité de processus *dispersés*, dont les développements singuliers et les interactions sont incalculables à l'avance. Ceux qui, dans les jours ordinaires, ne pensent pas se mettent à penser en de tels moments selon la logique des jours ordinaires. »

La justification essentielle de la diffraction du temps – laquelle est une détermination de chaque instant, *comme la pensée* – est ici énoncée en termes clairs. Savoir penser, c'est vouloir l'acuité qui permet de distinguer les mouvements des masses tectoniques du temps. Telle est le secret des prophètes bibliques, à l'écoute des sauts du temps comme certains animaux le sont de celles du vent.

La dissociation que décrit ici Debord entre la fulgurance limpide du moment révolutionnaire et la turbidité tardigrade de la vie routinière, cette double hélice qui emporte tout, c'est en ses interstices que la diffraction agit – par la manière dont il décidait du moindre détail de sa vie privée, en accord avec sa pensée la plus pure –, en favorisant tous les points de rupture, en suivant toutes les lignes d'effraction.

Ce qui disqualifie le pro-situ, et aussi bien le cadre, puis le numéricain, c'est précisément leur inaptitude à vivre le temps en sa diffraction.

Debord l'écrit le plus explicitement du monde dans la thèse 29 de *La Véritable Scission* : « Il lui faut une totalité qui, comme lui, soit sans aucun contenu. Il ignore la dialectique parce que, refusant de voir sa propre vie, il refuse de comprendre *le temps*. Le temps lui fait peur parce qu'il est fait de sauts qualitatifs, de choix irréversibles,

d'occasions qui ne reviendront jamais. Le pro-situ déguise le temps en simple espace uniforme qu'il traversera, d'erreur en erreur et d'insuffisance en insuffisance, en s'enrichissant constamment. »

Depuis toujours le temps est la grande passion de Debord. Non pas abstraitement, philosophiquement, mais existentiellement, spirituellement, *physiologiquement*. Debord ressent le *passage* du temps comme l'indice d'une liberté absolue. Le goutte à goutte acide de la vie ronge inextinguiblement la trame tétanisée de tous les trompe-l'œil, délie sans retour les déterminations les plus incontournables, ébrèche les nécessités les plus massives, lézarde les obligations les plus trempées, crée « des brèches opéradiques dans les cloisons » (Rimbaud), rendant d'autant plus crucial le sens du *kairos* que chaque existence ne vaut qu'en fonction de la densité singulière, du swing inimitable que le temps adopte en la traversant, celle-ci et pas une autre.

L'alcool, l'éros

Il le formulera dans *Pagényrique* ; la pratique de l'alcool fut pour lui le moyen de se procurer « une paix magnifique et terrible, le vrai goût du passage du temps ».

La diffraction du temps régit aussi bien les choix essentiels d'un mode de vie révolutionnaire que les plus infimes détails du quotidien. En témoigne la photo d'une saisissante liste manuscrite, griffonnée au dos d'une enveloppe le mercredi 9 mai 1962 ; la même minutieuse écriture arrondie qui se déploiera sur le manuscrit de *La Société du Spectacle* a aligné les consommations d'alcool d'une journée entière, « entre 4 heures et 6 h du matin le lendemain ».

Cette liste dont aucun ivrogne n'aurait eu l'audace représente une page du journal intime de Guy Debord. Sur les affiches de propagande anti-alcoolique du ministère de la Santé prévenant que « l'alcool tue lentement », les Lettristes ajoutaient autrefois : « On est pas pressés ». Debord persiste et signe, au sens propre. « Boire tant est un choix à peu près libre, toujours refait », écrivait-il le 28 août 1962 à Michèle Mochot-Bréhat.

Debord plaçait la boisson au rang des décisions irréconciliables d'une existence solitaire, recréant pour son seul usage, à chaque instant, l'extase légère d'un *Ereignis* chuchoté par le temps, dont Heidegger énonçait *la même année* (1962, *Temps et Être*) que l'Être parle à travers la constance de son passage.

Le 2 octobre 1971, Debord écrit une longue lettre à Jean-Marc Loiseau au sujet de sa femme Eve, avec laquelle Guy et Alice ont entretenu une double relation amoureuse. Comme la plupart des fréquentations humaines, celle-ci s'est achevée dans un malentendu dont Debord trace le sens ultime concernant *la pratique vivifiante ou frigoriifiée du temps* que chacun, qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou non, est en demeure d'accomplir.

Cette lettre est passionnante car Debord y décortique un cas individuel qui trahit l'atmosphère générale de *falsification* organisée par le Spectacle dans les rapports entre les individus les mieux intentionnés, dénoncée dans *La Véritable Scission* comme le masque commun du pro-situ et du cadre. « C'est la même pseudo-libération des mœurs qui ne rencontre que la même dérobade du plaisir : sur la base de la même radicale ignorance puérile mais dissimulée, s'enracine et s'institutionnalise, par exemple, la perpétuelle interaction tragi-comique de la jobardise masculine et de la simulation féminine. »

La question est d'abord envisagée comme celle de la *fausse conscience*, explique Debord calmement à Loiseau, qu'on peut avoir de sa propre pratique révolutionnaire dans les choix les plus intimes de la vie privée. Le reproche principal fait à la jolie et intelligente Eve Loiseau, consiste à s'être prise au jeu de l'*idéologie* de l'amour libre, à avoir fantasmé un certain mode d'émancipation dans ses relations avec Alice et Guy, alors que cette liberté n'était au fond, à son propre insu, qu'une *simulation*, conforme en cela au modèle frelaté de toutes les relations que le Spectacle entretient entre ses séides.

Debord constate ainsi que lorsque la jeune femme se prononce sur un sujet qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a par conséquent pas encore eu l'occasion de figer en cliché idéologique imposé par sa fausse conscience, elle fait preuve d'une agilité et d'une fraîcheur intellectuelle remarquable (dignes de son admirable nom : « Eve Loiseau ») ;

mais dès qu'il s'agit d'envisager une question ou un problème (tel celui d'une pratique émancipée de l'amour) englué dans le temps mort de l'idéologie révolutionnaire – laquelle peut très bien illusoirement se proclamer exempte de toute idéologie –, « le ton change – et on l'entend dès le troisième mot ».

Parce que sa réflexion se fonde en permanence sur une tactique du *kairos* et de son usage, Debord ne fait aucune différence entre l'aptitude à faire un choix crucial dans la tourmente d'une lutte révolutionnaire et dans la simple décision de fréquenter telle ou telle personne sur la base de mauvaises ou de fausses bonnes raisons :

« Si quelqu'un peut mettre dix mois de réflexion pour juger son amante – mince problème où il ne donne, en vitesse et en profondeur, que sa propre mesure –, il existe au contraire des journées de conflits historiques où il faut savoir juger des facteurs mille fois plus complexes *en une heure*. Il n'y a pas de *progrès cumulatif* garanti dans la conscience, les connaissances, les œuvres, d'un révolutionnaire – on peut dire aussi : d'un homme, d'une femme. Il y a des embranchements de la vie où il faut tout de suite choisir telle voie, des sauts qualitatifs, des occasions manquées et des retombées. Il ne faut pas craindre les erreurs – qui sont forcément, un jour ou l'autre, inévitables – mais la mauvaise manière de les reconnaître. Certaines erreurs ne sont qu'une perte de temps : le temps qu'elles ont duré. D'autres vous ferment, pour longtemps ou définitivement, des possibilités théoriques et pratiques qui étaient à un moment saisissables. On n'a pas *reconnu* à l'heure qu'il fallait, par exemple, un moment révolutionnaire, ou une personne, tout un côté virtuel et proche de la réalisation *de soi-même*. »

Lorsque Eve Loiseau croit pouvoir tergiverser dans sa décision de poursuivre ou d'arrêter sa relation érotique avec Guy et Alice, elle fait preuve, écrit Debord, d'un « mépris du *temps*, le temps qui est la base de toute pensée dialectique »...

« Le temps n'attend pas » écrira-t-il en conclusion de sa lettre, maxime de Machiavel qu'il reprendra à diverses reprises dans sa correspondance à partir de ces années-là, et qu'il faut entendre en ayant à l'esprit une autre formule qu'il affectionne : « Vivre sans temps mort, jouir sans entraves », dont il signe à la même époque (le 2 juin 1970) une lettre à la section italienne de l'I.S., sous la forme d'un sigle clandestin : « S.t.m., s.e. »

Cela ne signifie pas seulement que la vie ne repasse pas les plats, que les occasions manquées sont enfuies à jamais. Cela veut dire que le temps – « le Temps puissant avec toute sa houle » (Hölderlin) – exige qu'on fasse en permanence des choix qualitatifs en son cœur – au cœur du passage du temps –, et que la passivité spectaculaire n'est autre chose, au fond, qu'une inaptitude à savoir jouir de la liberté profonde accordée à chacun, différemment, inimitablement, par la diffraction. « À chacun aussi échoit son propre... », énonce Hölderlin.

Cette lettre à Loiseau est importante parce qu'elle intervient à une période stratégiquement charnière pour Debord, où il va réélaborer son propre usage du temps et faire un certain nombre de choix décisifs concernant la direction de son œuvre dans un sens toujours plus solitaire, plus personnel et autobiographique.

L'amour

À l'entreprise collective de l'I.S. va ainsi succéder une série de relations d'amitié sincère (avec Lebovici, Sanguinetti, Juvénal Quillet, Jaime Semprun, Jean-François Martos...), et surtout le renforcement de la complicité précieuse d'Alice – à qui sera dédié le film *La Société du Spectacle* –, complicité qui ne décroîtra plus, et qui ne ressortit pas seulement à l'existence d'un couple véritablement libre tel que Debord le décrit en conclusion de sa lettre à Loiseau : « Un couple réel se vérifie en ceci qu'il peut aller librement à travers la vie, et toutes ses circonstances, en se renforçant comme accord effectif qui ne mutile les virtualités ni de l'un ni de l'autre... ».

Alice joue à l'évidence un rôle dont la pertinence concerne la pensée même de Debord, ce qui est assez finement énoncé dans une phrase qu'il écrira à Barbara Rosenthal le 11 décembre 1974 : « Il se trouve qu'Alice est une de mes qualités. »

Nul ne connaît – nul n'a à connaître – le détail biographique des relations entre Alice et Debord. Mais pour le vivre moi-même quotidiennement avec ma Zandée, je comprends que le couple Debord partageait une résonance compatible de l'ondulation du temps. Cette aisance dans la diffraction est l'essence même de l'amour, et la principale réalité qui caractérise un duo aussi profondément complice que le furent Alice et Guy.

Dans *Panégyrique*, évoquant ses exils dans un monde dont on ne pouvait déjà plus s'exiler, Debord se remémore avec un lyrisme parfaitement maîtrisé quelques unes des places où il vécut après 1968, et des femmes qu'il y fréquenta. « J'ai aimé longtemps cette Andalouse. Combien de temps ? "Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive" dit Pascal. »

D'emblée la diffraction du temps est en jeu, qui seule sait fendiller l'étouffante mélasse morbide de la routine spectaculaire (« quand la marée des destructions, pollutions, falsifications, a atteint toute la surface du monde, et aussi bien s'est enfoncée dans presque toute sa profondeur ...»), victoire de l'instant en rafale sur la perpétuité cadavérique.

« Dans la prétendue éternité » dit Heidegger, « ne se cache qu'un périssable gardé en conserve, mis au rancart dans le vide d'un maintenant sans durée ».

L'instant

Debord n'a jamais abandonné sa quête de la véracité de l'instant, qui bafoue en une fulgurance le morose maintenant, à la manière de l'éclair qui tomba près de lui à Champot par une nuit de tempête, lui délivrant ce coup de gong de l'Être qu'est l'*Ereignis*.

« Une seule fois », écrit-il dans *Panégyrique*, « la nuit, j'ai vu tomber la foudre près de moi, dehors : on ne peut même pas voir où elle a frappé ; tout le paysage est également illuminé pour un instant surprenant. Rien dans l'art ne m'a paru donner cette impression de l'éclat sans retour, excepté la prose que Lautréamont a employée dans l'exposé programmatique qu'il a appelé *Poésies*. »

Quelques lignes plus loin, Debord revient sur sa pratique de l'« isolement grandiose » – seul digne d'accueillir cet aventureux avènement qu'il appelle « l'éclat sans retour », parsemé de pensée et piqueté de poésie comme cette photo de lui à 45 ans prise dans un vieux miroir par Alice, reproduite dans *In girum* – et là encore, la complicité musicale d'Alice perce à jour : « C'était une plaisante et impressionnante solitude. Mais en vérité je n'étais pas seul : j'étais avec Alice. »

Quelle musique avait-il choisi pour illustrer le film *La Société du Spectacle* ? les *Délices de la solitude* de Michel Corrette.

Est-ce assez clair ?

Dans l'expression « la diffraction du temps », le génitif est aussi à entendre en son sens subjectif. Le temps est toujours diffractant. Un infini somptueux vibre à la pointe de chaque seconde, ce que nulle horloge ne loge, nulle montre ne montre et dont aucun chronomètre ne rend compte. Bien peu se révèlent à la mesure de cette invisible richesse crépitante qui n'attend rien ni personne. L'inépuisable gratuité ne s'offre, en un potlatch sans fin, qu'à celui digne de s'adonner sans calcul en présent au présent.

Dans *In girum*, lorsqu'il cite *L'Ecclesiaste*, Debord emploie l'étrange formule « temps de », dans la traduction de Lemaître de Sacy, au lieu de l'usuel « temps pour », comme si le temps lui-même recelait d'agissements, *n'attendant jamais* car s'ouvrant *simultanément* aux différentes possibilités d'actions.

Parfaite illustration de la diffraction du temps : Debord isolé à Champot, canoné par le climat, encerclé de tonnerres comme en une « forteresse assiégée », désire contempler la foudre, « expérience qui me manquait encore, comme vous savez », écrira-t-il quelques jours après à Lebovici ; il s'extirpe de son refuge de pierres et *accueille cette éclaircie*, qu'il ne pourra comparer ensuite qu'à sa découverte éblouie de Lautréamont.

Cette éminente sensation aiguisée de l'instant a toujours prévalu chez Debord. Dans une de ses lettres de jeunesse à Hervé Falcou, il refuse d'ores et déjà de considérer le temps comme une réalité collective, un massif monolithique où tous les parcours seraient comparables, du passé vers le futur paraînés incessamment par le présent. Debord écrit : « Le temps est ici et là. »

Cette assertion, d'une patente profondeur poétique, se fonde sur la fibrillation labyrinthique de la vie. Il est une vibration tsimtsoumesque de l'Être que n'atteint pas la morbide chronologie du temps social. L'impondérable temps de la diffraction se meut dans un espace de jeu que ne borne nul calcul, que n'arpeute aucune prédiction, et qui

ne s'explorer qu'à la lueur d'un *style* – celui, proprement, de la diffraction – imaginé alors par le jeune Debord dans une autre lettre à Falcou sous l'expression de « poème mouvant » :

« Sur le plan esthétique, je crois avoir aperçu une expression qui se rapproche de notre vie – oh notre vie ! et fluide comme elle.

C'est ce que j'appelle *le poème mouvant*

le poème sera écrit, mais jamais fixé : pris dans une perpétuelle transformation
QUI NE SERA EN RIEN UN SOUCI DE PERFECTION FORMELLE mais une poursuite du moment. Car la poésie doit être immédiate. »

Immédiatement, intarissablement, le poème mouvant sillonne l'ici et là du temps.

Ubiquité

« Tout se déploie ensemble » dit Heidegger.

L'écriture est une expérience intime de cette ubiquité disséminée de l'instant. Elle ne se laisse pas réduire au mesquin cloisonnement de la publication d'un « bouquin » – fécalisation annihilatrice du sortilège évocatoire –, ce que Lacan nommait judicieusement la *poubelliciation* : « Il y a une trop grande confusion en effet de nos jours, entre ce qui fait public et ce qui fait poubelle ! »

Il n'est pas de solution de continuité entre le « poème mouvant » de la jeunesse de Debord et *Panégyrique II* ; entre ses *Mémoires*, qu'il qualifiera d'« anti-livre » en 1993, et ses œuvres cinématographiques encore incomplètes éditées en 1964 sous le titre parlant de *Contre le cinéma* ; entre les versions imprimée et filmée de *La Société du Spectacle* ; ni entre chaque ligne tracée par Debord et la vie exceptionnelle qu'il aura vécue, avec une détermination farouche, selon les stricts critères d'un inconciliable héroïsme.

« En cette matière », écrit-il dans *La Véritable Scission*, « on ne peut juger de la beauté d'un livre que par celle de la vie. »

La décision de Debord de procéder par « thèses », dans *La Société du Spectacle*, dans *La Véritable Scission*, et très significativement dans ses tardives *Notes sur le*

poker, ne se résume pas à un détournement de Marx critiquant Feuerbach. La fragmentation de l'écriture participe du style de la diffraction dans la forme comme dans le fond. Cette effraction de la linéarité est revendiquée dès 1960, en vue d'empêcher tout enfermement théorique de la pensée critique. En août de la même année, la lecture d'un texte de souvenirs subjectifs de Patrick Straram suscite chez Debord l'idée d'un livre collectif, recueil des souvenirs étoilés de plusieurs existences qui corresponde à sa volonté d'une *fête mobile*, ouverte sur l'ici et là du temps : « On ferait un livre étonnant, en mélangeant les chapitres écrits par les différents "auteurs" de ce groupe du début des années 50. Sur son éclatement, sa *diaspora*, les voyages de diverses natures, sa fuite à travers le même morceau du temps. »

Un poète, prononçait Heidegger le 25 août 1968, « poétise sa détermination même ». La temporalité d'une telle détermination se déploie par une imprévisible série d'à-coups *contemporains* les uns des autres. Tel est ce que le penseur de Totdnauberg nommait une « Tradition qui délivre », au point, précisait-il ce même été 68, au cours de son Séminaire du Thor, que « Aristote est là et nous parle, et nous est présent, et doit nous être présent ».

Une « tradition », autant dire une *cabale*, au sens littéral, hébraïque, du terme : « réception », de *qibel*, « recevoir », « accueillir », comme lorsque Job rétorque à sa femme qui lui suggère de maudire Dieu avant de se laisser mourir : « Nous *recevons* le bien de Dieu ; ne *recevrions*-nous pas aussi le mal ! » Cette tradition pulsatile si méconnue, fondée sur le poème mouvant que forment les rouleaux de la Thora, délivre, elle aussi, de toute clôture entre les anneaux spiralés du reptilien maintenant : « Pas d'avant ni d'après dans la Thora » énonce le Talmud.

Aussi ne s'agit-il pas entièrement d'une boutade lorsque Debord affirme à Sanguinetti le 4 novembre 1970 que les situationnistes sont nés à Lyon en 1831 avec les canuts. De même l'ici et là du temps peut aisément conduire aux retrouvailles d'un nom avec lui-même. Debord le rappelle sous une forme discrètement spirituelle, en exerçant de *Sur la décomposition de nos ennemis*, texte publié en annexe de *La Véritable Scission*, citant un *Communiqué de l'Association Internationale des Travailleurs* daté de 1870, où son homonyme apparaît subrepticement parmi les plus

déterminés orateurs révolutionnaires : « Les citoyens Besson, Weber, Paintot, Prévost, Kaufman, Denempont, Lelubez, Holtporp et Debord ont pris successivement la parole et ont énergiquement revendiqué les droits du peuple, aux applaudissements des auditeurs. »

Cette apparition d'un Debord un petit siècle avant celle de Guy ne témoigne pas tant de l'importance d'être Ernest que d'une aptitude à ne pas s'économiser en noms quand tant d'anonymes se payent si aisément de mots.

Potlatch de noms

« François Villon », « von Clausewitz », « Colin Decayeux », « K. Marx », « Cavalcanti »... L'habitude de Debord d'employer dans sa correspondance divers pseudonymes soigneusement choisis relève, elle aussi, de la dilection dispendieuse de la diffraction. À l'aspect pratique de la clandestinité s'ajoute celui, symbolique, d'endosser les noms glorieux de son propre destin librement investi. Mais, de tous ses pseudonymes, le plus parlant est encore celui sous lequel Debord dialogue avec des révolutionnaires portugais en 1974 : « Glaucos », explique-t-il à Eduardo Rothe, « est un volontaire étranger venu combattre avec les défenseurs de Troie qui, au VI^e chant de l'*Illiade*, dit de belles choses à propos de la vie. »

En effet : « Tydéide au grand cœur, pourquoi désires-tu connaître ma naissance ? Sur terre les humains passent comme les feuilles : si le vent fait tomber les unes sur le sol, la forêt vigoureuse, au retour du printemps, en fait pousser bien d'autres ; chez les hommes ainsi les générations l'une à l'autre succèdent. »

Une lecture attentive des paragraphes de *La Société du Spectacle* consacrés au temps permet de saisir ce qu'ont de belles les paroles de Glaucos. Il évoque cette « enfance du temps » à laquelle les maîtres et possesseurs de la société opposent la chimère d'une communauté irréversible dont la légende accompagne, sous la forme de l'histoire officielle, l'inexorabilité fantasmatique de leur domination millénaire.

Or cet exorde n'est qu'un *leurre*, puisque Glaucos, qui dans un premier temps oppose à Diomède cette apparente résignation à l'anonymat, lui décrit ensuite en détail sa glorieuse généalogie et les exploits de son ancêtre, le tyrannicide Bellerophon, dompteur de Pégase et triomphateur de la chimère. « Voilà mon sang, voilà ma race :

j'en suis fier. » Le dialogue s'achèvera par un potlatch où Glaucos échangera ses armes d'or contre l'airain de Diomède.

Haine du despotisme, chevauchée sans contrainte, victoire sur l'illusion et plénitude de la gratuité, tel est l'éventail de la diffraction.

Quant au style de la diffraction, il procède d'une diffraction du style.

Cela transparait bien sûr dans la profusion de patronymes que déploie Debord, mais cela consiste surtout à multiplier les tactiques rhétoriques, à passer de l'invective tutoyante au clacissisme frondeur, de la chanson de rue au pastiche phénoménologique, de la poésie espagnole du XV^{ème} siècle au jargon des Coquillards, de la syntaxe stratégique au tract révolutionnaire et jusqu'à cette affirmation rhétorique radicale qu'est le *silence* altier.

Le silence est d'or : il rutil de paroles qui valent leur pesant de noms.

L'exploitation des mots

Ce n'est évidemment pas un hasard si la réponse de Glaucos à Diomède, qui s'enquiert de son nom (« Pourquoi me demander mon origine ?... »), réapparaît en exergue de *Panegyrique*.

Dans une note, datée de novembre 1989, concernant « les difficultés de traduction de *Panegyrique* », Debord insiste sur *la forme* de ce chef-d'œuvre adamantin d'une luxuriante portée poétique, allant jusqu'à affirmer que « son information réside dans la manière même dont elle est dite ». L'énigme s'éclaire pour peu qu'on songe à la « perpétuelle transformation » du « poème mouvant », signifiée à 19 ans dans une lettre à Falcou, ainsi qu'à la collusion entre le langage et le pouvoir dénoncée par Debord et Vaneigem dans *All the King's Men*, texte crucial publié en janvier 1963 dans le numéro 8 de la revue.

Debord y réfute Breton : les mots ne jouissent pas, ils travaillent. Dans leur usure quotidienne, ils sont asservis, tels des prolétaires de la communication, de laborieux gardes-chiourme symboliques de l'économie politique. « Quand le pouvoir économise l'usage de ses armes, c'est au langage qu'il confie le soin de garder l'ordre opprimant. »

L'« institut des langues » de l'Académie de Lagado selon Swift, la « LTI » selon Klemperer, la « novlangue » selon Orwell, le « padographe » dans *Brisure à senestre* de Nabokov, la machine à tatouer la loi et la mort de *Dans la colonie pénitentiaire...* mais aussi bien les immondices chariées par les *mass-media* contemporains, témoignent de cette collusion du langage avec l'organisation sociale la plus sauvagement répressive.

Détournant Heidegger, Mustapha Khayati énonçait dans le numéro 10 d'*Internationale Situationniste* : « *Le langage est la demeure du pouvoir, le refuge de sa violence policière.* » Ce qui n'est exact qu'à la condition de se cantonner précisément au langage dominant – soit l'expression servile de la mainmise économique –, lequel est *toujours d'une extrême pauvreté substantielle.*

Inséparable de l'organisation globale de la misère qu'il entend faire passer *informativement* pour un confort sans précédent, le langage dominant n'échappe pas lui-même à la contamination du procédé publicitaire qu'il diffuse, consistant à mentir maladivement sur tout, y compris par conséquent sur lui-même et sa propre propension hyperbolique à confondre le toc avec le lingot et à vanter l'étron comme une précieuse... Or, puisqu'il ne s'agit au fond que de répandre des consignes, quoi d'étonnant à ce que le vocabulaire des matons du monde régresse au niveau de l'abolement (« *Don't think, shoot!* », énonce une publicité pour un appareil photo japonais), et que leur syntaxe s'apparente à celle de vigiles de supermarché.

« Je crois t'avoir cité », écrit Debord à Jaime Semprun le 13 février 1986, « la plaisante histoire des jeunes flics de Paris qui ne savaient plus du tout manier le guide des rues, faute simplement de connaître cette convention très arbitraire et très pratique que l'on appelait l'*ordre alphabétique.* »

L'exploitation des mots pratiquée par le langage dominant repose essentiellement, *comme celle du prolétariat*, sur la dissimulation. Pour les hommes, la possibilité d'un usage authentique de leur propre vie leur est dérobé ; quant aux mots, ce que leur emploi socialement rentabilisé doit cacher, c'est leur *inadéquation* de fond à ce frigide monde binarisé de la cybernétique qui ne cesse, derrière le paravent libéral de

l'information et de la communication tout azimuts, de ravalier les mots au rang des autres marchandises.

Dans *Qu'appelle-t-on penser ?*, Heidegger évoque ce banal emploi réifié des mots – à l'image de ces mots-choses dont un savant de Lagado vante l'utilisation économique et universelle à Gulliver : « Les mots sont gaspillés sans cesse et, dans ce gaspillage, usés. Il y a là un avantage bizarre: Au moyen d'une langue usagée, tous peuvent parler de tout. »

À l'instar du monde de la marchandise qu'elle sert obséquieusement, cette langue usagée de la communication en boucle est d'autant plus éculée qu'elle se résorbe en sa seule valeur d'échange. Son idéal est sa propre annihilation au profit de la circulation de ses idées, c'est-à-dire des images. Cette constante communication creuse dont la circularité incessante engendre l'argent tout en rabougrissant la langue et l'esprit est dignement représentée par l'usage d'internet et de ses divers dérivés cybernétiques.

Le monde de la marchandise ne communique d'ailleurs même pas tant des idées que des injonctions – ce qu'on nomme joliment à la Bourse des « ordres d'achat » ; son laconisme informatif sera donc logiquement parachevé par le proliférant *logo*, soit le langage condensé en cette plus autoritaire exigence que résumant si bien les *panneaux de circulation et d'interdiction*.

En Arles, où il s'est réfugié avec Alice depuis 1983, Debord constate l'apparition dans les rues d'un nouveau symbole qui est comme le logo des logos et le meilleur gonfanon du numéricain, qu'il surnomme pour sa part, dans une lettre à Jaime Semprun du 1^{er} juin 1985, le Médiatique :

« Je t'envoie un petit personnage plein de sens que l'on voit ici (partout peut-être) fleurir littéralement à tous les coins de trottoirs de la ville, ou pour l'instant seulement du centre. C'est le signe du passage pour handicapés, mot plus sportif pour désigner les infirmes. Mais ne sent-on pas dans cette abondance obsessionnelle quelque chose qui va plus loin? (Et qui y arrivera.) C'est en même temps l'automobiliste, le téléspectateur, l'électeur, le citoyen médiatique. Ne devrait-il pas finir dans le blanc du drapeau national ? Ce serait l'occasion de se proclamer en République démocratique et

médiatique. Quel avantage n'en tirerions-nous pas, par un seul coup de bluff, dans la concurrence avec les Japonais et les Américains! Les Français seraient tout de suite appelés les Médiatiques, comme on dit les Soviétiques, et avec autant de profit. »

Trésorerie imaginaire

Pourtant, dominante ou dominée, la communication n'épuise pas les voluptueuses virtualités subversives de la langue. Pour la raison d'abord qu'au sein d'un idiome tous les jargons restent envisageables, tels des rebelles dissimulés dans les buissons parsemant une grand-route. Les mots échappent au rêve totalitaire de la théorie de l'information, plus exactement ils recèlent une échappée possible : « des forces se manifestent en eux », énonce *All the King's Men*, « qui peuvent déjouer les calculs ».

Si la pente du langage est monomaniaquement policière, celle de la langue est singulièrement subversive. La langue procède par des transactions perpétuelles avec toutes les paroles dont elle ruissèle, à commencer par la musique en elle de ces langues qu'on dit « mortes » sous prétexte que les États où elles étaient détenues en esclavage, tels les Hébreux en Égypte, se sont dissous dans la cataracte des temps.

En chaque vocable, un fourmillement de mots déploie son invisible règne étymologique ; en chaque langue, toutes les métamorphoses d'elle-même au cours de son histoire patientent messianiquement, attendant qu'une oreille au parfum remoteive ces moires à même la plane surface d'un texte.

Quand un génie s'exprime, il n'est aucun miracle que lui refuse sa langue. Chacune de ses phrases est alors un bond hors du rang des morts-vivants, des maugréants, des enragés et des maudits grinçants. Telle est la vérité « la plus vraie » de l'art, comme elle l'est du poker : « C'est que certains joueurs sont essentiellement toujours meilleurs que d'autres, et c'est aussi la moins reconnue. »

La parole « voit loin dans l'infini des possibles » (Baudelaire). L'assourdissant langage collectif entend juguler cette infinitude, que Heidegger nomme pour sa part « l'illimité », un illimité auquel une phrase apparemment tautologique comme « le

langage est langage » – mais aussi bien un palindrome comme *In girum imus nocte et consumimur igni* – provoque une déhiscence du sens et ouvre la pensée.

« La particularité des phrases de cette sorte consiste en ce qu’elles ne disent rien, et qu’en même temps elles nouent de la façon la plus décisive la pensée à son objet. Le fait que rien ne limite le mésusage éventuel de telles phrases correspond à l’illimité auquel elles renvoient la mission de la pensée. »

Puisque donc les mots représentent, dans leur usage social, les prolétaires du langage, il ne faut pas sous-estimer l’hypothèse d’une révolution qui les émancipe en dénonçant précisément l’inadéquation du langage à la vie authentiquement vécue. La simple sorcellerie d’une évocation autre suffit à insurger le verbe contre les anneaux résignés du langage courant.

« Comprenons aussi le phénomène d’*insoumission* des mots », affirme encore *All the King’s Men*, « leur fuite, leur résistance ouverte, qui se manifeste dans toute l’écriture moderne (depuis Baudelaire jusqu’aux dadaïstes et à Joyce), comme le symptôme de la crise révolutionnaire d’ensemble dans la société. »

Le langage de la marchandise est l’idiome de l’indigence ; le contre-langage qu’invente le style de la diffraction sera nécessairement celui de la plus libre des plénitudes. Ce n’est donc pas non plus un hasard si l’autre exergue de *Panegyrique* est tiré de la définition du mot « panégyrique » dans le Littré, lequel « dit plus qu’éloge ». En effet, puisque dans son étymologie le mot « panégyrique » accueille clandestinement la « panégyrie », soit tout un peuple assemblé s’exprimant sans contraintes.

Ainsi s’éclaire la diffraction du style, qui combat chez Debord l’*usure* du langage, au double sens de dégradation et de plus-value capitaliste. Le style de la diffraction consiste *mot à mot* en un vertigineux potlatch perpétuel pratiqué à même la langue : « Chaque fois, et c’est très fréquent », poursuit Debord dans sa note sur la traduction de *Panegyrique*, « qu’un mot, ou qu’une phrase, a deux sens possibles, il faudra reconnaître et maintenir *les deux* ; car la phrase doit être comprise comme entièrement

véridique aux deux sens. Cela signifie également, pour l'ensemble du discours : la totalité des sens possibles est sa seule vérité. »

Panégyrique est par excellence le « poème mouvant » dont rêvait le jeune Debord ; il accomplit à sa façon le « programme de la poésie réalisée » qu'annonçait *All the King's Men*, consistant à « créer à la fois des événements et leur langage, inséparablement ».

Panégyrique exprime une vie de voyages, d'exils, de combats, de conquêtes, non pas nostalgiquement, de l'extérieur, mais au sein même de son écriture, par une ondulation que j'ai qualifiée, dans *La mort dans l'œil*, de *swing du sens*, une scansion du style qui n'épargne aucun vocable, les dilapidant par un « glissement continu du sens », précise Debord dans sa note, « plus ou moins manifeste dans chacune de ses phrases », « également présent dans le mouvement général du livre entier ».

Une telle poésie, comme la pensée qui l'habite et la vie qui l'inspire, « est, sans apparaître » – pour reprendre la formulation que Heidegger réserve à sa propre pensée et à la poésie de Hölderlin.

Plusieurs fois Debord affirma ne pas aimer écrire, au point de considérer le laconisme comme la seule et unique vertu des temps spectaculaires. « Si je n'avais pas été entraîné dans quelques conflits de ce triste siècle », écrit-il à Christian Sébastiani le 3 juin 1986, « je crois que je n'aurais rien écrit de plus que quelques cartes postales. »

Et pourtant son indéniable profusion stylistique constitue la meilleure contre-offensive diffractante à opposer à l'aggravation exponentielle de l'aphasie spectaculaire – dont témoignent aujourd'hui les tirades tétanisées des « textos » ou les circonvolutions crélines des « chats » cybernétiques, qui sont à peu près à la conversation ce que le chat est au tigre, Minou Drouet à Mallarmé ou le Tarot de Marseille au *Sefer Ha-Zohar*...

Le pseudonyme « Glaucos », cachet secret du temps, de la liberté, du dessillement (Bellérophon, tyrannicide, tue aussi la Chimère) et de la dilapidation somptuaire (l'or contre l'airain), est bien le plus significatif de tous ceux qu'employa Debord au cours de sa vie.

Il maniait en virtuose la trésorerie imaginaire.

Le 30 août 1973, pour remercier d'un envoi de 3700 F Gianfranco Sanguinetti – qu'il surnomme parfois son « cher Engels » (Engels fut un temps le mécène de Marx) –, ce sont « 3700 citations du *Capital* » qui sont éloquemment évoquées. Le 31 janvier 1975, le remerciement crypté prend la forme d'une métonymie économique concernant « le premier volume de l'étude sur la théorie monétaire de l'Occident contemporain ».

L'exclamation de Marx, après avoir achevé sa *Contribution à la critique de l'économie politique*, constatant que personne d'aussi cruellement démunie n'aura écrit des choses si novatrices à propos de l'argent, n'est évidemment pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

Debord a toujours distingué le luxe de l'argent. Au stade de l'ultime mutation *politique* du Capital que représente le Spectacle, l'argent, cause motrice et finale de la marchandise, principe téléologique du monde moderne, *n'est qu'une image*. « Le spectacle », énonce la thèse 49 de *La Société du Spectacle*, « est l'argent que l'on regarde seulement, car en lui déjà c'est la totalité de l'usage qui s'est échangée contre la totalité de la représentation abstraite. »

Le véritable luxe est substantiellement absent de l'abondance stérile qui chatoie dans le Spectacle pour rassasier à *distance* la disette existentielle du spectateur. Le luxe repose sur une organisation révolutionnaire de sa propre vie, conçue sur le principe d'une pratique permanente du non-travail.

« Je crois que le monde de l'argent est intégralement une connerie », écrivait Debord à Chtcheglov le 2 septembre 1964. « Je n'y reconnaitrai jamais plus de *valeur* que dans la matraque d'un flic, même si incontestablement elle a une efficacité quand il s'agit d'assommer. »

Le rire d'or

Autre dimension essentielle du style de la diffraction, l'*humour*, patent, profond et permanent de Debord.

Lorsqu'il raconte son expérience de la foudre à Lebovici, le ton qu'il adopte est bien entendu différent du paragraphe correspondant de *Panégyrique*, mais sa bonne vieille veine sarcastique surgit pour indiquer, *invisiblement*, que quelque chose d'essentiel a eu lieu : « Le plus notable résultat de ce coup, c'est que notre téléphone a cessé de fonctionner à l'instant, et depuis sept jours n'est pas encore rétabli, malgré le passage de deux postiers qui avaient l'air compétent à peu près comme si on les avait formés à Vincennes. »

« Nous ne pouvons aujourd'hui que nous moquer », renchérit Balzac. « La raillerie est toute la littérature des sociétés expirantes... »

Le rire d'or brise le temps mort en deux tronçons. Je parle ici de cet humour, jamais dissociable de la vraie pensée – qu'il y apparaisse ou pas –, que Nietzsche nomme, à propos de Socrate, « l'humour du victorieux », et qu'Artaud appelle, lui, « l'humour-destruction ».

Le rire est d'ailleurs si spontanément étranger à la substance même du Spectacle que celui-ci doit faire appel au recours aberrant d'une hilarité enregistrée dans ses déliquescentes émissions télévisuelles, subterfuge inédit dans l'histoire plurimillénaire du divertissement d'Aristophane aux Marx Brothers...

L'humour de Debord s'est principalement décliné sous deux formes, pratique et rhétorique.

Le « jeu permanent », procédé typiquement situationniste élaboré dès les années 50, manifeste dans la pratique la conception décalée que l'humour porte avec lui – autant que le désir de changer de monde. Aucun jeu, d'ailleurs, fût-il envisagé avec le plus grand sérieux comme les échecs ou le *Kriegspiel* de Debord, n'est concevable sans sa dose de joie.

Dans les années 60, les *comics* situationnistes se placent à mi-chemin entre le divertissement et la rhétorique. Ils sont d'abord conçus pour susciter le sourire, mais également, par la pratique appuyée du détournement, pour désamorcer la niaiserie

intrinsèque du genre, vidant l'imbécile bande-dessinée de sa tare idéologique et lui insufflant une électricité subversive nouvelle en échange.

Quant à la rhétorique pure, la joie du jeu est excellemment pratiquée sous la forme toujours revigorante de *l'invective*, à laquelle Debord aura incontestablement conféré une nouvelle noblesse.

Exemple entre mille, l'hilarante réponse à un cybernéticien parue dans *I.S.* n° 9 en 1964 : « Tout ce que tu pourras jamais faire est, à nos yeux, contenu dans cette redondante et grossière plaisanterie que constitue ton existence. »

L'insulte *drôle* (en sont exclus par définition le racisme, l'antisémitisme, et d'une manière générale tout ce qui ne viserait pas les discours, les actes, l'intellect et la fonction sociale de l'insulté) constitue une fin de non-recevoir au désir de dialogue chez un adversaire qui, par définition, ne pense pas. Qui pense n'a nul besoin d'en débattre. La pensée anti-spectaculaire refuse une invitation à dialoguer qui présupposerait un terrain d'entente envisageable – fût-ce celui de quelques concepts ou d'un vocabulaire commun.

Le Spectacle place précisément le débat d'idées « démocratique » au centre de son organisation despotique de la résignation. « Les gens », écrivait Debord en 1961 à propos des discussions de ciné-clubs, « sont réunis là *pour ne décider de rien* ; pour discuter sous un faux prétexte, avec de faux moyens. »

Le véritable débat a lieu ailleurs, avec l'histoire et ses arguments pratiques, lesquels confirment ou infirment au jour le jour chaque intuition de la pensée.

Le rire échappe intrinsèquement au Spectacle ; en son triomphe unilatéral, celui-ci ne saurait tolérer ce crime de lèse-tyrannie. Quand un prince contemporain aussi grotesque que Bush Junior – ou d'ailleurs n'importe lequel des Manutentionnaires du monde – absorbe toute l'étendue du risible, le bien-fondé du *clown* shakespearien n'est plus à l'ordre du jour.

À l'ère profondément viciée du spectaculaire intégré, le *vrai* rire qui plane sur les ailes de la pensée est devenu un luxe inouï.

La *libre* moquerie de la misère mentale des stupides souverains de ce siècle – laquelle ne doit rien à la *gagmania* consensuelle des bouffons de basse-cour – est

devenue une des formes les plus vives de la clandestinité, comme le constatent les *Commentaires sur la société du spectacle* : « L'ineptie qui se fait respecter partout, il n'est plus permis d'en rire ; en tout cas il est devenu impossible de faire savoir qu'on en rit. »

Mais si le pouvoir refuse le rire, la réciproque est vraie ; le rire d'or récuse par essence tout pouvoir. L'humour profond de Debord est dès lors incompatible avec la figure de gourou manipulateur dont l'ont affublé tant de pro et de post-situs.

Debord était trop raffiné pour ignorer qu'on est toujours l'obligé de qui l'on subjugué, que c'est descendre trop bas que trôner par l'ascendant exercé sur des admirateurs. Son dérisoire portrait en « *Weltsgeist* assis derrière les bouteilles », ainsi qu'il ironise lui-même dans une lettre à Jaime Semprun du 26 décembre 1976, révèle chez le calomniateur une faible aptitude personnelle à la liberté d'esprit.

Qui fait l'épreuve de sa propre autonomie sait d'expérience qu'il est aussi insupportable pour un esprit libre de fasciner que de l'être soi-même. Rien n'est plus avilissant que dépendre de la veulerie d'un disciple. Le véritable prestige est une flamme sombre qui luit pour soi, une lanterne sourde sur la peu routinière route du temps. « Je trouverais aussi vulgaire », dit Debord dans *In girum*, « de devenir une autorité dans la contestation de la société que dans cette société même ; ce qui n'est pas peu dire. »

La fréquentation incessante et variée des bistrots les plus populaires et obscurs répond à ce refus aristocratique de dominer. Dans un troquet, la beuverie collective assure le voyage immobile d'une anonyme souveraineté qui peut considérer chaque interlocuteur comme un indistinct *passant* sur lequel nul ascendant n'est envisageable...

Sonate à une voix

L'I.S. dissoute, Debord se retrouve seul. Le temps des revues et des textes non signés est passé ; l'autobiographie méditative reprend ses droits.

Ce tournant de son œuvre est marqué en 1973 par la réalisation du film *La Société du Spectacle*, où affleure nettement l'effet centripète de la diffraction, après plusieurs années d'une volontaire discrétion visant à combattre la nouvelle notoriété de l'I.S. depuis 1968. « Notre *silence* depuis deux ans a été une excellente forme d'expression », écrit Debord à Gianfranco Sanguinetti le 16 septembre 1971, « dont la prochaine forme d'expression à faire *paraître* doit être une continuation plus forte, et non une retombée à la musique d'avant. »

Autant dire qu'après de longs mois d'une *intense* discrétion, destinée à trouer la trame des commentaires mensongers de la plus profonde crise révolutionnaire française du siècle, Debord décide de redonner à sa pensée voix au chapitre.

Le personnage central du film sera par conséquent sa *voix* même. Profonde, posée, d'une assurance absolue, c'est une flamme fraîche, sereine au sein de sa propre oscillation, et que rien ne trouble. Pour redéployer la citation de *Moby Dick* détournée dans la thèse 63, cette belle voix ressemble aux baleines « environnées de consternation et de terreur » qui continuent de s'ébattre « au centre tranquille du malheur ». « Ainsi pour moi-même », poursuit Melville, « au cœur de l'Atlantique tourmenté de mon être, il m'arrive de jubiler dans un calme muet tandis que les planètes néfatses gravitent sans fin autour de moi sans toucher la place profonde et intime où baigne l'étincelle de ma joie. »

Le film est formellement dédié à Alice, dont la farouche beauté ouvre la marche. *La Société du Spectacle* s'introduit de la sorte par une déclaration d'amour et sur l'amour, tirée des écrits théologiques de jeunesse de Hegel : « Dans l'amour, le séparé existe encore, mais non plus comme séparé, comme uni, et le vivant rencontre le vivant. » Cette citation est d'autant plus digne d'être remarquée qu'elle est détournée un peu plus tard dans le film – conformément à la thèse 29 du livre –, détournement illustré par l'image d'un « amour » particulièrement aliéné, celui d'un jeune couple regardant ensemble la télévision.

Le refrain du film est tiré de la sonate VI en ré majeur des *Délices de la solitude* de Corrette ; il convient au nouveau raffinement de la solitude debordienne, signifié par la décision d'adapter son essai en film, ce que le contrat du 8 janvier 1973 signé avec Lebovici corrobore noir sur blanc : « L'auteur accomplira ce travail en toute liberté sans contrôle de quiconque, et sans même entendre quelque observation que ce soit, sur aucun aspect du contenu ni de la forme cinématographique qui lui paraîtra convenable de donner à ce film. »

Mais la sonate illustre aussi la diffraction au sens où, comme Debord l'écrit à Sanguinetti, elle est l'air de la négation du Spectacle : « Notre Corrette fait merveille. C'est la seule musique du film. Il n'est pas "l'air du spectacle", mais l'air de sa négation accompagnant les *interruptions* de la vie réelle et de la révolution: notamment la séquence consacrée à la Sorbonne occupée. » Ce n'est donc pas un hasard si Debord, qui a laissé s'exprimer l'accommodant stalinien Séguy dans la première partie du film, ne laisse jamais entendre dans la partie consacrée à 68 le blabla révolutionnaire ; tous les extraits d'actualité sont *muets*.

Seules comptent la sonate de Corrette et la voix du penseur.

Qu'est-ce qui désigne, en dehors des goûts propres à chacun – ceux de Debord en la matière furent très classiquement excellents (Couperin et Benny Golson illustreront *In girum*) –, une musique particulière comme air de la diffraction plutôt que son inverse ?

Le fait que sa composition ait échappé aux critères de consensualité abrutissante du Spectacle. Autant dire que n'importe quelle « idole », de Presley aux Yéyés, est à jeter aux ordures comme illustration *sonore*, tandis que les *images* des imbéciles Beatles et de quelques dérisoires rockers français illustrent parfaitement la « révolte purement spectaculaire », soit l'autre face de « l'acceptation béate de ce qui existe ».

Le 25 octobre 1960, voulant illustrer pour Patrick Straram le potentiel de diffraction d'une « situation » concrète, fondée sur « la distance, la séparation »,

Debord évoquait la solitude musicale de sa nuit : « Table orientée à l'ouest, devant deux fenêtres: camion des Halles, écoutant huit concerti de l'opus 6 [de Vivaldi]. Écrivant à Patrick Straram, buvant rosé... »

Le premier décembre 1971, en tête d'une lettre à Gianfranco Sanguinetti, Debord précise : « Ceci est écrit au son du *Pastor fido* [de Vivaldi] – mettre la même musique pour bien lire. » La bonne musique, qui aide à « bien lire », incarne le mieux l'alliance entre la théorie et la pratique. Et elle est aussi un pont parfait entre deux solitudes.

La dissociation debordienne – ce qu'il appelle encore en 1960 « la distance, la séparation » – est profondément antinomique de la « séparation » socialement organisée sur fond de l'unification marchande du monde. La diffraction, en tant qu'elle repose sur une infrangible aspiration à la liberté, est la plus cohérente critique de la « séparation » spectaculaire, laquelle ne réunit les êtres qu'illusoirement – par la forme de ses villes, la teneur de ses loisirs, la production de ses marchandises, l'imposition de ses manifestations culturelles, l'abjecte glue de ses tics langagiers, autant que par son information publicitaire – afin de mieux régner sur leurs palpables divisions en classes, castes, clans et autres catastrophiques hiérarchies.

Métamorphose du film

Le film constitue donc un récapitulatif irrécupérable des découvertes de Debord au cours des dernières années, comparable au projet d'Eisenstein d'adapter *Le Capital* ; le parallèle était énoncé à la fin du dernier numéro d'*Internationale Situationniste*. Mais il s'agit aussi d'un témoignage de la présence vocale et physique de Debord dans son siècle (il apparaît en photo au cœur de la Sorbonne), ainsi que l'assomption des partis artistiques de sa jeunesse à travers les extraits de quelques films qu'il a aimés. La sensibilité de Debord fut toujours davantage cinématographique que littéraire. Il appréciait peu Proust mais admirait Griffith, allant jusqu'à expliquer à Chtcheglov que « le type est à abattre concrètement, mais *Naissance d'une Nation*, bien que faisant l'éloge du Klu Klux Klan, est un des dix plus grands films qu'on ait fait ».

La part autobiographique du film miroite ainsi en partie à travers les citations de quelques films, dont la liste, solennellement donnée dans le générique du début, est explicitement différenciée des productions soviétiques.

La réflexion de Debord concernant les limites et le décès du cinéma ne sont pas pour autant absentes de *La Société du Spectacle*. Si dans sa première partie le film alterne des illustrations relativement classiques de son propos (images d'actualités, buildings en construction, publicités, défilés de mode, guerres, réunions syndicales, cosmonautes, dictateurs, émeutes et leurs répressions...), très vite un placard prévient le public qu'il ne doit attendre de l'auteur aucune complicité : « On pourrait reconnaître encore quelque valeur cinématographique à ce film si ce rythme se maintenait : et il ne se maintiendra pas. »

Plus loin, un second placard détourne Marx : « Le monde est déjà filmé. Il s'agit maintenant de le transformer », laissant percer la revendication pratique du film, qu'annonçait d'ailleurs déjà une « bande-annonce » diffusée avant la sortie de *La Société du Spectacle* :

« vous pourrez
voir
prochainement
sur cet écran
la société
du spectacle
et ultérieurement
partout ailleurs
sa destruction »

Si le film de Debord a guère entamé l'inexpugnable Spectacle, sa puissance pratique éclata dans l'agitation suscitée à sa sortie, ce dont l'auteur se félicitera grandement : « Le cinéma a, quand il est bien manié, une puissance *d'agitation* devant laquelle paraît pauvre le meilleur numéro d'*I.S.* », écrira-t-il à Eduardo Rothe le 21 février 1974.

« Le film à Paris », raconte-t-il à Sanguinetti le 11 juin de la même année, « a été – je le dirai modestement – triomphal, sur les plans: *artistique, théorique, du scandale public*, et du *choc horrifié* dans le milieu professionnel, surtout du côté de la critique de cinéma.»

Debord est particulièrement réjoui par les bagarres dans la salle et dans la rue, qui lui rappellent le bon temps des *Hurlements en faveur de Sade*. « Jamais tant de violence directe n'avait accompagné si dignement un film, lui-même sans doute le plus violent qu'on ait jamais pu voir. »

En revanche, aucune illusion concernant les critiques, bonnes ou mauvaises. « J'ai lu une dizaine d'articles *favorables* (mais aucun n'a été vraiment capable de comprendre *pourquoi et comment* ce film est si étonnant). Deux ou trois articles seulement étaient *contre* ; mais tous jusqu'ici avaient quelque chose de sournois et de *respectueux* (par lâcheté, évidemment). La règle, pour les adversaires qui *osaient signer* leur désapprobation, c'était de dire, risiblement, que *le livre* (qu'ils n'ont ni lu ni compris) était important et admirable, mais que le film n'est pas clair et peu convaincant! Ainsi je trouve, *a posteriori*, de faux admirateurs du livre, qui "s'interrogent" sur "l'utilité" de le porter à l'écran. Avant, ils n'en avaient jamais parlé.

Bon: on va faire *encore pire* la prochaine fois. »

Chœur des crétiens

Ce « pire », en réponse à la platitude des commentaires parus après la sortie du film, c'est un nouveau film dont le titre signale le peu de cas que Debord fait de son public et des opinions, bonnes ou mauvaises, que le troupeau porte sur son œuvre autant que sur son temps : *Réfutation de tous les jugements tant élogieux qu'hostiles qui ont été jusqu'ici portés sur le film « La Société du Spectacle »*.

Il en profite non seulement pour témoigner son mépris des si soudains prolixes glossateurs de sa pensée – « Ceux qui disent qu'ils aiment ce film ont aimé trop d'autres choses pour pouvoir l'aimer; et ceux qui disent ne pas l'aimer ont, eux aussi, accepté trop d'autres choses pour que leur jugement ait le moindre poids. » –, mais affine au passage son analyse des ultimes soubresauts d'un monde qui agonise non par la faiblesse de son organisation sociale mais au contraire parce que, régnant sur des « locataires mal logés du territoire de l'approbation », il n'a, fait inédit dans l'histoire moderne, plus aucun adversaire apte à le désapprouver, ni par conséquent d'ennemi en mesure de le combattre.

Le 27 avril 1970, dans une lettre circulaire aux membres de l'I.S., Debord réaffirmait l'importance de *l'éclat* pour la diffusion des thèses de l'I.S. : « L'imbécile, surtout quand il est scandalisé, est une bonne caisse de résonance. »

On se doute que l'imbécile n'est pas une catégorie restrictive. Il correspond à la liste *nullement exhaustive* de ses adversaires décomposés que Debord trace dans *La Véritable Scission* : « historiens bourgeois, policiers, grands bureaucrates, semi-prositus contemplatifs, gauchistes propriétaires de divers petits appareils hiérarchiques »...

L'adversaire en soi, c'est le spectateur, lequel n'appartient à aucune classe déterminée ; il se caractérise par ses impostures, ses impensées, son opposition rageuse ou somnambulique à la diffraction, au double mouvement hélicoïdal du temps dans les interstices duquel un esprit résolu ne cesse d'amplifier les brèches.

Qu'il soit question d'*adversaire* signifie d'abord que la guerre de la subversion est incessante. L'attitude de Debord, dans les années soixante-dix, puis quatre-vingts, est résumée par la formule qu'il énoncera dans une lettre à Lebovici, le 12 juin 1982 en apprenant que celui-ci souffre d'un cancer : « Vous connaissez mon sombre pessimisme, mais qui toujours prend fin au pied du mur du combat. »

Ce pessimisme concernant le pourrissement d'un monde morbide va se radicaliser pour ne plus décroître. Cela ne l'empêchera jamais néanmoins de fournir les plus fins conseils et toute l'aide théorique et tactique qu'il pourra apporter à quelques complices révolutionnaires, afin d'attiser le feu à chaque fois qu'éclatera en Europe un foyer d'insurrection, comme au Portugal en avril 1974 ou en Espagne en 1980.

Pauvre Portugal !

Réfutation de tous les jugements, daté d'octobre 1975, est en partie illustré par des actualités consacrées au Portugal. Un sous-titre indique que le 7 février 1975 la fédération de trente-huit usines a condamné *de facto* et en bloc staliniens, syndicats et ministres. « La lutte des classes au Portugal », énonce plus loin Debord, « a été d'abord et principalement dominée par l'affrontement direct entre les ouvriers révolutionnaires, organisés en assemblées autonomes, et la bureaucratie stalinienne enrichie de généraux en déroute. »

Le retard économique du Portugal rend la situation comparable à celle de 1968 en France. Et, comme en 68, la situation insurrectionnelle échouera principalement pour les mêmes raisons : dans les deux cas, le déploiement d'ores et déjà irréversible du spectaculaire intégré donne un considérable avantage aux profiteurs de la passivité.

La crise portugaise est une crise de croissance du Spectacle, le passage d'un vieux régime concentré à une administratin intégrée plus conforme aux diktats du capitalisme moderne. Glacial et venimeux comme un reptile, le Spectacle change aussi de peau en muant. Le sens ultime de la crise portugaise est dès lors le même que, quinze ans plus tard et à une plus considérable échelle, celui de l'effondrement du mur de Berlin ou de la répression des étudiants chinois par Deng Xiaoping : un tressaillement de croissance de la planète Spectacle.

Dans *Réfutation*, Debord met en parallèle la compréhension des tenants de la crise portugaise et celle de l'imposture que représente le présent d'un « Ministère de la Qualité de la Vie » fait aux Français par le gouvernement giscardien: « C'était tout simplement, comme disait Machiavel, "afin qu'ils conservassent au moins le nom de ce qu'ils avaient perdu". »

Ce qui a changé, entre 1968 et les crises portugaise et espagnole, ce n'est donc pas « cette vieille canaille d'époque », mais sa décision à lui, Debord – contresignée par tous ses livres désormais –, de ne pas davantage laisser s'exprimer sur son propre cas sans réplique les larbins médiatiques, que sur l'état de décomposition avancé d'un

monde dont ils méconnaissent les rouages avec le même aveuglement qu'ils emploient à le servir.

Debord déconsidère toute volonté d'amoindrir ses révélations par de basses interprétations fondées sur une hypothétique rage, la mélancolie, ou le dandysme... « La théorie critique qui accompagne la dissolution d'une société », lance-t-il, « comprend, décrit et s'emploie à précipiter un mouvement qui se déroule effectivement sous nos yeux ».

Aucune posture psychologique, nulle pose esthétique ne sont ici de mise. C'est de *pensée* qu'il s'agit, autant que de pratique et, indissociablement, d'une poésie puissamment pertinente.

Ne tarissant pas de conseils à l'attention de ses correspondants portugais, Debord n'en est pas moins définitivement dégrisé par l'expérience malheureuse de 68. Les raisons de l'avortement de toutes les insurrections prolétariennes, il les connaissait en théorie ; en 1968 s'y est ajoutée l'expérience pratique des *impedimenta* qui enlissent puis dévorent définitivement les meilleures volontés rebelles.

« Je sais bien », écrira-t-il à Jaime Semprun le 28 mars 1986, « que toute “avant-garde”, le milieu révolutionnaire en général, est le lieu de la névrose, de l'ignorance, de l'incapacité (et d'ailleurs aujourd'hui tous les autres lieux de la société sont pires, aussi à cet égard). »

À la prolifération de l'omnipotence spectaculaire s'ajoutent donc les insuffisances des rares révolutionnaires prêts à agir.

Dans le Portugal de Spinola comme au temps du Congo de Lumumba, Debord enjoint les camarades avec lesquels il est en contact d'adopter une perspective théorique radicale et globale. Ne pas se contenter de dénoncer localement une « démocratisation » de fleuristes, mais mettre en question le modèle dont elle s'inspire, celui du fourre-tout capitaliste contemporain tel qu'il triomphe ailleurs en Europe de l'Ouest.

La seule méthode reste celle, sans plus de relâche que d'illusion, de la dénonciation précise, informée, critique et sans concession de chaque discours, chaque action, et de toutes les propositions et réformes adoptées par le nouveau gouvernement d'union stalino-socialo-libéral qui succède en 1975 au despotisme engoncé de Salazar.

Précisément parce que les Portugais ont pu étudier à loisir en ses moindres détails la tyrannie isolationniste du vieux fasciste féru d'économie politique, ils doivent moins que quiconque se laisser conter fleurette – à coups d'œillades et d'œillets – par les promesses d'une démocratie bourgeoise dont tous les rouages sont dénoncés partout ailleurs. « Le Portugal connaît, mieux que tout autre pays, *le secret de l'État* », écrit Debord à Monteiro. « Il l'a vu quarante-huit années à l'état pur. Il faut donc dépasser l'État, par la démocratie ouvrière *en armes* (dépasser le stade bureaucratique électoraliste et syndical qui se présente joyeusement; et qui d'ailleurs ne se présente que *pour perdre*). »

Hélas, les quelques Portugais avec lesquels Debord est en contact finiront comme les soixante-huitards avant eux par succomber au classique syndrome de la dissociation entre la théorie et la pratique, soit par un activisme sauvage sans visée stratégique, soit par une inertie bavarde et à contre-temps.

« Je crois que vous avez trop pris plaisir à arrêter les tanks », écrit Debord à Monteiro en mars 1975, « et enfoncer des portes de prison. Il fallait le faire, mais pas en une si longue exclusivité car bien d'autres l'auraient fait de toute façon; tandis que personne n'a dit ce que vous auriez pu dire dans le moment où vous vous taisiez. »

À cette pratique vide des agitateurs portugais, puérilement joueuse, dénuée de son appendice théorique – chargé sinon de prévoir du moins de décrire au jour le jour les variations du mouvement, annonçant et dénonçant la moindre compromission, guettant le plus léger souffle d'une ligue des intérêts contre-révolutionnaires –, se mêle une absence complète de sens du *kairos*. De sorte que lorsque ses correspondants l'appellent, en avril 1975, à venir « voir » en personne à Lisbonne les progrès du mouvement, Debord leur signifie qu'il est trop tard.

Il refuse ces palmes messianiques proposées par des apôtres que leur « honteuse inactivité » a engourdis au point de l'imaginer profiter « d'un moment de tourisme inactif, dans l'atmosphère des cafés intellectuels d'un pays en révolution ».

Le 15 novembre 1975, Debord écrit à Monteiro et ses amis une longue missive dans laquelle il met les points sur les i de son ire : « Je serais évidemment tout disposé à soutenir le mouvement lui-même, non comme vous dites par mon “expérience” – tout le monde au Portugal doit avoir plus que moi l'expérience de la situation actuelle – mais avec mes quelques *talents* par lui utilisables (comme analyste des rapports de forces en jeu, au jour le jour ; et comme expert militaire) là où il se serait donné les formes de conscience et d'organisation pratique qui appelleraient ce genre d'emploi de mes capacités. Mais justement, il est clair que vous ne faites pas vous-même partie d'un tel mouvement, à ce sens. »

Et donnant en quelque sorte le meilleur exemple d'une théorie pratique, Debord conclut sur l'importance stricte de conclure : « *Voir* n'est jamais rien, en suivant de près mille détails particuliers, pour n'en tirer que cette seule vaste généralité que “tout avance bien” ; ce qu'il faut partout, c'est savoir *conclure*. »

Comme, le 8 juin 1968, « à l'aube », Debord avait conclu *en style* (pastichant Aragon : « Honteuse fin de ce printemps /Qui commençait aux barricades /Ne l'oubliez plus camarades /Le stalinisme a fait son temps. »), il conclura *en style* sa participation théorique à la crise portugaise, par un détournement des *Poésies* de Lautréamont – mêlant les pastiches de Pascal, Vauvenargues, Dante, La Bruyère, Machiavel... – dédié aux ouvriers portugais et envoyé en tract à Monteiro :

« Le prolétariat portugais dit encore que, tant que ses amis ne mourront pas, il ne parlera pas de la mort. Il ignore que le temps n'attend pas, que la bonté ne suffit pas, que la chance est changeante, et que la méchanceté ne rencontre jamais de générosité assez grande pour la satisfaire. »

Le nouveau Portugal rentré dans le rang est définitivement rayé du portulan subversif qu'a toujours suivi Debord depuis sa plus enflammée jeunesse. Le 10 janvier

1982, il écrira à Jean-François Martos une lettre sévère et définitive sur ce pays d'esclavage: « De la pseudo-langue aux tristes mœurs, on voit vite que le Portugal, depuis trois siècles, n'a vraiment travaillé avec succès qu'à se faire le pur contraire de l'Espagne. Donc, à qui aime l'Espagne, le Portugal ne peut pas plaire. »

Trappe italienne

Au vieux schéma des réunions avant-gardistes, Debord privilégie désormais l'amicale complicité intellectuelle avec quelques esprits épars hors-pair comme Gianfranco Sanguinetti ou Gérard Lebovici.

C'est précisément sur la base de sa vive amitié avec Sanguinetti que s'élabore le projet « Censor », porteur, concernant l'Italie ensanglantée des Brigades Rouges, de nouvelles révélations sur le pouvoir, ceux qui le visent, ceux qui s'y maintiennent, et tous leurs complices déclarés ou discrets, collaborateurs couards ou obséquieux opportunistes faisandés.

Fortement appuyée par Debord – qui traduira en français le *Véridique rapport sur les dernières chances de sauver le capitalisme en Italie* –, l'opération « Censor » constitue d'abord une pertinente application de quelques thèses de *La Société du Spectacle*, démontrant que les stalinien – en l'occurrence le PCI et les syndicats italiens – sont les meilleurs alliés objectifs du capitalisme moderne, par conséquent *les pires ennemis grimés du prolétariat*.

Le Véridique rapport est à la fois un pamphlet, un piège et une démonstration. La logique en est celle d'un texte anonyme de 1841 intitulé *La Trompette du Jugement dernier contre Hegel l'athée et l'antéchrist*, conçu par Bruno Bauer et où, sous couvert de dénoncer l'irrégiosité de l'auteur de la *Phénoménologie de l'Esprit*, Bauer le range en réalité dans le camp de l'athéisme afin d'outrager concrètement les bigots hégéliens de droite.

Mais d'avantage que Bauer, c'est évidemment Machiavel dont Sanguinetti, foncièrement influencé par Debord, sut reprendre si dignement l'héritage de ruse grandiose.

Dans son *Véridique rapport*, « Censor » est censé livrer à la bourgeoisie au pouvoir les moyens de se préserver par la considération de ses intérêts les moins apparents mais les plus cruciaux.

En creux, Sanguinetti, au long d'une analyse froidement minutieuse, expose les rouages de l'organisation spectaculaire occidentale. Sous le prétexte d'en dénoncer les failles et d'en prévenir les défaillances, l'astucieux Censor décortique le fonctionnement du capitalisme moderne, révélant du même coup – là est le piège – l'inconscience qu'en ont ceux qui y participent pourtant à un niveau essentiel : les *managers* et les *mass-medias*.

Sous un masque cynique, hautain, manifestement très informé des coulisses du gouvernement et des partis italiens, de leurs desseins comme de leurs insuffisances, Sanguinetti additionne les constatations cinglantes :

Le capitalisme contemporain dispose du potentiel de *coercition* le plus redoutable jamais imaginé par les pires tyrans de l'histoire réunis ; ce potentiel repose sur une puissance d'*illusion* sans précédent, capable de persuader les nouveaux serfs que leur subordination participe à leur bien-être.

Les tentatives de contestation de ce système sont d'autant moins susceptibles de nuisance qu'elles ne portent presque jamais sur sa globalité ; son règne est d'autant plus assuré qu'il est démocratique à la superficie, proposant un libre choix entre de minables marchandises interchangeables que nul n'a élues mais que tous sont sommés de désirer.

Et pourtant, les maîtres actuels de ce système, loin d'être omniscients, sont de pusillanimes imbéciles qui méconnaissent les lois intimes de leur propre absolutisme. Commentant un quotidien italien qui prétendait envier Giscard aux Français, Sanguinetti masqué énonce, avec une ironie d'airain : « Il est bien vrai que notre classe politique, considérée dans son ensemble, et une fois faites les dues exceptions, ferait honte à une tribu de pygmées; mais ce n'est tout de même pas une raison suffisante pour se moquer de notre voisine, la malheureuse France, en prétendant lui envier des hommes politiques dont aucune tribu de Watusi ne voudrait se contenter. »

Droite et gauche confondues, les journalistes italiens tombèrent comme un seul somnambule dans le piège de Debord et Sanguinetti, et tous leurs lecteurs informés ou

éberlués avec eux. « Que la majorité de nos journalistes ne savent pas écrire », sardonisera Sanguinetti dans un second temps, « on le savait ; maintenant on sait qu'ils ne savent même pas lire. »

C'est le moins qu'on puisse dire.

Papillonnant de vaines gloses pour pallier leur ignorance, les commentateurs eurent pour principal souci de deviner quel haut fonctionnaire au parfum, quel magnat si bien renseigné, quel redoutable Talleyrand de la Péninsule se dissimulait derrière Censor. Tous y subodorèrent un ultra conservateur qui ne tançait aristocratiquement les gouvernants qu'afin de les faire remédier à leur fragilité, soucieux par conséquent de renforcer leur système.

Dans un appendice rédigé en décembre 1975, *Preuves de l'inexistence de Censor par son auteur*, Sanguinetti révéla son identité et fustigea tous les bernés, invectivant en bloc et selon leur mérite les membres des instances dirigeantes, d'opposition, ou journalistiques italiennes.

« On pourrait continuer à citer bien d'autres vérités contenues dans le *Véridique Rapport*. Ce sont des vérités si simples, du reste, que n'importe qui est obligé de les admettre, une fois qu'elles sont dites; mais ce sont des vérités assez atroces pour qu'aucun dirigeant, jusqu'ici, n'ait voulu les dire: ce sont les vérités *de ce monde*; et si elles ne plaisent pas, c'est ce monde qu'il faut transformer. Et puisque personne, entre tous ceux qui ont écrit de longs articles sur Censor, n'a protesté contre aucune de ces atrocités, selon le principe "qui ne dit rien consent", toutes ces belles salopes les ont acceptées. Il faudra s'en souvenir. »

Le panneau en forme de pamphlet connut un vif succès médiatique et commercial qui en redoubla la démonstration. Il servit à divulguer la faille foncière du capitalisme : l'*incapacité* radicale de ses plus patentées crapules, associée à la veulerie consubstantielle des bureaucrates staliniens et à l'hyperbolique bêtise des observateurs médiatiques.

Le prince de notre temps est un crétin cornac menant le pachyderme Économie en zombie, sans soupçonner sa puissance, sans même connaître les premiers principes de son anatomie.

« J'étais assez averti quant à la décadence du monde », écrit Debord à Sanguinetti le 26 octobre 1975, « et je ne doutais pas du fait que l'Italie, comme la France et la plupart des pays, est gouvernée par des imbéciles. Mais, tout de même, à ce degré, c'est presque effrayant. »

Bluff en Espagne

Retournant cette frayeur contre l'adversaire, l'intrépide stratège va bientôt organiser en Espagne ce que lui-même qualifiera de plus belle victoire depuis 1968.

À l'heure où, à l'image du reste du monde, le franquisme se modernise en quelque chose d'autre, Debord prend acte de la dissolution d'une opposition prolétarienne maintenue sous l'emprise narcotique des syndicats stalinien. Il sait également que jusqu'à « la légende d'une opposition ouvrière » a disparu, affaiblissant toutes les chances d'une révolution par la simple conscience de cette faiblesse qu'en peuvent avoir ses ennemis. Il s'agit seulement d'empêcher la cohérence satisfaite de gouverner en provoquant la division en son sein.

C'est ainsi une forme extrême de bluff qu'opère l'*Adresse aux libertaires* diffusée clandestinement en Espagne en 1980. Agitant les buissons d'une insurrection anarchiste dont le contrôle échapperait aux concessions diplomatiques de la CNT, ce texte d'analyse et de critique radicales du syndicalisme stalinoïde va aboutir très concrètement à l'acquittement inconditionnel des plus farouches membres du Groupe Autonome de Madrid emprisonnés à Ségovie.

Le 28 novembre 1980, dans une lettre à Lebovici, Debord se réjouit de ce coup de « très bon poker » qu'il vient de jouer, où, comme son *Kriegspiel* en offre la possibilité, la victoire a été obtenue sans bataille, « par la seule manœuvre ».

La théorie a culminé en sa propre glose pratique, confirmant la singulière dialectique de pénétration et de retrait opérée par Debord depuis toujours. Et ce retrait, si favorable à la diffraction, autrement dit à sa puissance réelle d'opacité déviant le cours du monde, Debord le parachève en l'occurrence par le refus catégorique de se rendre à Madrid comme il avait refusé d'aller à Lisbonne, à l'invitation des prisonniers

libérés, jouir de ce « plus étourdissant succès depuis 1968 » en prenant « la direction de leur autonomie ».

Hélas, après le Portugal, cette Espagne que Debord aime tant suit le planétaire destin dérisoire que lui a réservé le Spectacle en rapide expansion. *L'Adresse aux libertaires* ne laissait planer à ce sujet aucune illusion : « Désormais tout s'aggravera, en Espagne comme partout ailleurs », y prédisait Debord. « On constate universellement que la vie des gens et la pensée des dirigeants se dégrade chaque jour un peu plus, et notamment dans ce malheureux "Marché commun" où tous vos francisés au pouvoir promettent de vous amener comme si c'était une fête. La production autoritaire du mensonge y grandit jusqu'à la schizophrénie publique, le consentement des prolétaires se dissout, tout ordre social se défait. L'Espagne ne deviendra pas paisible puisque, dans le reste du monde, la paix est morte. »

À ce délabrement généralisé s'ajoutent, comme au Portugal, les crétines querelles narcissiques entre des apprentis de la subversion qui, là encore, ne savent pas conclure. L'habituelle névrose de groupe va vite faire imposer les rares volontés sérieusement révolutionnaires. La mythomanie calomnieuse d'un des membres sème la pagaille, provoquant le dédain désabusé de Debord qui, à l'inverse de tous ses contemporains stalinoïdes ou fascistoïdes, n'a strictement jamais *déliré*.

Il cesse enfin sa participation à l'élaboration d'un disque de chants révolutionnaires, sentant que le *kairos* est raté et que le temps des cerises ne reviendra plus.

Écrites par lui, une de ces chansons exprimait :

« Mais nous ne regrettons rien,

parce que tel est le chemin.

Regarde...

La nuit sans compagne,

la face vide du temps.

Regarde...

La folle désapprobation,

le silence et l'oubli. »

Comme le *Gestell* double l'*Ereignis* – à la manière d'un négatif photographique ou d'une tête de Janus, expliquait Heidegger en 1969 –, la *face vide du temps* (*el rostro vano del tiempo*) souligne l'envers de la diffraction dont les pointillés crépitent de plénitude.

Pour contrecarrer cette vacuité collective qui résorbe les meilleures intentions – ce qu'auront amèrement dévoilée les désillusions espagnoles –, Debord répondra en 1982 par une inversion de l'envers – « dans un rêve je voyais une Espagne à l'envers » dit une autre chanson –, opposant à la désolation de ce monde vain sa propre pratique du vide : sous la forme d'un film fantôme intitulé *De l'Espagne*.

De ce projet jamais réalisé, ne demeurera, au grand contentement de Debord, que le contrat : « Fuyant tout espagnolisme, il conviendrait de traduire à l'écran, non ce que tous les étrangers (européens, américains, japonais, etc...) peuvent imaginer sur la question et pas davantage ce que les espagnols peuvent croire, mais : ce que l'Espagne est réellement. »

Lorsque, à l'été 1986, Jaime Semprun envoie à Guy et Alice le disque *Olé* de Coltrane – que Debord dit, dans une lettre datée du 1^{er} juillet, écouter tous les jours (je l'écoute moi-même au moment précis où j'écris ces lignes) –, il revient sur son film *De l'Espagne*, dont il se félicite de l'invisibilité : « J'aurais fait à l'Espagne une statue en vide, une profonde statue en rien. Quel plus bel hommage ? »

Labyrinthe éblouissant

L'occasion des louanges s'est envolée depuis longtemps. Entre l'hommage vide à une nation évanouie et le panégyrique consacré à la perfection d'un homme seul, est venu pour cet homme le moment crucial de *tancer son temps*.

Un chef-d'œuvre de pensée, de puissance et de poésie signe le retour et l'adieu de Debord au cinéma ; il s'agit du splendide *In girum imus nocte et consumimur igni*, dont le personnage principal est le Temps, comme celui de *La Société du Spectacle* était la voix de Debord.

In girum parachève le genre des mémoires méditatives, constituant en outre un sommet d'irrévérence envers l'asservi contemporain – dédaigneusement désigné par synecdoque comme « le public du cinéma » –, lequel a sur l'esclave antique, le serf médiéval et le prolétaire moderne le désavantage d'être sourd au tintement de ses chaînes et aveugle aux écailles de leurs fausses dorures, assidu à toutes les formes de léthargie divertissante, agglutiné des fourmillements embouteillés, recroquevillé dans les clapiers arrogamment bâtis par des urbanistes en mal de miradors, empoisonné par de pervers spécialistes agro-alimentaires et vêtu selon l'inélégance uniformisée de la mode : bref, *le cadre*.

Autant dire tout-un-chacun.

Dans une des notes accompagnant *In girum*, Debord revendique la singulière alliance d'un lyrisme à l'indubitable beauté avec une virulente critique sans concession de « l'horreur de la société actuelle, sa misère honteuse (habitat, nourriture, illusions et névroses), les cadres, leurs déclarations, leurs pensées ».

Le cadre, avait montré *La Véritable Scission*, appartient dans une société spectaculaire à la couche sociale majoritaire. Celle-ci, explique d'emblée *In girum*, est constituée « des petits agents spécialisés dans les divers emplois de ces “services” dont le système productif actuel a si impérieusement besoin : gestion, contrôle, entretien, recherche, enseignement, propagande, amusement et pseudo-critique. »

Longtemps je n'ai connu de ce film exceptionnel, sans doute le plus beau et le plus profond de toute l'histoire du cinéma, que son texte et quelques-unes de ses images reproduites. Dans *Les intérêts du temps* – où les propos « debordiens » du frère du narrateur m'appartiennent –, la description que j'en trace – d'après une cassette vidéo imaginaire, si bien que la première phrase du chapitre *Un beau jour* est, évidemment, une fiction (« Pour la première et sans doute la dernière fois de ma vie, je suis venu à un livre par le biais de la télévision... ») : je ne suis *jamais* venu à un livre autrement que par le biais d'un autre livre ... – est fondée en réalité sur les *Œuvres cinématographiques complètes*, le film étant d'ailleurs, lorsque je rédigeai mon roman, introuvable. Il circule désormais abondamment sur internet – ce qui rédime un tantinet,

comme tout emploi « pirate » du réseau, cette invention cybernétique de l'armée américaine...

En me quittant, Emmanuel m'a tendu une cassette-vidéo avec un air de conspirateur, comme s'il s'agissait d'un film porno: «Tu verras, ça amenuise considérablement les bredouillis de la baudruche Débrouille.»

Et en effet c'était un beau film. In girum imus nocte et consumimur igni, de Guy Debord. Les murs de mon studio résonnent encore de ces phrases claires, nettes, énoncées d'une voix lente, sûre, posée, solide et trempée comme une flamme d'acier sonore. «...ce sont des salariés pauvres qui se croient des propriétaires, des ignorants mystifiés qui se croient instruits, et des morts qui croient voter...» «..la consommation ostentatoire du néant...» «..la façade du ravissement simulé...» «...serviteurs surmenés du vide...» «...on n'a jamais vu d'erreur s'écrouler faute d'une bonne image...» «...de même que les théories doivent être remplacées, parce que leurs victoires décisives, plus encore que leurs défaites partielles, produisent leur usure, de même aucune époque vivante n'est partie d'une théorie: c'était d'abord un jeu, un conflit, un voyage....»

Il cite les classiques chinois, les grands stratèges, les Grecs, les soufis, on voit des extraits de films, de documentaires, de publicités, des plans de Florence, de Venise, de Paris («Il y avait alors, sur la rive gauche du fleuve – on ne peut pas descendre deux fois dans le même fleuve, ni toucher deux fois une substance périssable dans le même état –, un quartier où le négatif tenait sa cour.»), on entend du Couperin, Whisper not d'Art Blakey. Puis soudain: « Nous étions venus comme de l'eau, nous sommes partis comme le vent » et sur l'écran le portrait incandescent d'un homme qui me séduisit aussi implacablement qu'une phrase musicale, au point que je voulus aussitôt découvrir les lignes et les pages qui avaient pu jaillir d'un tel regard.

C'était Jean-François-Paul de Gondî, le cardinal de Retz, écrit «de Rais». Un saint aussi solaire que solitaire.

C'est ainsi par le biais d'*In girum* que j'ai révélé l'origine du titre de mon roman, homonyme d'un excellent pamphlet du cardinal de Retz.

Selon la pensée juive, la Thora, qui narre la création du monde, fut mystiquement rédigée par avance. Cette *saillie* scripturaire (au double sens d'une avance et d'un

assaut) n'est envisageable qu'à distinguer *qualitativement* le temps de la pensée de celui de la société. Debord la revendique à sa manière, à la fois comique et subtile, dans une plaisante déclaration servant de bande-annonce au film, se plaçant dans la position cabalistique de rivaliser avec la création en la précédant, *et en la renversant* :

« Au moment de créer le monde, j'ai su que l'on y ferait un jour quelque chose d'aussi révoltant que le film de Guy Debord intitulé *In girum imus nocte et consumimur igni*, de sorte que j'ai préféré ne pas créer le monde.

Dieu »

La saillie cabalistique reparaît dès le générique du film, précisant qu'il fut « achevé en mars 1978 ». La date n'a rien d'anodin. À Jaap Kloosterman, qui traduit *La Société du Spectacle* en néerlandais, Debord précisait le 18 juin 1973 la raison pour laquelle il préférerait dater le *Manifeste du parti communiste* de 1847, année de sa rédaction, et non de 1848, année de sa parution entravée : « Ainsi, on rappelle facilement que le manifeste est formulé avant la bataille. » Dans le cas d'*In girum*, il s'agit évidemment de « fêter » les dix ans de Mai 1968, mais en insistant sur l'avance (*mars* 1978) que Debord a toujours eu sur toutes les entreprises d'amoindrissement et de falsification de la dernière des vraies révolutions françaises.

Le film se déploie en deux thématiques, la misère (du Spectacle) et la guerre (de la subversion), et s'articule selon deux axes, l'un critique (le délabrement de notre temps), l'autre historique (la participation des situationnistes aux troubles révolutionnaires les plus récents) ; ces deux thématiques et ces deux axes constituent la trame de tout le film, passant alternativement au second plan sans jamais entièrement se laisser oublier.

In girum est conforme à l'idée que le temps, héros du film, est à la fois notre ennemi et notre ami.

Le temps, comparé par Debord à l'écoulement de l'eau, a inexorablement amené la société à cet état déplorable dans lequel elle croupit « derrière la façade du ravissement simulé ». Pourtant la diffraction, évoquée par Debord sous la forme du crépitements luciférien du feu – « l'éclat de l'instant », « le point culminant du temps » –, n'aura pas manqué d'assaillir de toutes ses forces juvéniles cette société en voie de

décomposition aggravée. « Mais l'eau du temps demeure qui emporte le feu, et l'éteint. Ainsi l'éclatante jeunesse de Saint-Germain-des-Prés, le feu de l'assaut de l'ardente "brigade légère" ont été noyés dans l'eau courante du siècle quand elles se sont avancées "sous le canon du temps..." »

In girum ne formule pourtant aucun désespoir – ce n'est pas le genre de Debord – ni aucune résignation. La première image du film constitue un terrible tableau de la passivité – des spectateurs (au sens commun) vus de face, hypnotiquement amassés dans une salle de cinéma, ce qui ramène au « point de vue de la boule neige » d'Abel Gance, adopté dès *Sur le passage*, et témoigne là encore de cette échappée hors de la catalepsie sociale, consubstantielle à la pensée de Debord –, comme le travelling vénitien de la dernière séquence est une splendide illustration du poème mouvant – puisque la formule triomphalement irréconciliable : « La sagesse ne viendra jamais », est appuyée par l'indication que rien n'est irrémédiablement consommé : « À reprendre depuis le début ».

La beauté spéciale de cet ultime film de Debord réside autant dans la remémoration d'un Paris qui n'est plus que dans l'offense faite au lamentable public du cinéma, dont cette seule passion résume le mauvais goût intrinsèque de son existence délabrée.

« Quel respect d'enfants pour des images ! Il va bien à cette plèbe des vanités, toujours enthousiaste et toujours déçue, sans goût parce qu'elle n'a eu de rien une expérience heureuse, et qui ne reconnaît rien de ses expériences malheureuses parce qu'elle est sans goût et sans courage : au point qu'aucune sorte d'imposture, générale ou particulière, n'a jamais pu lasser sa crédulité intéressée. »

Lorsque Debord évoque la disparition du vieux Paris et de son peuple, expert en barricades et qui avait su se faire craindre des rois, c'est encore sous la forme d'une dénonciation rigoureuse de ce qui a succédé à « la brève capitale de la perturbation ».

« La marchandise moderne n'était pas encore venue nous montrer tout ce que l'on peut faire d'une rue. Personne, à cause des urbanistes, n'était obligé d'aller dormir au

loin. On n'avait pas encore vu, par la faute du gouvernement, le ciel s'obscurcir et le beau temps disparaître, et la fausse brume de la pollution couvrir en permanence la circulation mécanique des choses, dans cette vallée de la désolation. Les arbres n'étaient pas morts étouffés; et les étoiles n'étaient pas éteintes par le progrès de l'aliénation. Les menteurs étaient, comme toujours, au pouvoir; mais le développement économique ne leur avait pas encore donné les moyens de mentir sur tous les sujets, ni de confirmer leurs mensonges en falsifiant le contenu effectif de toute la production. »

Le thème de la perte, dans la partie qui retrace l'histoire de cette singulière « guerre » que Debord et ses amis menèrent « avec la terre entière, d'un cœur léger », pourrait aisément s'apparenter à une forme de mélancolie, ce qu'elle n'est pourtant pas. La tristesse de ton qui émane parfois du film tient à la lassitude d'avoir toujours eu, et seul, raison.

Les menteurs, eux, sont inlassables.

Le labyrinthe du titre est donc aussi le lieu de sa retraite en vue d'une contre-offensive ; car la consommation tournoyante dans les ténèbres se renverse, conformément au mode du palindrome, pour devenir l'éclat inapparent qui fourbit ses scintillations en se drapant d'obscurité.

« L'ombre », commente Heidegger, est « le témoignage aussi patent qu'impénétrable du radieux en son retrait. »

Quant au thème du diable, soit celui *par qui transite la scission* (*diabolos*, « qui désunit »), il doit être conçu *en partie* sur le mode d'une revendication ironique : « Quand on ne veut pas se ranger dans la clarté trompeuse du monde à l'envers, on passe en tout cas, parmi ses croyants, pour une légende controversée, un invisible et malveillant fantôme, un pervers prince des ténèbres. Beau titre, après tout : le système des lumières présentes n'en décerne pas de si honorable. »

Et comme le renversement est sa substance, la formule éponyme d'*In girum* est encore reprise à la fin du film, mais appliquée aux spectateurs eux-même : « Elle est devenue ingouvernable, cette “terre gâtée” où les nouvelles souffrances se déguisent

sous le nom des anciens plaisirs ; et où les gens ont si peur. Ils tournent en rond dans la nuit et ils sont consumés par le feu. Ils se réveillent effarés, et ils cherchent en tâtonnant la vie. »

La question du rapport entre les images et le texte est abordée d'une manière inédite, pour la raison que le texte, conçu *en vue* du film (à la différence de *La Société du spectacle*), est aussi conçu afin de contrecarrer ce que les images du film risquaient d'amoindrir dans la pensée et le propos de Debord. « Un film », exprime le film, « qui méprise cette poussière d'images qui le compose ».

Dans une note où Debord différencie l'usage des films détournés dans *La Société du Spectacle*, de ceux d'*In girum*, il signale que le thème du second n'est pas le Spectacle, « mais la vie réelle », qu'illustrent toutes les images tournées par Debord lui-même (à Venise, à Paris), mais aussi d'une certaine manière les extraits de films qu'il distingue des extraits d'actualités dont la première partie, consacrée à la misère du cadre, est tissée.

Il y a ainsi un aspect ironico-héroïque dans les « citations » de films, comme la bande annonce de *Robin des Bois* – « L'homme qui entra dans la légende par ses actes téméraires en faveur des opprimés... un homme sans peur qui n'hésita pas à lutter seul contre un tyran... » – en conclusion d'une partie où Debord des Villes dénonce la misérable tyrannie de notre temps ; où encore cet extrait de *Zorro* révélant à un « vieil intellectuel » agonisant son identité, pour ponctuer le moment où Debord, après avoir démontré qu'il n'avait jamais été dupe de l'insignifiance et de la fausseté des images, déchire le voile et aborde « l'examen d'un sujet important : moi-même ».

La clef de cet apparent paradoxe qui consiste à faire un film grandiose en réfutant l'essence du cinéma – « Les images existantes ne prouvent que les mensonges existants » – réside, *mais pas seulement*, dans la bande-son.

La musique, d'un goût sans faille (Couperin, Art Blackey, Benny Golson : « L'emploi de la *musique* », précise une note du 31 mai 1989 – bien après donc que Debord a interdit toute projection d'un film qui a dès lors rejoint l'invisibilité dont il est

issu –, « a toujours une intention positive, “lyrique”, jamais distanciée. »), alliée à la voix de Debord (au ton volontairement « monotone et froid, un peu lointain » précise une note pour l’ingénieur du son), engage une très palpable *critique de la séparation*, que renforce l’unité et la cohérence du discours de Debord. Cette cohérence, qui sert de trame à l’émiettement des images sur l’écran, est autant celle de la pensée de Debord que de sa vie et de son œuvre ; aussi ce dernier film est-il un hommage rendu à tous les précédents, dont on aperçoit quelques très reconnaissables extraits.

On ne peut pleinement apprécier le sens d’*In girum* sans l’avoir lu pour ce qu’il est : le parachèvement des *Œuvres cinématographiques complètes*. Qu’un livre porte un tel titre est en soi une belle démonstration du peu de cas à faire du cinéma sur celluloïde !

Dans une lettre à Lebovici du 8 mars 1978, Debord évoque « le montage du livre », et l’unification de la description des images qui y sont reproduites : « Ne pas souligner ici un détail de 10 secondes alors qu’ailleurs toute la brigade légère effectuerait sa charge en quatre mots. ».

Et en effet, les descriptions des extraits détournés, quand elles ne sont pas d’une sobriété tranchant avec l’enthousiasme crétin du cinéphile traditionnel, forment parfois un commentaire éloquent de l’intention qu’y a mise Debord, soit ironique, comme pour ce « vaste lit permettant, en principe, d’accueillir deux simulatrices à la fois », soit héroïque : « Zorro, revolvers aux poings, tient en respect son ennemi. Puis il galope, poursuivi par les complices, et les foudroyant de temps à autre comme un Parthe, sans même prendre la peine de se retourner. »

Comme son titre l’indique, *In girum* est un film nocturne et enflammé. Il raconte le véritable combat contre les simulacres illuminés d’une fausse vie ayant envahi le monde, ultime film de Parthe où Debord foudroie ses ennemis un à un, sans prendre la peine de se retourner. « Ni retour ni réconciliation. »

Le film *La Société du Spectacle* avait été suivi d’une impeccable *Réfutation* prenant à revers ceux qui s’imaginaient avoir une quelconque légitimité à en parler –

sur ce ton d'incompétente fine bouche qui caractérise toujours les critiques ayant à commenter une œuvre qui les dépasse.

In girum aura également son annexe sous la forme d'un recueil des critiques publiées à la sortie du film, sans autre commentaire que le titre de cette compilation de l'incompétence, titre dont l'éloquence *irréconciliable* exprime la plus parfaite des indifférences, seule digne d'un génie envers ce que peuvent penser de son œuvre tous ceux qui ne pensent pas : *Ordures et décombres déballés à la sortie du film In girum imus nocte et consumimur igni par différentes sources autorisées...*

Terreur, erreur

Hélas le Spectacle n'est pas une fiction pour enfants, et les fieffés bouffons bâfrant au râtelier ne se bidonnent guère. Depuis l'assassinat d'Aldo Moro en mai 1978, où Debord perçoit aisément les sous-entendus sanguinolents du pouvoir italien, jusqu'à celui six ans après de son meilleur ami – qui le place *de facto* au cœur d'un harassant typhon de malveillance médiatique –, la désastreuse turbidité du Spectacle s'est encore renforcée. « Sous le spectaculaire intégré », écrira-t-il dans les *Commentaires sur la société du spectacle*, « on vit et on meurt au point de confluence d'un très grand nombre de mystères. »

Exorde sanglant aux assassinats politico-mafieux de Moro et Lebovici, la mort de Baader annonçait un durcissement durable de ton entre le capitalisme et ses adversaires dont la force, la volonté et plus que tout l'*entendement* subversifs s'amenuisent tragiquement.

La « Préface à la quatrième édition italienne de *La Société du spectacle* », datée de janvier 1979, où Debord va jusqu'à remettre en cause l'existence des Brigades Rouges, est le principal texte précurseur aux *Commentaires sur la société du spectacle*. Nullement dupe de la prétendue autonomie assassine des Brigades Rouges, Debord comprend que l'Italie où meurt Aldo Moro n'est pas une bordélique exception latine mais, au contraire, le laboratoire d'avant-garde du spectaculaire intégré, où le secret de la domination échappe à ceux-là même qui en profitent à la Pyrrhus par leur gestion « funambulesque et épouvantée » des affaires courantes.

Rencontrant de moins en moins de résistance dans l'opinion publique abreuvée de désinformation, le mensonge d'État, à force de rotations accélérées sur lui-même, a fini par quitter son orbite, « ayant si bien oublié son lien conflictuel avec la vérité et la vraisemblance, qu'il peut s'oublier lui-même et se remplacer d'heure en heure ».

Examinant les déclarations censées émaner des Brigades Rouges, Debord y décèle des invraisemblances théorico-stylistiques qui sentent leur extrémisme assisté par ordinateur. Il postule que les Brigades Rouges sont une fraction parmi d'autres des services spéciaux italiens reconvertis, pointant par exemple une négligence qui prêterait à sourire si elle n'était imprégnée d'hémoglobine : le sigle du *Service des Informations Militaires* – soit les renseignements mussoliniens – a été repris par les BR dans leur concept majeur, celui de *Société Internationale des Multinationales*. Debord y flaire un *bug* des ordinateurs policiers, « tant il est vrai que ces machines-là dépendent de l'inconscient de ceux qui les informent ».

L'État italien manipule donc les rênes du terrorisme, avec une audace d'autant plus arrogante qu'elle est assurée du silence des staliniens, dont la foncière complicité avec l'ordre régnant peut bien boire toutes les hontes et digérer toutes les infamies.

Pour un révolutionnaire conséquent, le terrorisme est la pire des erreurs. Récupéré, voire provoqué et dirigé en sous-main par la police – « tapie dans tous les égouts sociaux », dit Balzac –, il ne peut que servir la répression. Dans les *Commentaires sur la société du spectacle*, Debord énumère les termes qui risquent fatalement de s'appliquer à tout groupuscule subversif, et que les partisans de la lutte armée collectionnent, pour leur part, assez inévitablement : « égaré, provoqué, infiltré, manipulé, usurpé, retourné ».

Le « petit terrorisme sincère », explique encore Debord dans la « Préface à la quatrième édition italienne », fournit un commode vivier de coupables idéaux, qu'on laisse librement s'agiter afin d'y puiser en temps utile quelques spectaculaires ennemis publics à offrir en pâture aux médias, pendant que les opérations essentielles continuent dans l'ombre, manœuvrées par de plus occultes servants.

Cette réfutation du terrorisme *fondée en théorie* est évidemment un point essentiel et supplémentaire dans la distinction entre Debord et une bonne partie de l'intelligentsia

gauchiste, tels ces membres du service d'ordre intellectuel de Mao que ses crimes de sang remplissaient d'aise mais qui prétendent aujourd'hui, indignés qu'on ose les soupçonner d'avoir pu être si vils, que les armes avec lesquels ils chatouillaient la terreur révolutionnaire n'étaient pas chargées.

Quand il n'est pas créé de toutes pièces par le pouvoir pour intimider quelques mauvais partenaires récalcitrants, le terrorisme participe d'une profonde déficience théorique, laquelle se manifeste en pratique par une brutalité aveugle et sans véritable but.

Le seul « terrorisme » envisageable est celui que soutient la population où il s'exerce, qui vise exclusivement les forces d'occupation et leurs intérêts vitaux, et ce dans une optique stratégique, c'est-à-dire en fin de compte *politique*, précise.

Il ne s'agit donc en réalité nullement de répandre la terreur mais d'occasionner sporadiquement à l'occupant des pertes conséquentes afin de le forcer à une retraite globale, conformément à la description par Clausewitz d'une insurrection *populaire* efficace lors d'une invasion: « Obéissant à une loi semblable à celle qui régit le phénomène de l'évaporation, l'insurrection agit en raison de la surface. Plus l'invasion occupe d'espace, plus les populations ont de points de contact avec elle, et plus grande devient l'action du soulèvement de ces populations. Cette action mine graduellement les bases sur lesquelles repose la puissance de l'ennemi. Comme une combustion sourde, elle produit lentement son œuvre, et, par ce fait même, crée un état de tension incessante qui épuise l'élément sur lequel elle s'acharne. »

Le déchaînement nihiliste des suicidaires contemporains est en comparaison d'une abjecte absurdité, politiquement délirante, dont la machination fonctionne *en partenariat* avec sa propre répression. Les interventions occidentales en Afghanistan et en Irak après le 11 septembre 2001 – dont les tenants pétrolifères n'ont échappé à personne – servent *aussi* les intérêts des milices musulmanes dont la sauvagerie imbécile se repaît de tout chaos.

« Dans toute haine », écrit Heidegger dans *Qu'appelle-t-on penser ?*, « se cache la dépendance la plus insondable à l'égard de ce dont elle voudrait au fond constamment

se rendre indépendante, ce qu'elle ne peut pourtant jamais faire et qu'elle peut toujours d'autant moins qu'elle hait davantage. »

Si le terrorisme a pu se répandre un temps en Italie ou en Espagne, si son spectre fait joujou épisodiquement en Corse ou au pays basque aujourd'hui, c'est uniquement parce que le pouvoir le veut bien, et qu'en outre sa police est particulièrement incompétente dans les détails.

Dans une lettre du 1^{er} juin 1978, Gianfranco Sanguinetti raconte à Debord une hilarante anecdote concernant une escouade de flics surarmés venus le prendre au piège comme « terroriste » supposé, et commettant bourde sur bourde au point que s'il avait été véritablement terroriste, il lui aurait été d'une dérisoire facilité de s'enfuir, voire de tuer tous ces incompétents argousins de mauvaise comédie avec une ou deux bombes...

À Paris aujourd'hui, rien n'a changé de ce point de vue. Les flics se signalent par une stupéfiante inefficacité dans la résolution des pires crimes, caducité inversement proportionnelle à leur zèle, moulé sur celui de leurs précurseurs pétainistes, déployé quotidiennement dans la vérification humiliante des identités, épisodiquement dans la rafle d'immigrés démunis venus chercher un peu de nourriture dans un centre de distribution populaire ou leurs enfants à la sortie des classes.

Un meurtre muet

« Cette année 1984 », écrivait Debord à Lebovici en janvier, « commence vraiment comme si elle avait l'intention de rejoindre son concept ».

Et en effet, lorsque le 5 mars Gérard Lebovici est assassiné, tout a empiré.

Cette exécution est un acte profondément spectaculaire au sens où il s'inscrit dans une phase de rupture du Spectacle avec ce qu'on avait l'habitude de voir, de savoir et de comprendre en matière de crimes politico-mafieux.

Sept ans plus tôt, la mort de Baader avait déjà signalé pour Debord un manifeste dévergondage du mensonge d'État, en comparaison duquel les vulgaires ravaudages hystériques des nazis faisaient pâle figure : « Il y a presque partout un progrès extraordinaire du mensonge du pouvoir », écrivait-il à Paolo Salvadori le 18 septembre

1978, « qui va *plus loin que Goebbels*, parce que les conditions socio-matérielles de la réception du mensonge ont bien évolué depuis 1930. »

Le pouvoir n'a plus désormais à maquiller ses crimes ; il les *publie* ouvertement, dans toute leur redondante irrationnalité, bien assuré que le public est définitivement privé de toute volonté, tout moyen, toute aptitude même à critiquer – sans parler d'y réagir – cette vilenie mafieuse devenue le lot quotidien des sociétés modernes. Par la même occasion, le pouvoir lance un avertissement clair et net que son immense réseau de collaborateurs – de l'espion titularisé au pigiste chargé des faits-divers, en passant par une intelligentsia *hors d'état de nuire* –, a la charge de relayer à l'air libre.

« L'État », écrira Debord à Salvarodi en 1984, « se veut toujours pédagogue : des “escadrons de la mort” du Brésil et de Pologne aux grandes opérations italiennes de “*Potere due*”. »

La leçon, destinée à tout-un-chacun, même si le degré de décryptage de sa signification est inégalement partagé, se résume à la formule suivante : *Nul n'est à l'abri*.

S'il était inconcevable pour les nazis de ne pas fomenter la Solution finale *en secret*, la donne est changée depuis que la population planétaire, criminalisée à propos de tout et de rien, vit sous une perpétuelle promesse de mort.

Le « brouteur d'images » peut se voir explicitement méprisé et insulté *pour ce qu'il est* par ses propres gouvernants sans que cela porte à conséquence. Chaque coup de sonde donné à même le peuple permet d'en vérifier la faible profondeur. Le cynisme industrialo-politique, dont les détails restaient autrefois confinés aux conseils d'administration, se répand aujourd'hui dans chaque publicité, chaque déclaration publique, chaque « dérapage » verbal, chaque nouvelle décision ou nomination officielle...

Un magnat médiatique évoque publiquement et éhontément le « temps de cerveau humain disponible » pour vendre ses marchandises : le chœur des pleureuses – dont le temps de cerveau est à la disposition de leur indignation tarifée – s'agite un moment pour nourrir les colonnes, tandis que le gang des *gagmen* se réjouit de voir ses sketches

se rédiger sans effort... *et puis plus personne n'y pense*. Tel était précisément l'objectif de l'opération.

Un génocide africain est planifié et exécuté en quelques semaines, puis diffusé sur tous les écrans du globe, les responsabilités sont désignées d'emblée, sans que rien ni personne n'y trouve, *au fond*, à redire.

Tout se sait, tout se tait, tous s'atterrissent puis tout s'enterre.

Profondément attristé par la perte de son seul véritable ami, Debord conçoit que les repères usuels permettant de distinguer le crime mafieux du crime d'État sont devenus proprement illisibles. Littéralement harcelé par les médias qui vomissent à son encontre trois décennies de ressentiment, il dispose en outre de peu de marges pour analyser clairement la situation.

Ses déductions s'étaient jusqu'alors toujours fondées sur les invraisemblances des déclarations publiques, les « failles et impossibilités patentes dans les explications qu'ont avancées des responsables chez l'ennemi ». Ainsi, après l'enlèvement d'Aldo Moro, une citation de cinq mots relevée dans un journal français – reprenant une allusion informée venue du PCI, qui constituait une menace dissuasive dans le trouble jeu stalinien de chantage avec le pouvoir italien – avait suffi à faire conclure à Debord : « Maintenant Moro va mourir. » Et il avait eu raison.

Conseillant Salvadori, qui envisage de consacrer un essai à toute l'affaire, Debord évoque la méthode employée par Marx dans les *Luttes de classes en France* et *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, consistant à déployer la théorie révolutionnaire au sein même d'une explication d'un « fragment d'histoire contemporaine », selon les mots d'Engels, élucidant de la sorte les événements les plus récents et les plus apparemment obscurs. Un tel essai « mélangerait une explication complète de cette affaire », écrit Debord, « officiellement si mystérieuse, avec la théorie même qui l'explique. La révolution exposant sa théorie la plus avancée en montrant qu'elle peut, seule, *écrire clairement l'histoire de ses adversaires...* »

Mais l'assassinat de Lebovici rompt avec ses antécédents. Il révèle une nouvelle et inquiétante mutation spectaculaire en ce qu'elle n'est *précédée* ni suivie d'aucun des usuels mensonges d'État, mais de *son innovant mutisme*.

Debord en est réduit à prendre en considération un éventail de quelques hypothèses – vendetta de voyous liés à Sabrina Mesrine ; crime commandité par des rivaux du milieu de la production cinématographique pour des raisons d'intérêts concurrents ; crime d'État d'un « nouveau style » ; « système à deux détenteurs » reliant les hypothèses précédentes... – entre lesquelles il s'interdit de choisir.

Une seule chose semble certaine : « On dirait donc que nous sommes partis pour une guerre longue. »

Il s'agit bien d'une guerre, routinière autant qu'enragée, et d'un nouveau genre puisque le mutisme de l'adversaire *se nourrit* des déflagrations médiatiques alimentées par la plus basse calomnie, la plus patente imbécillité, la plus répugnante servilité, la plus automatique malveillance, la plus surnoise désinformation, la plus pathétique inefficacité.

Au point que, si Debord fait part à Salvadori de son amertume de ne pouvoir élucider aisément la trame du drame, « quand on tue Gérard, en quelque sorte à ma porte », les réactions générales de contentement calomnieux et le déchaînement de la presse contre sa personne ne sauraient en revanche le surprendre.

Les éditions Champ Libre fournissaient depuis des années une sélection des plus excellents textes classiques et contemporains permettant de penser l'époque. Toute l'affaire Lebovici produit alors *a posteriori* une exhalaison de lynchage contre-révolutionnaire, un côté « vengeance historique » à l'égard de Mai 68, écrit Debord à Salvadori le 29 avril 1985 en détournant un vers de Dante.

L'identité des coupables de l'assassinat de Lebovici importe peu. Il s'agit bien, lance Debord, d'une « exécution par *l'ordre social établi* ».

N'étant pas en mesure de débusquer ceux qui tuent puis se taisent, Debord peut en revanche fort bien rétorquer à tous ceux qui clabaudent pour mieux les couvrir. *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici* marque ainsi un tournant tactique dans son œuvre, qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler les hilarantes revues de presse d'*Internationale situationniste*...

Au silence entourant les circonstances de la mort de son ami, mutisme camouflé dans une conspiration de la calomnie spécifiquement dirigée contre sa personne, Debord rétorquera successivement par deux livres, *Considérations* d'abord, et *Commentaires* ensuite – ce dernier dédié à Lebovici –, fort différents l'un de l'autre mais poursuivant le même dessein.

Les *Considérations* visent à maltraiter les charognes journalistiques et à fustiger la calomnie partout où elle s'exhibe, comme une simple illustration du crédit qu'on doit accorder aux autres aspects d'une société dont la vitrine est encombrée d'aussi répugnantes salissures.

Les *Commentaires*, eux, définiront avec une clarté hors-pair le sens profond de cette atmosphère de « secret généralisé » qui caractérise, sous l'universalité clinquante de sa verroterie d'apparat, la singularité de ce nouveau stalinisme high-tech qu'est le spectaculaire intégré.

Éclipse de l'histoire

Un an avant la mort de Lebovici, Debord lui proposait une nouvelle notice de présentation d'« un des livres les plus importants du XIX^{ème} siècle », qu'il avait fait publier dix ans auparavant aux éditions Champ Libre : *Prolégomènes à l'Historiosophie* d'August von Cieszkowski.

L'intérêt de Debord pour ce précurseur polonais de Marx et de Feuerbach – et « qui par plusieurs côtés préfigure des thèses de base de l'I.S. » annonçait-t-il à Sanguinetti le 26 août 1973 – permet de comprendre en quoi, si à partir de l'échec de Mai 1968 son pessimisme s'accroît pour ne plus faiblir, il n'est aucunement à confondre avec le rictus sardonique d'un nihiliste adressant ses quotidiennes actions de disgrâce à son maître le Ravage.

Debord sait que le combat n'a pas été perdu en raison d'une fatalité malheureuse inscrite à même les gènes du temps, mais d'abord à cause de la résignation du spectateur à sa servitude. *Il pourra toujours en être autrement.*

Dans *In girum* même, la sévérité justifiée de Debord contre son époque n'en suppose pas moins qu'une autre percée est possible, « pour peu que nous parvenions un jour à l'abolition des classes et de l'État ».

« Seul l'Être », écrit Heidegger dans la *Lettre sur l'humanisme*, « accorde à l'indemne son lever dans la grâce et à la fureur son élan vers la ruine. »

Il faudrait être bien sourd, aveugle et taré, pour ne pas s'apercevoir que toute la littérature mondiale et le cinéma contemporains fonctionnent sur le dogme de base d'une fin de l'histoire, lui-même issu de cette non-pensée radicale du temps dont le corollaire crétin est la croyance hébétée au progrès que Baudelaire, déjà, avait ridiculisée de fond en comble.

Ayant beaucoup détourné – et donc, selon le principe de Lautréamont, « amélioré » Hegel, Debord n'est jamais tombé dans le piège illusoire d'imaginer que l'histoire en soit à sa fin, conformément à tous les vœux mal dissimulés d'une société qui refuse de se sevrer de son servage.

Les *Prolégomènes à l'Historiosophie*, explique Debord dans sa notice, dépassent l'aporie hégélienne. Le tort de Hegel, son « aspect comique », énonçait déjà Debord en avril 1969 à la section italienne de l'I.S., fut de se considérer comme le contemporain de la fin d'une histoire dont lui-même déroulait le système ultime. « Hegel », précise-t-il dans sa présentation de Cieszkowski, « avait conclu l'histoire, dans la forme de la pensée, parce qu'il acceptait finalement d'en glorifier le résultat présent. »

L'axe central de la pensée de Cieszkowski consiste à réfuter la finitude du temps. Tel est aussi le sens, rarement entendu, de la formule machiavélienne si fréquemment citée par Debord : « Le temps n'attend pas. » Cela ne se résume pas à une simple schématisation de l'aphorisme de Caton selon quoi *Fronte capillata post occasio calva*, « Chevelue par devant, l'occasion est chauve par-derrrière », de même que le *kairos* est un concept plus riche que la simple notion d'opportunité. Le temps n'attend pas signifie aussi que le temps est *infini*, qu'il se joue de toute tentative d'entrave.

Cette réalité est l'ennemi le plus radical du Spectacle, qui concentrera pour la falsifier tous ses efforts, principalement par l'élaboration de ce que Debord va qualifier de « présent perpétuel » dans les *Commentaires* : « L'histoire était la mesure d'une nouveauté véritable; et qui vend la nouveauté à tout intérêt à faire disparaître le moyen de la mesurer. Quand l'important se fait socialement reconnaître comme ce qui est

instantané, et va l'être encore l'instant d'après, autre et même, et que remplacera toujours une importance instantanée, on peut aussi bien dire que le moyen employé garantit une sorte d'éternité de cette non-importance, qui parle si haut. »

L'histoire n'est pas finie, elle s'est seulement *éclipsée*, précise Debord.

Dans sa note de 1983, Debord remarque que l'essai essentiel de Cieszkowski ne fut jamais réédité en Allemagne depuis 1838 ni traduit en français avant 1973, et que même alors il ne suscita, seul en ce genre de toute la publication pourtant profondément dérangeante des éditions Champ Libre, *strictement aucun article de critique*.

« Rien peut-être comme le sort d'un tel livre », en conclut-il, « n'est à ce point révélateur des conditions faites à la théorie fondamentale par une époque qui finit en ce moment sous nos yeux, au bout du plus riche accomplissement de toutes ses virtualités d'irrationalité et de misère. »

Ce silence si notable entourant un livre si crucial joue inévitablement un rôle dans la sortie par Debord de sa propre orgueilleuse discrétion, avec les *Considérations* comme plus tard avec "*Cette mauvaise réputation...*" .

Puisque les médias ne disent jamais rien d'essentiel quand ils s'expriment, leur laisser le dernier mot reviendrait à se plier au diktat d'aphasie du règne spectaculaire, lequel ne désire rien tant qu'enfouir la vérité sous l'usuel tombereau du débagouillage journalistique. Si *Ordures et décombres* avait feint de laisser le champ libre à la critique, c'était d'abord parce qu'*In girum* venait d'annoncer que le combat se situerait dorénavant sur un autre terrain que celui du cinéma, mais surtout parce que sa construction hélicoïdale venait de réfuter en soi, sans besoin d'aucune mise au point, tout ce qui à son propos pourrait se proférer au cœur d'un spectacle où ce film inouï a organisé pour l'éternité sa propre visible invisibilité.

Manœuvres des médias

Les *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici* entendent donc avant tout combattre l'immondicité médiatique – encouragée par le silence condescendant de Debord –, laquelle était descendue jusqu'à laisser entendre qu'il pourrait être lié au

meurtre de son meilleur ami. Ce « jugement en “novlangue” », Debord se fait un point d'honneur de ne pas le laisser sans réplique. Il fait poursuivre en justice pour diffamation quelques roquets qui se débandent aussitôt, puis, sommet de noblesse, dédaigne de désigner dans quel journal faire paraître le rectificatif, tant ils se valent tous à ses yeux, c'est-à-dire aussi peu que leurs lecteurs.

Calomnié par des moins-que-rien, assiégé par de très incapables photographes qui enragent de ne pas le capturer, Debord, jamais à court d'une plaisanterie tactique, se divertit en arrosant ces arroseurs ; il leur envoie les photos qu'il a fait prendre d'eux à leur insu, indication que la vulgarité flicarde de ces inutiles idiots ne parviendra jamais qu'à capter le reflet de sa propre bassesse.

Mais les *Considérations* n'ont pas pour seule ambition de rétablir la vérité sur l'amitié entre Debord et Lebovici. Elle servent aussi à qualifier à leur juste et bien pitoyable mesure les mœurs médiatiques de notre temps, aussi bien leur manière (cette « forme désinvolte et sournoise que tous ces journalistes-policiers ont apprise à l'école en lisant admirativement *Le Monde* », écrit-il à Floriana Lebovici le 29 mai 1985) que leurs méthodes et manœuvres :

« Les journalistes d'aujourd'hui sont si habitués à la soumission des citoyens, voire à leur ravissement, devant les exigences de l'information, dont ils sont apparemment les grands prêtres, et en réalité des salariés, que je crois vraiment que beaucoup d'entre eux supposent coupable celui qui prétendrait ne pas s'expliquer devant leur autorité. Mais moi, j'ai toujours trouvé coupable de parler à des journalistes, d'écrire dans les journaux, de paraître à la télévision, c'est-à-dire de collaborer si peu que ce soit à la grande entreprise de falsification du réel que mènent les *mass media*. Il est assez normal que je pense cela, et agisse en conséquence, puisque j'en ai publié la théorie, il y a longtemps. »

Ce sera une des plaisantes gloires de Debord, après La Fontaine, Swift, Balzac, Kraus et quelques autres, que d'avoir su exprimer son indéfectible mépris pour cette consternante congrégation de cirons verbeux – les critiques, les journalistes, plus généralement tous les publicistes de caniveau... –, stipendiée depuis des siècles pour

verbaliser le Verbe et qui partage le redoutable privilège avec la Police de n'avoir jamais clapoté ailleurs que dans le plus assidu déshonneur.

Pourtant, avoir rompu le silence sur un point précis ne suffit pas à celui qui, parmi toutes les qualifications qu'on lui attribua, n'agréa que celle de « théoricien » – outre celle d'« enragé » pour la commémoration de sa détermination pratique en 1968. Or une des conclusions des *Considérations* concerne ce qui va devenir l'axe central d'un nouveau chef-d'œuvre d'élucidation de la criminelle indignité de notre temps : « Une société qui polémique de cette manière doit avoir beaucoup de choses à cacher. Et, on le sait, elle en a. »

Après en avoir fourni de si patentes illustrations, il était logique que Debord s'applique à percer en pensée le *secret même de la domination*. Les passionnants *Commentaires sur la société du spectacle* – dont aujourd'hui, en 2007, et pour longtemps encore, aucune phrase ne manque le cœur de sa cible –, paraissent trois ans après les *Considérations*, dont ils constituent en quelque sorte la glose naturelle, et onze après le chef-d'œuvre de théorie révolutionnaire, qui s'en révèle ainsi comme l'indispensable préface.

Le but et le mensonge

Le 19 décembre 1986, Debord annonce à Jean-François Martos la préparation de ses *Commentaires* : « J'ai repris des recherches depuis plusieurs mois, sur l'évolution récente (et bien sûr vers le pire) de la fameuse société spectaculaire, notamment sur les différents moyens de répression qui s'y développent : un néo-stalinisme plus parfait que le premier. »

« Le spectacle », avait tranché Debord dans *Réfutation*, « est une misère, bien plus qu'une conspiration. » Le Spectacle n'est pas un concept – qui aurait été inventé et développé par Debord sous l'influence de quelques fameux prédécesseurs –, mais la réalité même, *une réalité qui s'effondre*. Les plus considérables empires s'étaient toujours inéluctablement lézardés, puis écroulés et dissous, finissant par n'être guère plus palpables qu'un revenez-y éphémère. Institué par l'économie et l'industrie

contemporaines devenues hors de contrôle, le nouveau totalitarisme spectaculaire a ceci d'inédit qu'il entraîne dans sa rapide et inexorable chute le vivant avec lui.

Les deux modes de domination analysés par Debord dans *La Société du Spectacle* se distinguaient entre eux, écrit-il au début des *Commentaires*, comme « le but et le mensonge » d'une société placée sous leur glaive bifide; mais elles se distinguaient encore assez de cette société même pour offrir l'éventualité de quelque rare résistance.

Le *spectaculaire intégré*, en opérant la fusion de ces deux formes – plus précisément, et conformément aux règles essentielles du capitalisme, l'absorption de la plus archaïque et coûteuse par la plus sophistiquée et rentable – a amalgamé en une seule substance souveraine le but et le mensonge, le despotisme économique et sa propagande. Cette substance est dès lors devenue la réalité même de tout l'espace social, politique, culturel, géographique et *biologique*.

Dans la nouvelle configuration du Spectacle, le but est devenu le mensonge, et le mensonge l'unique but, ce que Debord condense en une formule détournée du jeune Marx : « Le devenir-monde de la falsification était aussi un devenir-falsification du monde. »

Frontalité de la thèse

Les *Commentaires* s'ouvrent sur une sibylline considération de style : « Le malheur des temps m'obligera donc à écrire, encore une fois, d'une façon nouvelle. »

La diffraction du style relève chez Debord d'une stratégie dont chaque œuvre accomplit sous une forme originale sa part tactique. Pas un seul de ses textes, ni de ses films, ne doit être envisagé sans avoir à l'esprit la cohérence de l'ensemble, laquelle trouve sa clé de voûte dans son application pratique constituée par l'existence au jour le jour, « obscure et insaisissable » (*In girum*), de Guy Debord.

Le style des *Commentaires* répond à une époque qui n'est pas davantage celle de *La Société du Spectacle* que cette dernière n'était celle des *Mémoires*. Le temps

n'attend pas, et à chaque époque sa façon d'être foudroyée, fracturée, traversée et troublée par le Verbe.

Car c'est par excellence une question de langage.

Le style de la *thèse*, employé dans *La Société du spectacle* et en partie dans *La Véritable Scission*, est celui de l'attaque frontale. L'effort de ruse y est présent, mais sur les flancs, pour ainsi dire, principalement assumé par le *détournement*. Chaque thèse forme comme le membre d'une troupe « d'enfants perdus », ou de ce que Clausewitz nomme, dans *De la guerre*, les « corps avancés » : « Devant pousser leurs observations aussi loin que possible, il faut qu'ils soient en situation, par leur présence seule, de contraindre l'ennemi à déployer ses forces et même à dévoiler ses intentions. »

Les effets de la thèse sont dès lors rapidement constatables et irréfutables, qu'il s'agisse des troubles parisiens de 68, largement pensés, annoncés et *suscités* par la publication de *La Société du spectacle*, ou de la dissolution de l'I.S. et la caducité conséquente de toute tentative pro-situ de lui survivre, provoquées par les *Thèses sur l'I.S. et son temps*.

La Société du spectacle, insistait Debord dans la « Préface à la quatrième édition italienne », fait dès lors partie de ces rares livres qui furent « recopiés sur les murs », et dont les meilleurs lecteurs ont été, dans les années 70, les grévistes sauvages des usines italiennes.

Coulisse du commentaire

Le *commentaire* ne peut se permettre la frontalité, pour la raison que l'ennemi a suffisamment dévoilé ses intentions *en les accomplissant dans toute leur implacable et démentielle démesure*. Ce que la thèse énonce est de l'ordre du possible. *La Société du spectacle* se conçoit très manifestement comme un manuel révolutionnaire. Ce que le commentaire dénonce est advenu, chacun l'a sous les yeux, même si tenants et aboutissants sont abolis et que le sens intime de cet effacement lui échappe.

La sagacité du commentaire repose sur une connaissance parfaite de l'ensemble qu'il laisse dans l'ombre. Il est comme l'axiome d'une plus vaste théorie supposée

connue ou en tout cas avérée. Dans la pensée juive, qui a fait du commentaire le *nec plus ultra* de sa pertinence, c'est tout le texte de la Thora qui peut être idéalement déroulé sous la pointe d'épingle de la plus brève glose, par une sorte de réversibilité du principe selon quoi chaque verset est une source inépuisable d'infinies trouvailles.

Pareillement, le commentaire chez Debord voit son excellence assurée par tout ce qu'il a pu écrire auparavant sur « le malheur des temps » : « À condition d'intercaler ça et là plusieurs autres pages, le sens total peut apparaître. » Le sens total, c'est toute l'œuvre et la vie de Debord.

Conformément à son étymologie, le commentaire participe du mémorable ; ce *contre quoi* il s'écrit n'est pas l'éventualité – encore incertaine et digne d'être combattue – d'un triomphe historique de l'adversaire ; le commentaire réplique à l'évidence indéniable de ce triomphe. Il combat l'amnésie organisée après-coup, laquelle entend annihiler les traces du conflit afin de fonder la pérennité concrète du triomphateur sur cette éternité factice.

« Le précieux avantage que le spectacle a retiré de cette *mise hors-la-loi* de l'histoire, d'avoir déjà condamné toute l'histoire récente à passer à la clandestinité, et d'avoir réussi à faire oublier très généralement l'esprit historique dans la société, c'est d'abord de couvrir sa propre histoire: le mouvement même de sa récente conquête du monde. Son pouvoir apparaît déjà familier, comme s'il avait depuis toujours été là. Tous les usurpateurs ont voulu faire oublier *qu'ils viennent d'arriver*. »

Les *Commentaires* sont ainsi sciemment conçus comme l'historiographie pirate d'une époque qui entend en finir avec l'Histoire, digne héritière en ce sens du projet nazi d'*exterminer le Temps*.

Singulier jargon

Quand Debord introduit ses *Commentaires* par l'obligation de ne pas trop en dire, ce n'est pas seulement afin de leurrer des lecteurs du camp adverse – l'hypothèse de ce leurre étant, peut-être, elle-même tout le leurre, laissera-t-il entendre dans "*Cette mauvaise réputation...*" ». Les *Commentaires* recourent d'ailleurs nettement moins au

détournement que les livres précédents. Le lecteur lui-même a évolué *vers le pire*, il n'est plus digne de la connivence minimale assumée par le détournement. Si tout n'est pas dit dans les *Commentaires*, les citations y sont en revanche claires, franches, nettes, sur le mode classique que poursuivra *Panegyrique*. Certaines démonstrations sont même faites sous la forme lumineuse d'exercices de style, telle l'illustration de la confusion spectaculaire par un compte-rendu militaire si vague qu'il ne permet aucune conclusion quant à l'issue d'un conflit, ou la réinterprétation selon la logique journalistico-psychiatrique des raisons ayant poussé Villain à assassiner Jaurès par le plus infortuné des hasards...

Comparant la ruse méthodique des *Commentaires* à celle de ses adversaires, « signature de l'époque », Debord donne l'impression de s'engager dans une partie de poker solitaire face à son siècle. Les merveilleuses *Notes sur le poker* du 29 octobre 1990 – inédites jusqu'en 2006 – appartiennent à l'évidence à ces pages clandestines qui permettent de saisir l'ensemble. Principalement l'idée que le bluff domine le jeu en tant qu'il trouble par sa seule virtualité le mauvais joueur, alors que le bon n'en tient pour sa part quasiment aucun compte. Debord, excellent joueur, met en place dès la première page une sorte de bluff au carré, un bluff sur l'éventualité du bluff ; il s'agit pour lui de rétorquer, *sur le mode du jargon*, au secret généralisé qui fonde la société du spectaculaire intégré.

Dans *Les princes du jargon*, Alice Debord explique une amusante devinette tzigane qui laisse entrevoir le double-fond langagier des « classes dangereuses », formées de tous ceux qui s'envisagent comme de discrets ennemis de la société : « “Un pré blanc, des brebis noires, en marchant elles parlent sans cesse mais ne nous connaissent pas.” C'est une devinette des Tsiganes de Roumanie. La réponse, dans leur langue, est *Lil*, le document écrit.»

Le jargon consiste précisément à renvoyer à l'ennemi dans sa langue son propre reflet, pour mieux dissimuler une véracité que ne saura entrevoir aucun cave. Debord l'exprime clairement dans *Panegyrique* – autre foyer lumineux à partir duquel ce qui

demeure dans l'ombre des *Commentaires* s'éclaire suffisamment : « Les Gitans jugent avec raison que l'on n'a jamais à dire la vérité ailleurs que dans sa langue ; dans celle de l'ennemi, le mensonge doit régner. »

L'ultime chapitre des *Commentaires*, entièrement constitué d'une citation de l'article « vainement » du *Dictionnaire des synonymes* de Sardou (dont Debord a déjà retenu l'article « fallacieux » – lequel se révèle du coup comme la glose avisée de l'autre), est envisageable comme un leurre sur le but – atteint ou non – que se proposaient subtilement les premières phrases du livre : déterminer les « lignes d'opérations » du Spectacle.

De même qu'à la dernière page de la *Recherche* il faut comprendre que le projet d'un somptueux roman à écrire est en réalité parachevé de la plus excellente façon, on peut littéralement renverser la citation de Sardou qui conclut les *Commentaires* (« Si ma besogne faite n'a pas l'effet que j'en attendais, si je n'ai pas atteint mon but, j'ai travaillé *en vain* ; c'est-à-dire que j'ai fait une chose inutile. ») : Si la pensée de Debord a su renseigner les lecteurs qui la méritaient, s'il a atteint son but, il n'a pas écrit en vain ; c'est à-dire qu'il a accompli une œuvre impeccable.

Ce que confirme, en somme, ce paragraphe de *Panegyrique* : « L'immense accroissement des moyens de la domination moderne a tant marqué le style de ses énoncés que, si la compréhension du cheminement des sombres raisonnements du pouvoir fut longtemps un privilège des gens réellement intelligents, elle est maintenant devenue par force familière aux plus endormis. C'est en ce sens qu'il est permis de penser que la vérité de ce rapport sur mon temps sera bien assez prouvée par son style. »

Ces considérations préliminaires concernant l'usage remarquable par Debord de la diffraction du style – renforcée par cette adéquation formulée dans *Panegyrique* entre le style et la vérité – étaient indispensables pour la raison que les *Commentaires* exposent de bout en bout une problématique essentielle qui, elle, ne saurait se traiter n'importe comment : celle du *secret*.

Domination du secret

Qu'est-ce que le Spectacle aujourd'hui ?

Le règne unilatéral de l'économie capitaliste, devenue à la fois toute-puissante – elle remodèle la planète et l'humain – et littéralement folle – elle dévaste la planète et l'humain.

Des cinq aspects combinés qui caractérisent le spectaculaire intégré – « le renouvellement technologique incessant ; la fusion économico-étatique ; le secret généralisé ; le faux sans réplique ; un présent perpétuel » –, le secret, précise Debord, est « sa plus importante opération ».

La thèse centrale des *Commentaires*, en effet, est que « le secret domine le monde, et d'abord comme secret de la domination ».

Le secret généralisé est l'envers naturel de la fausseté généralisée répandue dans les choses, les êtres, les propos. *Le faux est un moment du faux* : telle est la principale *vérité* de notre temps qu'il s'agit impérieusement pour les faussaires de dissimuler.

En juin 1963, dans un texte intitulé *Les situationnistes et les nouvelles formes d'action dans la politique ou l'art*, Debord traversait la question sensible des manigances socio-politiques servies en sous-main par la stratégie de la dissuasion réciproque. Il y dénonçait la propagande, alors prolix, en faveur de l'abri nucléaire – véritable modèle urbanistique d'une population traitée avec les égards dûs aux rats d'égoûts. Or il écrivait, déjà : « Le secret est vital pour la société moderne, à tant de propos derrière l'écran épais de son inflation d'“information”. »

En 1988, il en fournit quelques exemples, que nul ne saurait vraiment ignorer : « Notre société est bâtie sur le secret, depuis les “sociétés-écrans” qui mettent à l'abri de toute lumière les biens concentrés des possédants jusqu'au “secret-défense” qui couvre aujourd'hui un immense domaine de pleine liberté extrajudiciaire de l'État; depuis les secrets, souvent effrayants, de la *fabrication pauvre*, qui sont cachés derrière la publicité, jusqu'aux projections des variantes de l'avenir extrapolé, sur lesquels la domination lit seule le cheminement le plus probable de ce qu'elle affirme n'avoir aucune sorte d'existence, tout en calculant les réponses qu'elle y apportera mystérieusement. »

Ces quelques cas de dissimulation contemporains participent d'une expansion de pratiques commerciales et politiques traditionnellement cantonnées en Sicile, qui coulent aujourd'hui à flots dans tous les réseaux boursiers et industriels du monde, usages propres à une communauté de corporations familiales connue sous le nom légendaire de *mafia* : « Avec la victoire totale du secret, la démission générale des citoyens, la perte complète de la logique, et les progrès de la vénalité et de la lâcheté universelles, toutes les conditions favorables furent réunies pour que la mafia devînt une puissance moderne, et offensive. »

Comme le manifeste assez nettement la Russie de Poutine – mais cela est vrai *partout ailleurs* –, la mafia est intimement entrelacée à l'État moderne, tous deux prospérant sur la base spectaculaire commune du secret : « Le spectacle sert beaucoup plus à *cacher* qu'à *montrer* », écrit Debord à Floriana Lebovici le 25 mars 1986.

C'est une autre des grandes originalités de Debord, d'avoir souligné la convergence des intérêts, et corrolairement le mimétisme des méthodes, entre l'État et la Mafia. Quelques minutes passées à observer l'actualité suffisent à assigner un exemple à chacune des mœurs mafieuses du monde. L'élimination des témoins gênants (assassinat de Bousquet), la corruption en chaîne d'intermédiaires influents (affaire Clearstream), l'utilisation de la violence urbaine pour couvrir les trafics en cours (banlieues embrasées), l'organisation de la pénurie en vue de dominer tout le réseau entre l'offre et la demande (l'industrie agro-alimentaire dans son ensemble), le cynisme bavard niant en boucle la plus patente responsabilité dans les massacres (la France au Rwanda), etc.

Cette alliance naturelle de l'État et de la Mafia se soutient par l'exhibition des leurs les plus colossaux afin de détourner l'attention de ses activités les plus ténébreuses. Ainsi le terrorisme international est-il comme le baron de ces deux charmants bonneteurs, il intervient très opportunément afin de donner un alibi au vaste remue-ménage de la surveillance policière, laquelle n'a, au sens propre, rien de mieux à faire...

La généralisation du secret se conçoit et se perçoit aisément. Le secret, précisément parce qu'il règne « sans réplique », n'a strictement aucun besoin pour

survivre de se dissimuler lui-même en tant qu'il est le secret. Il n'est pas *un fait* mais une *opération*. Aucune révélation tapageuse – d'ailleurs foncièrement invérifiable – ne saurait dès lors amoindrir sa souveraineté.

De nos jours, on trouve instantanément sur internet toutes les informations qu'un esprit curieux doit connaître pour comprendre l'état du monde dans lequel il vit. Voici par exemple un rapide condensé des dernières avancées technologiques dont disposent la surveillance et la répression...

« **Fichage ADN en cas d'infraction à la loi** : Lionel Jospin avait mis en place le Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques (FNAEG) pour recueillir l'ADN des délinquants sexuels jugés coupables. La loi du 18 mars 2003 sur la sécurité intérieure a étendu le prélèvement à l'intégralité des personnes ayant affaire à la police (coupables comme suspects) quel que soit le type de délit (vols à la tire, tags, manifestations...), à la seule exception des délits financiers. Un prélèvement ADN coûte 400 €, celui-ci est conservé quarante ans.

Fichage généralisé : Le Système de Traitement des Infractions Constatées (STIC) de la police et le système Judiciaire de Documentation et d'Exploitation (JUDEX) de la gendarmerie sont deux fichiers nationaux, en plus du casier judiciaire, regroupant procédures, infractions, individus, victimes et objets mis en cause. En tout ce sont près de 22 millions de personnes qui y sont référencées. Ces fichiers peuvent être consultés lors d'une enquête administrative ou lors du recrutement pour certains emplois (sécurité, défense...). Leur fusion est prévue pour décembre 2007 en un seul et unique fichier : ARIANE, pour un coût de 15 millions d'euros. Vient s'ajouter les fichiers des Renseignements Généraux (RG), Système d'Information Schengen (SIS) et du Système d'Information d'Europol (TECS). La Commission Nationale Informatique et Libertés (CNIL), la Fédération Informatique et Libertés (FIL), la Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme (CNCDH) et d'autres dénoncent le nombre considérable d'erreurs parfois très graves (la victime devient le coupable, etc...) contenues dans ces fichiers (environ 25%) et la quasi-impossibilité pour les personnes de faire valoir leurs droits. La CNIL a ainsi supprimé 36% des fichiers Schengen (SIS) et 44% des fichiers STIC qu'elle a été amenée à contrôler en 2005, parce qu' "erronés, manifestement non justifiés ou dont le délai de conservation était expiré".

Carte nationale d'identité et passeport biométriques : Conformément à ce que recommande l'Union européenne et à ce que réclament les Etats-Unis depuis le 11 septembre 2001, la France va se doter d'une carte nationale d'identité obligatoire et payante contenant des informations biométriques sur son porteur. Elle contiendra les empreintes digitales et l'image faciale numérisée des ressortissants français. Ce dernier fichier permettra grâce aux logiciels de reconnaissance faciale le contrôle d'identité par vidéosurveillance. De plus le contrôle d'identité pourra se faire par un lecteur à distance, donc à l'insu des individus. La finalité du projet est d'instaurer une carte universelle intégrant l'identité, les informations médicales et sociales et la capacité de réaliser des transactions monétaires.

Abolition du secret professionnel : Le projet de loi sur la "délinquance" propose le "secret professionnel partagé" permettant aux maires d'accéder aux informations médicales, psychiatriques, sociales et scolaires de leurs concitoyens. Ils pourront les utiliser pour gérer les allocations des familles "déviantes".

Service Citoyen Volontaire : Vient d'être instauré dans dix régions pilotes le Service Citoyen Volontaire (SCV). Il s'agit pour les citoyens qui le souhaitent de s'engager en tant que bénévoles pour aider les forces de l'ordre à assurer la sécurité publique. Les volontaires seront recrutés à l'issue d'un entretien et d'une enquête administrative. Ils pourront participer "à des actions de soutien et de renforcement de l'autorité parentale, d'accueil et de suivi des victimes, de prévention, de médiation et d'explication de la loi dans le cadre de structures scolaires". Dans le cadre de leurs fonctions ils bénéficieront de l'immunité policière. Les postulants sont invités à retirer un dossier d'inscription au commissariat le plus proche.

Taser, un pistolet de plus pour les forces de l'ordre : Le Taser est un pistolet infligeant une décharge électrique de 50 000 volts jusqu'à une distance de 10 mètres. La

personne se voit neutralisée par la paralysie de son système nerveux pendant 5 secondes. Après un phase de test commencée depuis janvier 2004 sur 130 personnes, 1 000 policiers et 1 000 gendarmes ont été équipés de Taser en 2006. Le Taser ne laisse pas de traces, crée des souffrances aiguës et est susceptible d'être utilisé pour intimider, humilier, torturer ou faire parler des suspects, détenus, prisonniers ou simples citoyens. Ainsi, ce pistolet s'apparente à un objet de torture au sens de la Convention des Nations Unies contre la torture de 1984 (la France a signé ce protocole le 16 septembre 2005 et ne l'a toujours pas ratifié). Cette arme qui a déjà fait plus de 200 morts aux Etats-Unis est interdite en Belgique, en Italie, aux Pays-bas, au Danemark, en Norvège, en Serbie, à Hong Kong, au Japon, en Malaisie, en Nouvelle Zélande et au Pakistan.

Conservation des données Internet et téléphoniques : Après six mois de débat, les députés européens ont adopté la directive proposée par la Commission qui rend obligatoire la conservation par les opérateurs téléphoniques et les fournisseurs d'accès à Internet des données de connexion de leurs abonnés. Cela concerne les appels passés par les téléphones fixes et mobiles, les SMS et les e-mails. Il s'agit de pouvoir déterminer qui a communiqué avec qui, quand et combien de temps. La durée de rétention de ces données pourra aller de six mois à deux ans selon le souhait des Etats. En décembre 2005, le Sénat après l'Assemblée nationale a adopté le projet de loi contre le terrorisme : tous les fournisseurs d'accès à Internet devront conserver nos données de connexion jusqu'à un an. »

« On ne demande plus à la science de comprendre le monde », commente Debord, « ou d'y améliorer quelque chose. On lui demande de justifier instantanément tout ce qui se fait. Aussi stupide sur ce terrain que sur tous les autres, qu'elle exploite avec la plus ruineuse irréflexion, la domination spectaculaire a fait abattre l'arbre gigantesque de la connaissance scientifique à seule fin de s'y faire tailler une matraque. »

La transparence des informations – dont se rengorgent tant de niais payés pour feindre de se réjouir de leur ersatz d'opinion démocratique –, est une vitrine où scintillent à tour de rôle des faits-divers dont nul n'a la clé, extirpés d'un stock d'« affaires » auquel personne n'a accès.

Les scandales politico-financiers qui éclatent sans discontinuer aux informations ne sont que des jets de vapeur – *salutaires* au système –, issus d'un plus vaste chaudron où tout se touille sans que rien se sache vraiment *ni longtemps*. Ce qui est dévoilé est aussitôt oublié au profit d'une plus juteuse révélation. C'est ainsi que le Spectacle se succède sans fin à lui-même.

L'éclat du scandale nuit d'autant moins au système spectaculaire qu'il organise en permanence le débat désinformé autour de lui-même, voire sa critique acerbe, sans que cela porte jamais à conséquence.

Ce n'est que parce qu'il appartenait à un monde fossilisé depuis longtemps que Mitterrand, dans les années 1990, se vautra dans la crainte ridicule et les archaïques

mesures de parade d'une révélation concernant le fruit de ses entrailles adultérines : ribambelle d'écoutes téléphoniques, menaces sur les publicistes agités, récompenses carriéristes des journalistes discrets, etc.

Et puis un jour tout s'est su, et tout s'est éteint. Où le Spectacle passe, le Verbe ne repose pas.

Décrépitude

Les vraies innovations typiquement spectaculaires sont ailleurs. Debord les énonce froidement. Ce ne sont pas les moyens de communication ni de déploiement du Spectacle qui se sont radicalement renouvelés depuis 1968 : ils n'ont fait que s'étendre, se densifier, se renforcer.

Ce qui est nouveau, c'est *le public*, les numéricains *générés* par le Spectacle (deux générations, au sens propre, depuis 1968), nés sous sa tyrannie, nourris en chaîne par ses impostures, minutieusement décervelés dans ses batteries d'élevage, *strictement asservis à son langage*.

« Je commence à penser que le spectacle », écrit Debord à Martos en 1990, « qui aussi a développé jusqu'à l'hypertrophie tout ce qui tendait à la bassesse en chaque individu, a plus *détruit* dans la tête de nos contemporains que dans la ville de Paris ; ce qui n'est pas peu dire. »

Il ne s'agit pas seulement de déplorer les âpres légions de crétins analphabètes, les détritrus de pseudo-élites étourdies par leurs propres concussions d'antichambre, les intellectuels salariés pour donner un avis avarié que nul n'écoute plus tant leur influence soporifique a été avantageusement remplacée par celle de leurs concurrents les *comiques*... Il s'agit de comprendre que dans un monde totalement élaboré par des machines à la sommaire logique binaire, la pratique rationnelle minimale qui permet de distinguer le vrai du faux et le délire de la réalité n'a plus lieu d'être.

Les mensonges publics peuvent se succéder et se contredire dans le désordre et la confusion la plus totale, personne n'étant plus en mesure de le constater ni de s'en souvenir.

« Sur le plan des moyens de la pensée des populations contemporaines, la première cause de la décadence tient clairement au fait que tout discours montré dans le

spectacle ne laisse aucune place à la réponse; et la logique ne s'était socialement formée que dans le dialogue. Mais aussi, quand s'est répandu le respect de ce qui parle dans le spectacle, qui est censé être important, riche, prestigieux, qui *est l'autorité même*, la tendance se répand aussi parmi les spectateurs de vouloir être aussi illogiques que le spectacle, pour afficher un reflet individuel de cette autorité. »

Cette décrépitude des esprits que constate amèrement de temps à autre quelque vieil universitaire dépassé, sans parvenir à lui trouver aucune cause, aucune raison, ni aucun alibi, elle est en fait désirée, fomentée, créée et entretenue par le Spectacle : « L'ignorance n'est produite que pour être exploitée. »

« *L'ordre règne mais il ne gouverne pas.* »

L'antique loi biblique du châtiment de l'iniquité des pères dans le sein de leurs enfants ne peut qu'être renversée quand « les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leur père ». Dès lors la catastrophique hébétude des générations apparues après 1968 a remonté son cours pour contaminer leurs géniteurs en amont.

C'est ainsi que le spectacle contemporain, en amplifiant démesurément ses forces, a créé *ses propres failles*.

Parvenu au stade présent de son déploiement, le Spectacle ne rencontre plus aucune résistance, n'ayant plus d'ennemis, ne pouvant plus en avoir, étant parvenu à domestiquer la manière même dont l'homme apprend à raisonner et pourrait réfuter sa légitimité. Or, en égarant tous ses ennemis, en régnant sans partage, le Spectacle a perdu aussi toute possibilité de fourbir ses armes, autrement dit de méditer sa stratégie.

« La domination, justement parce qu'elle est abritée par le spectacle de toute réponse à ses décisions et justifications fragmentaires ou délirantes, *croit qu'elle n'a plus besoin de penser* ; et véritablement ne sait plus penser. »

La formule d'Adolphe Thiers pour résumer le principe de la constitution britannique, déjà détournée dans *Hurlements* comme dans *In girum*, peut encore être rafraîchie pour aboutir à ce qui est au fond la conclusion inouïe des *Commentaires* : *le Spectacle règne mais il ne gouverne pas*.

Voici l'une des plus pertinentes leçons de Debord, la déconsidération ravageuse de ceux qui dominent le monde, au même titre que ceux qui se sont résignés à ne plus le combattre ni le comprendre.

Les *Commentaires* s'achèvent par une ultime comparaison issue du domaine de la stratégie. La théorie militaire mit longtemps avant de rejoindre en pensée la révolution du combat apportée par les progrès dans la portée et la vitesse de tir des fusils, et en conséquence la prééminence du tir à volonté si triomphalement exploité par Napoléon. Pareillement, énonce Debord, l'art de gouverner s'est si rapidement et si considérablement modifié en pratique, avec des résultats si tangibles et si époustoufflants à la fois, que les maîtres du monde s'en trouvent dépassés !

« Non seulement on fait croire aux assujettis qu'ils sont encore, pour l'essentiel, dans un monde que l'on a fait disparaître, mais les gouvernants eux-mêmes souffrent parfois de l'inconséquence de s'y croire encore par quelques côtés. »

Qui oserait nier, hormis les intéressés, que leur imbécillité de base éclate à la moindre intervention publique.

Dans une note de l'édition critique d'*In girum*, Debord écrit à propos de Tchernobyl que « les facilités grandissantes des méthodes de gouvernement démocratique-spectaculaire, et l'usage excessif qui en a été fait, ont entraîné l'atrophie foudroyante du sens stratégique chez ceux qui règnent à ces conditions ».

Cette idée de Debord est la meilleure preuve que le reproche concernant sa paranoïa – lequel est parfois énoncé sous forme d'éloge, tant l'intelligentsia abrutie est déstabilisée par ce génie rigoureux – est aussi infondé que celui concernant sa mélancolie. Debord démontre magistralement dans les *Commentaires* que le maître n'est pas moins misérable que l'esclave, et que le système, en vertu de son imparable étendue, suit une « tendance à la rentabilité décroissante du contrôle ».

D'abord, comme l'ont illustré les attentats du 11 septembre 2001, la surveillance organisée à une échelle colossale étouffe sous la prolifération des informations à traiter,

ne sachant pas davantage distinguer le crucial de l'accessoire que l'ami de l'ennemi.
« La surveillance se surveille elle-même et complotte contre elle-même. »

Ensuite, les nouveaux services secrets, dont le champ de manœuvre s'est dilaté à l'extrême, ne sont pas régimentés de manière uniforme. Ils rivalisent de désinformation *entre eux* – celle-ci est leur syntaxe de base –, « par jeu » explique Debord.

On a pu voir en effet les conséquences stratégiquement désastreuses des rivalités entre différents services de renseignements dans *la première guerre ratée* d'Israël, à l'été 2006 au Sud Liban.

Enfin, seuls les génies pensent mieux et plus vite que les machines. Un Debord oblitère tous les robots. Les humains sont à la traîne de l'avancée technologique, et les scientifiques même demeurent aussi peu lucides sur le sens de leurs travaux que les bovins qu'ils empoisonnent. Les princes de notre temps ne maîtrisent rien du ravage qui les entraînent dans son abrupt gouffre aussi avidement que leurs administrés.

L'art de la pointe

Je trace ces lignes au soleil, à la pointe du Vert-Galant, au mois d'avril.

Bientôt, le petit peuple des pupazzi se choisira un nouveau maître pour le surplomber de ses palabres délabrées. Gourde Guindée ? Gredin Galvanisé ? aucune différence. Après tant d'autres, l'élus des zombies réitérera la déréliction où croupit ce siècle décharné qui succède si dignement à celui des charniers.

Dans *Le 18 Brumaire*, Marx formule cette maxime glaciale comme l'Enfer de Dante : « Le suffrage universel semble n'avoir survécu un moment que pour écrire de sa propre main son testament à la face du monde et proclamer au nom du peuple lui-même : Tout ce qui existe mérite de périr. »

Rien de nouveau sous le Spectacle. Les « morts qui croient voter » fustigés en 1978 dans *In girum* ne sont pas prêts de ressusciter ; et ce que Debord énonçait dans *In girum*, il l'avait annoncé dans *La planète malade* :

« La gestion dite démocratique du capitalisme, dans quelque pays que ce soit, n'offre que ses élections-démissions qui, on l'a toujours vu, ne changeaient jamais rien

dans l'ensemble, et même fort peu dans le détail, à une société de classes qui s'imaginait qu'elle pourrait durer indéfiniment. Elles n'y changent rien de plus au moment où cette gestion elle-même s'affole et feint de souhaiter, pour trancher certains problèmes secondaires mais urgents, quelques vagues directives de l'électorat aliéné et crétinisé (USA, Italie, Angleterre, France). Tous les observateurs spécialisés avaient toujours relevé – sans trop s'embarrasser à l'expliquer – ce fait que l'électeur ne change presque jamais d'"opinion": c'est justement parce qu'il est l'électeur, celui qui assume, pour un bref instant, le rôle abstrait qui est précisément destiné à l'empêcher d'être par lui-même, et de changer (le mécanisme a été démonté cent fois, tant par l'analyse politique démystifiée que par les explications de la psychanalyse révolutionnaire). L'électeur ne change pas davantage quand le monde change toujours plus précipitamment autour de lui et, *en tant qu'électeur*, il ne changerait même pas à la veille de la fin du monde. »

Rien ne dit que les humains vivent cette veille aujourd'hui. Rien n'indique non plus l'inverse.

Paris est toujours ce brave vieux monde peuplé de touristes aveugles, menés par « l'envie omniforme, l'ambition sans moyens, la prétention sans illusion » que Debord relevait le 7 mai 1978 dans sa note de présentation de la *Correspondance* de Champ Libre.

En 1985, il affirmait : « Il faut envisager le pire et combattre pour le meilleur. » C'était dans une note consacrée aux immigrés, d'une implacable lucidité concernant la dépossession substantielle de tant d'expulsés de leur propre conscience, munis pour seul passeport de leur passivité tamponnée de codes-barres en guise de visas.

La relève des séides du Spectacle annoncée en conclusion des *Commentaires* a bien eu lieu. Le cervelas cloacal des princes du siècle n'a rien à envier à celui de leurs prédécesseurs. Le pays le plus puissant du monde, on le sait, est représenté par un sombre idiot, gaffeur, alcoolique et pervers. Ni lui, ni ses commanditaires, ni leurs épigones internationaux ne s'embarrasseront de scrupules dans leur *gestion génocidaire du globe*.

L'ordure perdue et le gouffre ne fait acception de personne.

Tout n'est pas dit pourtant.

La société du Spectacle, après avoir fortement tremblé sur ses bases en 1968, est parvenue dans une nouvelle phase d'accélération de sa décomposition omnipotente ; elle ne vise rien tant qu'abolir ce qui pourrait rappeler sa naissance récente – donc ses failles et son ignominie à la fois –, et ce simple fait que, n'étant pas apparue d'éternité, *elle n'est en rien éternelle*.

La Seine, appréciée depuis ce square scintillant et cette pétillante pointe que Debord aimait tant, est bien vivante sous ses vaguelettes verdâtres.

Ici Paris se scinde.

Ici on sent surgir cette « éthique de la rupture » qu'il distinguait chez Apollinaire dans une lettre de jeunesse à Chtcheglov. Il y racontait également le suicide de ce zazou précurseur qui avait crié, avant de se jeter du pont de Solférino : « C'est le travail qui cause tous les malheurs de la société. »

Debord, lui, ne s'est suicidé que pour mettre fin à la douloureuse polynévrite alcoolique dont il souffrait depuis longtemps. Contrairement à ce qu'ont tenté d'affirmer quelques morts-vivants qui se survivent à leur insu, cette fin volontaire n'eut rien d'une défaillance psychologique, ni du point final qu'une propension mélancolique aurait mis à une existence éperdue.

Debord fut toujours d'une persévérante cohérence, endurant la diffraction *qu'il était* à tous égards, en théorie, en pratique, en public, en privé, selon le double mouvement dialectique de présence et d'absence, de pénétration et de retrait, de participation extrême et d'invisibilité radicale que Heidegger nomme, concernant l'Être, le « demeurer-manquant ».

Nulle neurasthénie inguérissable, donc, aucune nostalgie cépusculaire chez celui qui annonça son attrait, depuis toujours, pour le *passage du temps* – son « bruit de cataracte » écrit-il dans *Panégyrique* –, comme d'autres, dit *In girum*, « sont attirés par le vide ou par l'eau ».

Debord n'a pas aimé sa jeunesse flamboyante pour les traces impérissables qu'elle aurait laissées sur ses contemporains, mais au contraire (comme l'inscription « Ne travaillez jamais » – « la plus belle de mes œuvres de jeunesse », écrivait-il le 25 août 1994 à Marc Dachy – rédigée sur un mur de la rue de Seine en 1953) pour tout ce qu'elle a contribué à critiquer, combattre, abattre et dissoudre dans le feu de sa fronde.

La vie si merveilleusement remplie qu'il a menée, les desseins si subversifs qu'il s'est formulés, le destin exceptionnel qu'il a assumé à chaque instant de chacune de ses journées, la pensée si incandescente qu'il a élaborée, enfin la *diffraction du temps* dont il fut l'héroïque incarnation – exigeant « la fidèle obstination de toute une vie » – témoignent contre la résignation morose qu'entend déceler, au fond, le stéréotype journalistico-psychiatrique de la mélancolie.

Freud lui-même ne dut-il pas convenir à la fin que toutes ses hypothèses psychologiques concernant l'enfance de Vinci devaient céder face à la singularité d'un esprit sans égal et son irréductible *degré de liberté* ?

Qui sut comme Debord envisager son temps, et le Temps, avec une si extraordinaire sagacité, ne saurait être jugé que par lui-même, ni apprécié qu'à la lumière de ce que d'autres génies ont formulé véridiquement au cours des siècles.

Guy Debord est mort deux ans à peine après que j'eus commencé de le lire. Je savais encore peu de choses le concernant. En témoigne la candide dédicace que je lui envoyai avec *Céline seul*.

Paris, le 18 février 93

Monsieur Debord,

J'ai découvert récemment avec une grande joie La Société du spectacle et les Commentaires.

Ils sont merveilleux de cohérence, de pertinence et d'amplitude pensives. Je ne me souviens pas avoir lu de théorie aussi ardente et claire depuis... Totalité et infini de Lévinas (drôle de comparaison, n'est-ce pas).

Des premières lignes de la Société, sur la représentation, et jusqu'à la belle reprise du « Mané... » qui clôt la préface italienne (deux hommages à la Bible, donc, laquelle a lancé une guerre majeure à la représentation), chaque phrase de ces deux livres m'est apparue comme un carreau d'arbalète qui touchait dans le mille.

En commentant une citation de Céline, et évoquant l'idée moderne qu'on « fabrique un Joseph Staline comme une Joan Crawford », c'est à vous que je songeais, aux rares extraits de vos textes que j'avais pu glaner, avant de les découvrir pleinement cet hiver.

J'espère que vous apprécierez aussi les passages des Entretiens avec le Professeur Y sur le « chromo », que fustige Céline.

En l'attente impatiente de la publication de Panégyrique et du reste, je vous donne une très cordiale poignée de main.

Stéphane Zagdanski

Il aurait 75 ans aujourd'hui.

Peut-être une rencontre, après la publication de mon *Pauvre de Gaulle !* en 2000 – où, sans paraître excessivement, il est si présent –, aurait été envisageable.

Il me semble que nos solitudes respectives se seraient bien *entendues*.

Certes ma vie, mes goûts, mes mœurs et mon humeur sont radicalement éloignés des siens. Je n'ai qu'un point commun avec cet homme, dont l'admirable existence suffit à *elle seule* à contrebalancer le plus massivement infâme de tous les siècles depuis qu'Hérodote et Thucydide ont fait connaître le leur : le don de déceler le mensonge, où qu'il se réfugie, et jusque dans les pensées.

Guy Debord a toujours écrit la vérité.

Paris, octobre 2005 - avril 2007

TABLE DES MATIÈRES

Soleil sombre
Le dé-généré
Panneaux
Passages
Pirouette
Camp de la Mort
La virtù du vrai
Méthode de la vérité
Un cas particulier
Fibre joueuse
Masses somnolentes
Contrechamp centripète, critique centrifuge
Marx ressuscité, Hegel électriqué
Manuel de guerre
Clausewitz au poker
Réaliser la philosophie
Sordides sixties
L'exemplaire Congo
Inventaire des vanités
Un espoir naît
L'impensé chinois
Coup de maître
Plâtre de l'idéologie
Prescience de Rilke
Être l'histoire
La manutention du monde
Time is mine
Beau temps
Propagande
Étudiants attardés
Plausible implosion

Enlissement

Staccato de tracts

Alphabet bête

Négociation, liquidation

Quel événement ?

Expansion du Spectacle

Légende et vérité

Faire son temps

Portrait du pro-situ

Le On, aïeul du pro-situ

Désir d'Ereignis

Largesse de l'exclusion

Autocritique

Surcroît de solitude

Folle faillite

Le cadre

Le numéricain

Pollution

Mort vantarde

Tectonique du temps

L'alcool, l'éros

L'amour

L'instant

Ubiquité

Potlatch de noms

L'exploitation des mots

Trésorerie du symbole

Le rire d'or

Sonate à une voix

Métamorphose du film

Chœur des crétiens

Pauvre Portugal !

Trappe italienne

Bluff en Espagne

Labyrinthe éblouissant

Terreur, erreur

Un meurtre muet

Éclipse de l'histoire

Manœuvres des médias

Le but et le mensonge

Frontalité de la thèse

Coulisse du commentaire

Singulier jargon

Domination du secret

Décrépitude

« L'ordre règne mais il ne gouverne pas. »

L'art de la pointe